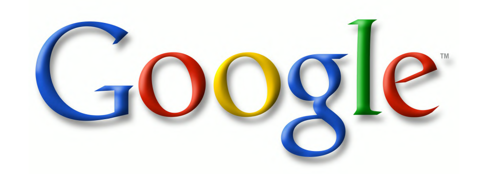





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



[illegible]

LETTRES D'ÉMÉRANCE A LUCIE.

Par Mad^me. LE PRINCE DE BEAUMONT.

SECONDE PARTIE.

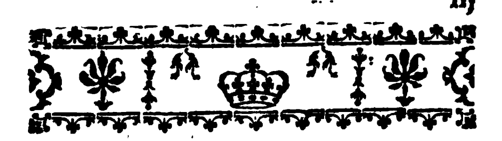
TOME SECOND.



A LYON,
Chez PIERRE BRUYSET PONTHUS, à l'entrée de la rue S. Dominique, à côté du Cloître des RR. PP. Jacobins.

M. DCC. LXV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



LETTRES

CONTENUES dans le Tome second.

Fin de la Table du Tome second.

LETTRES

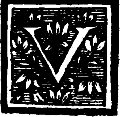


LETTRES D'ÉMERANCE A LUCIE.

PREMIERE LETTRE.

ÉMERANCE

A LUCIE.



VOs pressentiments étoient justes, ma chere Marquise, lorsque vous m'assuriez que mes maux parvenus à leur dernier période, ne pouvoient plus augmenter, & que dans l'ordre naturel leur continuité & leur violence devoient me présager une situation plus heureuse.

Le Ciel mesure ma joie aux maux que j'ai éprouvés jusqu'à ce jour, & la derniere faveur qu'il vient de m'accorder me met dans une situation si heureuse que je n'eusse osé la désirer. Plaise à sa bonté qu'au milieu de tant de biens je ne perde point de vue la main libérale qui se plaît à m'en combler. Ouï, ma chere Amie, je n'ai plus que cette inquiétude, & je dis mille fois le jour avec le Prophête : Oh ! mon Seigneur, que ma langue s'attache à mon palais si je ne me souviens de vous au milieu de ma prospérité, & si je ne vous mets au commencement de mes satisfactions & de mes joies, comme celui qui seul est la source de tout bonheur, & de mon salut ! Attendez-vous, ma Chere, à de nouvelles merveilles.

Nous partimes de Turin un quart-d'heure après l'Exprès que je vous dépêchai, & nous trouvâmes à la Lunebourg votre second Courier. Quoique nous eussions fait une journée bien pénible, nous ne pumes nous résoudre à chercher du repos avant de lire votre lettre, & le récit des malheurs de ma pauvre enfant. Savez-vous bien, ma Chere, qu'il est peu d'exemples d'une si grande fermeté ; le courage d'Annette me fait rou-

gir de ma foibleſſe ; & je dis avec vous : c'eſt une héroïne. Vous dire que nous avons pleuré en faiſant cette lecture, cela ſeroit d'un froid à glacer ; un ſpectateur indifférent pourroit ſeul vous rendre nos mouvements dans cette circonſtance, ou plutôt j'aurois défié le plus ſtoïque de tous les hommes de conſerver ſon ſang froid en nous voyant. Le pauvre Deshomais n'a pas été plus Philoſophe que moi, & nous n'avons pu nous empêcher de rire depuis des différentes extravagances que nous fimes alors. Dans l'endroit où cette chere enfant exprime ce déſeſpoir muet dont elle fut ſaiſie au ſortir de Rouen, Deshomais s'eſt levé avec vivacité, comme s'il eût voulu voler à ſon ſecours ; & moi, qu'ai-je fait ? je ſuis tombée à genoux, & les mains levées vers le Ciel, j'ai conjuré le Seigneur de conſerver ma fille, & de ne pas permettre qu'il lui arrivât de mauvaiſes rencontres ; & cette priere, je l'ai faite d'auſſi bonne foi que ſi elle eût été actuellement dans ce péril, ſans pouvoir me rappeller qu'elle étoit entre vos mains, & échappée à une ſituation ſi dangereuſe.

La lecture que nous avions faite n'étant pas propre à provoquer le ſom-

meil ; nous avons paſſé une partie de la nuit à nous entretenir des maux de cette pauvre enfant, à bénir la payſanne charitable qui l'avoit recueillie, à ſouhaiter de voir, de remercier, d'embraſſer même votre Concierge ; à compter, à goûter par avance tous les plaiſirs qui nous attendoient au moment de notre réunion. Nous avions ſagement abandonné le parti de la poſte, qui ne mérite pas ce nom dans ces déteſtables chemins, où elle eſt forcée de prendre l'allure des mulets, ſur tout depuis la chute de la grande montagne ; d'ailleurs que nous eût-il ſervi d'arriver plutôt ? Il falloit compaſſer notre route ſur la vôtre ; il nous en eût trop coûté de vous attendre à Lyon. Vous croyez peut-être que cette ſage réflexion nous oblige à réparer le matin le ſommeil de la nuit, puiſque nos mulets ne feroient que leur courſe ordinaire. Point du tout, nous partimes à la pointe du jour pour arriver quatre heures plutôt dans un lieu qui mettroit ſept lieues de diſtance de moins entre vous & nous. Nous étions prêts à entrer dans une eſpece de défilé qui ſe trouve entre une riviere & une montagne fort haute, lorſque nous entendimes tirer un coup de piſtolet,

qui fut suivi immédiatement de plusieurs autres. Notre Muletier s'arrêta tout court, & nous dit que le lieu où nous allions nous engager étoit tout propre à faire un mauvais coup, & qu'il y avoit beaucoup d'apparence qu'on y assassinoit à ce moment quelqu'un; qu'ainsi il étoit prudent de rebrousser chemin pour regagner un village qui n'étoit pas fort éloigné. Deshomais ne put s'y résoudre, & sautant sur ses pistolets, se jetta dans le chemin d'où partoient les coups qu'il avoit entendus. Je restai dans la chaise plus effrayée du péril auquel il alloit s'exposer, que de celui que je courois moi-même. Ma crainte s'augmenta lorsque j'entendis tirer de nouveau, d'autant plus que le Voiturier vouloit absolument retourner sur ses pas; tout ce que je pus obtenir de lui, fut de me permettre de descendre, & à peine m'eût-il mise à terre, qu'il hâta tellement ses mulets, que je le perdis bientôt de vue. Je gagnai du mieux que je pus l'enfoncement d'un rocher; car mes jambes trembloient si fort qu'elles pouvoient à peine me soutenir. Je suis sûre qu'Annette, en lisant ceci, va me trouver poltronne; elle auroit bravement

ſuivi Deshomais pour partager le péril ; qui ſçait ce que j'aurois fait ſi j'avois eu des piſtolets ? mais nous n'en avions que deux dont ſon Amant s'étoit ſaiſi, & ne pouvant que l'embarraſſer ſans le ſervir, je fus aſſez prudente pour me borner à faire des vœux bien ardents pour ſa conſervation. Je ne puis vous dire combien de temps je reſtai dans mon aſyle ; tout ce que je ſçais, c'eſt qu'il me parut bien long, & que j'étois couverte d'une ſueur froide. Tout d'un coup j'entendis la voix de Deshomais qui m'appelloit, & qui, à ce qu'il me dit enſuite, crut que j'avois fuï avec le Voiturier. Je ſortis avec précipitation de mon trou au ſon de ſa voix, & étant entrée dans le chemin d'où elle partoit, je le joignis bientôt, & quoique je m'attendiſſe à un ſpectacle terrible, celui qui s'offrit à mes yeux me glaça d'horreur. La terre étoit couverte de pluſieurs corps morts dont le ſang couloit encore ; mais ce qui fixa mes regards, fut un vieillard aſſis contre terre, qui paroiſſoit affoibli de pluſieurs bleſſures par leſquelles il perdoit ſon ſang, & qui indifférent, ce ſemble, ſur ſa ſituation, me montroit le corps d'un jeune homme très-bien mis, couché parmi les

morts, en me conjurant de voir s'il étoit encore en état de recevoir quelque secours. Pendant que Deshomais examinoit si ce jeune homme vivoit encore, je me hâtois d'arrêter le sang du vieillard; j'avois appris dans l'Hôpital où j'avois passé quelques années à panser une plaie, & j'avois fait à la hâte une bande & des compresses avec nos mouchoirs. Deshomais cria au vieillard de prendre courage, & que le jeune homme vivoit encore. Je donnai mon flacon, & comme l'évanouissement n'étoit pas profond, nous eumes la satisfaction de lui voir reprendre ses sens. Deshomais se trouva alors dans le plus grand embarras du monde; il n'osoit me laisser seule dans ce lieu, & il sentoit la nécessité d'aller au village voisin chercher du secours. Je lui fis remarquer que notre Voiturier y ayant sans doute donné l'allarme, il étoit probable qu'il ne tarderoit pas à nous amener du secours, qu'ainsi il étoit plus prudent de l'attendre que d'abandonner nos blessés. Pendant cet intervalle le vieillard nous dit qu'il avoit eu deux Domestiques de tués, ayant été attaqué par six voleurs, & qu'un moment plus tard, il auroit eu le même sort. Effec-

tivement il avoit déja reçu un coup de poignard à la main, en s'efforçant de l'arracher au Voleur qui l'avoit terrassé, & un coup de feu dans la cuisse; qu'ayant affaire à un homme vigoureux, il auroit sans doute succombé sans le secours de mon fils; car j'avois donné ce nom à Deshomais, qui dans cette occasion a montré autant de sang froid que de courage. Ses deux coups furent si heureux, qu'il tua deux de ces assassins, & força celui qui tenoit le poignard sous la gorge du vieillard, de tourner visage. Ses armes étoient déchargées; mais croyant intimider Deshomais, il vint sur lui le pistolet à la main; Deshomais, sans s'effrayer, fut sur lui l'épée haute, pendant que le Voleur qui s'efforçoit d'achever le jeune homme, croyant n'en avoir rien à craindre, le quitta pour prendre Deshomais par derriere. Le jeune homme trouva des forces dans son courage, & s'étant relevé, il prit son épée que les voleurs avoient jettée à dix pas de lui, & ayant joint Deshomais, il jetta un des assassins sur le carreau. Pendant ce temps le vieillard qui étoit à terre rechargea ses pistolets, & mit encore un des voleurs hors de

combat, ce qui effraya tellement les deux autres, qu'ils ſauterent ſur leurs chevaux & chercherent leur ſalut dans la fuite. Pendant que Deshomais me faiſoit ce récit, nous apperçumes ſur la hauteur notre Voiturier avec une vingtaine de payſans bien armés qui venoient à notre ſecours. On ne peut exprimer la reconnoiſſance des deux Etrangers bleſſés; j'eus part à leurs remercîments, & le plus âgé pria Deshomais de lui apprendre le nom d'un homme auquel il avoit obligation de la vie. Mon fils alloit lui répondre lorſqu'il crut s'appercevoir qu'un des ſcélérats qui étoient étendus ſur la terre, faiſoit quelque mouvement; il y courut, & pendant ce temps le vieillard me dit: Madame, ce n'eſt point à des hommes de néant que votre fils a ſauvé la vie; j'ai quelque pouvoir dans ce pays, mon nom eſt Sainville; vous paroiſſez François, & quelques affaires ſans doute vous avoient conduits au-delà des Monts; que je ſerois heureux ſi vous pouviez me procurer l'occaſion de vous y rendre ſervice! Je ne ſçais comment je pus me rendre maîtreſſe de mes mouvements en ce moment. Mon viſage s'altéra d'une maniere ſi ſenſible, que

je fus forcée de m'appuyer contre le roc ; & ce fut cet affoibliſſement ſeul plutôt que la réflexion, qui m'empêcha de me jetter aux pieds de mon beau-pere, à qui mes tranſports euſſent pu devenir funeſtes. Le Marquis effrayé de ma pâleur, appella Deshomais pour l'avertir que je me trouvois mal ; ce qu'il attribuoit à l'effroi que m'avoit cauſé le ſpectacle ſanglant que j'avois devant les yeux. Mon fils s'étant approché de moi, je lui dis : Ah ! Deshomais, quelle faveur du Ciel ! c'eſt au Marquis de Sainville que vous venez de ſauver la vie. J'ai peine à me modérer ; cependant l'intérêt d'une perſonne ſi chere l'exige. Dans le moment les gens que nous avions apperçus avec notre chaiſe, ſe trouverent proche de nous ; Deshomais s'approcha du Marquis, & lui dit : Monſieur, vous ne ſauriez dans l'état où vous êtes continuer votre voyage ; nous ne ſommes pas éloignés de S. Jean-de-Maurienne, où vous pourrez trouver du ſecours ; permettez-nous de vous y accompagner. Ma mere vient de m'apprendre que vous aviez eu la bonté de demander mon nom ; j'ai quelques raiſons de différer juſques-là à vous en inſtruire. En attendant,

faites-moi la grace de croire que de tous les hommes du monde il n'y en a point pour lequel j'eusse exposé ma vie de plus grand cœur que pour une personne de votre mérite dont j'ai l'honneur de connoître la famille.

Cette réserve, & ce desir de rester inconnu, ne pouvoient manquer d'exciter la curiosité du Marquis; il accepta donc avec empressement la proposition que nous lui faisions de l'accompagner. Les Païsans eurent bientôt ajusté un brancard avec des branches d'arbres pour porter le jeune homme qu'on craignoit d'incommoder en le mettant dans la Chaise; Deshomais força le Marquis à y occuper sa place, & voulut absolument suivre le brancard à pied; attention qui plut infiniment au Marquis. Pendant tout le chemin, il m'entretint du bonheur que j'avois d'avoir un fils si honnête homme; me dit que le Ciel l'avoit aussi rendu pere, mais qu'ayant eu le malheur de perdre son fils, il avoit adopté un de ses neveux à qui nous avions sauvé la vie. Ce discours qui m'apprenoit que St. Far étoit celui que Deshomais accompagnoit, me fit craindre que sa présence ne fût un obstacle au desir que nous avions de nous faire

connoître au Marquis. Que n'avions-nous pas à craindre de St. Far, si la lettre de son domestique n'étoit pas une calomnie ? Cette pensée dura peu : la physionomie du blessé confirmoit l'opinion de ma Fille par rapport à ce Seigneur, sur le visage duquel on lisoit, pour ainsi dire, le désaveu d'un procédé aussi lâche que celui dont ce valet l'avoit accusé. Arrivés à St. Jean de Maurienne, notre premier soin fut de faire panser les plaies de l'oncle & du neveu. Celles du Marquis étoient si légeres qu'il n'a pas même voulu garder le lit. St. Far étoit beaucoup plus maltraité, & le Chirurgien nous a dit qu'il lui falloit vingt-quatre heures pour en porter un jugement certain, d'autant plus que le malade avoit une grosse fievre. Cette incertitude ne nous permet pas d'exposer le Marquis à une nouvelle émotion, & nous attendrons un moment plus favorable pour nous faire connoître. Vous voyez, ma chere Marquise, que nous ne pouvons plus penser à vous joindre, & qu'il n'est pas même à propos de souhaiter de voir ma fille ici avant de connoître les dispositions du Marquis à son égard & au nôtre. J'ose donc vous conjurer, ma Chere, de nous attendre

à Lyon. Si quelque heureux hazard précipitoit notre reconnoiſſance & que nous trouvaſſions le cœur du Marquis tel que nous le ſouhaitons, nous vous ferons avertir ſur le champ. Je rougis de mon imprudence; puis-je ſouhaiter de vous faire ajouter ce voyage à celui que vous avez déja fait, & qui doit vous avoir excédée de fatigue. Ouï, je le ſouhaite, chere Amie; je ne puis me paſſer du bonheur de vous voir, de vous embraſſer, de vous remercier de vos bontés pour ma chere Annette. Vous ſentez que M. votre Époux entre pour beaucoup dans mon empreſſement. Que ne lui dois-je pas, auſſi-bien qu'à vous!

SECONDE LETTRE.

LUCIE

A ÉMERANCE.

De Lyon.

CE n'eſt point en cette vie que nous ſommes deſtinés à goûter un bonheur ſans mêlange de peine, chere Amie;

j'en fais à ce moment une triste expérience. A peine commençois-je à goûter l'espoir d'être témoin de votre félicité, qu'il a fallu y renoncer. Mon Epoux vient de recevoir une lettre qui lui apprend que son fils s'est battu : qu'il est dangéreusement blessé, & que malgré ses blessures, il a fallu le transporter dans un lieu de sureté, parce que son adversaire est resté sur le carreau. Nous sommes donc obligés de prendre la poste à ce moment pour retourner à Paris : je n'ai différé mon départ qu'autant de temps qu'il en a fallu pour remettre votre charmante fille entre les mains de Madame de Rochebonne. C'est une Dame du prémier rang & d'un mérite distingué, qui s'est intéressée pour elle du premier moment qu'elle l'a vue: elle est d'ailleurs parente & amie de Mr. de Villeneuve; la belle Annette sera chez elle comme chez moi. J'ai engagé cette Dame à la conduire à S. Jean de Maurienne lorsque vous le jugerez à propos, si vous n'aimez mieux la venir prendre ici: jamais contretemps ne m'a été si sensible, & dans toute autre circonstance j'aurois laissé partir le Marquis seul; mais vous concevez qu'il n'est pas possible de l'abandonner à son inquiétude ; le danger de son fils l'a

tellement accablé, que je crains pour lui quelqu'accident funeste : je suis moi-même dans un état peu différent du sien, & cependant je trouve encore assez de sensibilité pour m'occuper avec plaisir de l'heureux hazard qui vraisemblablement va mettre le dernier sceau à votre félicité; instruisez-moi, chere Amie, de l'effet que produira chez le Marquis de Sainville, la connoissance du nom de son libérateur ; je ne puis me persuader qu'il soit capable de résister aux justes sentiments de reconnoissance qu'il doit avoir pour cet estimable jeune homme.

TROISIEME LETTRE.

LUCIE

A ÉMERANCE.

D'Auxerre.

QUoique je n'aye point encore reçu votre Réponse, je ne puis différer à vous faire part de l'heureuse nouvelle que nous avons reçue en arrivant ici. Le jeune Marquis est absolument hors

de danger & ſon affaire n'a point tranſpirée. On dit dans le Public que celui qu'il a tué a été attaqué par un inconnu; & effectivement le ſeul domeſtique qui accompagnoit ce malheureux, ne connoît point du tout le Marquis, non plus que celui qui a été tué, n'étant que depuis deux jours au ſervice de cet homme qui eſt étranger. Nous nous hâtons d'arriver à Paris pour faire paroître en public le jeune Marquis; ſon abſence pourroit faire naître des ſoupçons. Cette miſérable affaire eſt la ſuite d'une jalouſie, à ce que nous mande le valet de chambre de mon beau-fils. Mon Époux eſt actuellement plus tranquille, & mon cœur débarraſſé des craintes que me donnoit ſon état, ſe livre ſans ménagement aux ſentiments de joie qui étoient comme ſuſpendus par la frayeur des ſuites d'une affaire ſi fâcheuſe. J'eſpere trouver une de vos Lettres en arrivant, & vous informer tout de ſuite d'un détail que j'ignore. Je ſuis obligée de finir, car les chevaux ſont à la chaiſe, & on me preſſe de partir.

QUATRIEME LETTRE.

ÉMERANCE

A LUCIE.

De S. Jean de Maurienne.

J'Avois besoin d'un contrepoids pour ne pas succomber sous l'excès de ma joie & d'un bonheur qui surpasse mes espérances : je n'ai pas été la maîtresse de le sentir dans toute son étendue jusqu'à ce moment où je reçois votre seconde Lettre, dont je vous sçais un gré infini. Achevez de me tranquilliser en m'apprenant la fin de cette fâcheuse affaire dont j'augure heureusement. Les miennes sont dans une telle situation qu'il ne me reste qu'un bien à desirer. Je suis réunie à cette fille si chérie, & si digne de ma tendresse; elle a recouvré en même temps une Mere, un Époux, un Ami, & la tendresse d'un Ayeul qui lui est extrêmement cher. Je retrouve moi-même un Pere qui m'a transporté l'excessive tendresse qu'il eut pour son infortuné Fils. Que de biens à la fois!

Que ne pouvez-vous jouir des transports de mon ame dans une situation si nouvelle ! Mon triste cœur nourri d'amertume depuis tant d'années, est enlevé par un changement si inespéré ; je ne sens rien pour trop sentir, & je suis persuadée que le temps seul peut me mettre en situation de compter les biens dont je suis environnée, accablée, pour ainsi dire ; ensorte qu'il ne m'est pas encore possible de les connoître & de les goûter en détail. Il en est un d'une autre espece auquel vous m'avez habituée, c'est de vous voir partager mes sentiments : jusqu'à ces heureux moments, je n'en ai eu que de douloureux à vous offrir ; il est donc bien juste de vous faire participer à la délicieuse situation que j'éprouve, & de vous apprendre par quels degrés je suis parvenue au comble de la félicité.

Je vous écrivis ma derniere Lettre au moment où l'on eut visité les plaies du Marquis de Sainville & de son neveu ; vous n'avez pas oublié que ce dernier n'étoit pas sans danger, & la crainte de le perdre suspendit la curiosité qu'avoit le Marquis de sçavoir qui nous étions. Le lendemain, les Chirurgiens qui leverent le premier appareil nous

raſſurerent entierement ; le malade avoit repoſé, & étoit ſans fievre, ce qui mit l'eſprit de M. de Sainville dans une aſſiette aſſez tranquille pour pouvoir s'occuper de nous. Il étoit demeuré auprès du lit de ſon neveu ; & comme il s'apperçut qu'il repoſoit, il prit ce moment pour s'éclaircir de ce qu'il ſouhaitoit de ſçavoir, pour être en état de nous donner des marques de ſa gratitude. Je deſirois & je craignois également cette explication, & je fus ſaiſie d'une telle émotion lorſque je vis ce Seigneur entrer dans ma chambre, que je fus au moment de perdre connoiſſance. La pâleur de mon viſage lui fit connoître que je me trouvois mal, & il me ſecourut avec un empreſſement qui augmenta mon émotion. Mes yeux ſe remplirent de larmes ; je ſaiſis ſa main que je baiſai avec une ardeur ſi vive, qu'il crut pendant quelques inſtants que j'extravaguois & fit quelques efforts pour s'éloigner un peu. Cependant je continuois de baiſer cette main que j'arroſois de mes larmes : l'abondance de celles que je verſois m'ayant comme ſoulagée du poids dont j'étois opprimée, je me ſentis la force de me lever & de me jetter aux pieds du Marquis, qui, ſurpris de

mon action, ne me disoit que des mots sans suite. Que faites-vous, Madame ! je suis confus.... Levez-vous, je vous en conjure.... qu'est-ce que cela signifie ! vous seroit-il arrivé quelque malheur ? ordonnez, je suis prêt à faire tout ce que vous exigerez. En disant ces mots, il réussit à me relever & à me porter, pour ainsi dire, dans un fauteuil où il me laissa pour s'adresser à Deshomais, en le conjurant de lui apprendre ce qui m'étoit arrivé de fâcheux depuis une heure qu'il m'avoit quittée. Deshomais crut le moment favorable pour nous faire connoître. Vous venez de voir à vos pieds, Monsieur, une personne qui étoit il y a peu de temps la plus malheureuse de toutes les femmes, & qui touche au moment de voir finir ses maux, pourvu que vous daigniez vous y intéresser. Ah, Monsieur ! dit le Marquis, ne tardez pas à me découvrir en quoi je puis être utile à Madame ; la reconnoissance m'impose la loi de tout faire pour elle, je puis pourtant vous jurer que je n'ai point besoin de ce motif pour la servir ; & quand je ne vous serois point redevable de la vie, l'inclination m'engageroit à faire tout ce qui dépendroit de moi

pour la rendre heureuſe. Madame, me dit-il, en me regardant de l'air le plus touché ; le danger auquel je venois d'échapper au moment qui vous offrit à mes yeux ne put m'empêcher de me livrer à des mouvements peut-être trop tendres, en vous regardant, & environné des horreurs d'une mort que j'avois vu ſi près de moi & qui m'avoit paru inévitable, je fus ſurpris, & comme effrayé de me trouver ſuſceptible des ſentiments que vous me fites éprouver. Oui, Madame, dans un corps glacé par les ans & par une terreur auſſi légitime que l'étoit celle de toucher à mon dernier moment, j'ai ſenti mon cœur brûler d'un feu qui s'eſt augmenté par les charmes de votre converſation : je connois que je vous ſuis dévoué pour le reſte de ma vie, & vous me faites regretter les années que j'ai vécu. Diſpoſez de mes biens, de mon crédit, je n'oſerois dire de ma perſonne, ce ſeroit un triſte préſent à faire à une Dame de votre âge; j'ignore d'ailleurs ſi vous êtes libre : ne craignez point de refroidir mon zele pour vous en m'avouant que vous ne l'êtes pas. J'ai peine à diſtinguer les ſentiments que vous m'inſpirez, mais qu'ils

ayent leur ſource dans une paſſion déplacée, ou dans une amitié que vous méritez, ils ſeront durables. Je vous le répete, vous pouvez diſpoſer de mon ſort : Regardez-moi, ou comme l'Amant le plus ſoumis, ou comme le Pere le plus tendre ; il me ſemble que mon cœur ſera également ſatisfait d'un de ces deux titres, que dois-je eſpérer ? Je fis quelques efforts pour reprendre mes eſprits, comme accablés par la force de mes ſentiments ; & me jettant une ſeconde fois aux pieds du Marquis, je m'écriai : Ah, Seigneur ! qu'il eſt doux à l'Épouſe de votre infortuné fils, d'entendre ſortir de votre bouche la permiſſion de vous regarder comme ſon Pere. Ce peu de mots avoit épuiſé toutes les forces de mon ame ; je n'avois pas perdu le ſentiment, mais mes ſens étoient comme liés par le raviſſement. Le Marquis me ſerroit dans ſes bras, & le doux nom de fille s'échappoit de ſes levres au milieu des tranſports de ſa joie & de ſa douleur ; il lui ſembloit, à ce qu'il m'a dit depuis, être au moment où il avoit perdu mon Époux, tant le ſouvenir de ce malheur s'étoit renouvellé à ma vue. A la fin levant les mains & les yeux au Ciel, il dit : je ne murmure

point contre vos décrets, ô mon Dieu! dans un temps où je ne dois ſentir que de la reconnoiſſance pour le préſent d'une telle Fille! mais exaucez les vœux d'un Pere, qu'un ſecond miracle lui rende ſon Époux & ſa Fille. La moitié de vos vœux eſt remplie par avance, dit Deshomais; Madame n'ignore point vos bontés paſſées pour Mademoiſelle de Sainville, & cette chere Fille pourra dans peu être offerte à vos yeux. Deshomais avoit prétendu faire une diverſion à nos ſentiments; il y réuſſit au-delà de ſes eſpérances. Le Marquis ſe débarraſſant de mes bras, courut à lui avec tranſport, & me montrant du doigt; vous l'appellez votre Mere, lui dit-il, aurois-je le bonheur de retrouver un petit-fils dans celui qui m'a ſauvé la vie? Deshomais, au lieu de ſe livrer aux mouvements de tendreſſe qu'attendoit le Marquis, dans la ſuppoſition qu'il avoit faite, ſe recula de quelques pas, & mettant un genouil en terre, il dit modeſtement au Marquis: le malheureux Deshomais préféroit le bonheur de vous appartenir à toutes les couronnes du monde, mais il ſe rend juſtice, un tel honneur n'eſt pas fait pour lui. Le Marquis, au lieu de

lui répondre, s'écria : Grand Dieu! vous remplissez mes vœux ! si je ne puis retrouver celui auquel j'ai donné la vie, vous le remplacez par celui de qui je la tiens ; & tendant la main à ce jeune homme : levez-vous, Deshomais, lui dit-il ; vous êtes mon Fils, & vous le deviendrez réellement en recevant Annette de ma main. Puis s'adressant à moi, après avoir embrassé plusieurs fois Deshomais : Ma chere Fille, me dit-il, m'a fait espérer le bonheur de revoir ma chere Annette ; pourquoi tarde-t-elle à s'offrir à mes yeux ? Je lui appris alors qu'elle étoit à Lyon où elle attendoit la permission de venir se jetter à ses pieds pour obtenir le pardon de sa fuite. Ne parlons plus du passé, me dit le Marquis ; s'il étoit question de pardon, j'en aurois besoin de sa part ; je sçais combien elle a souffert, & quoique j'ignorasse absolument la maniere indigne dont elle a été traitée, j'étois toujours coupable de l'avoir abandonnée à la discrétion de ma cruelle belle-sœur. Laissons reposer en paix ses cendres ; le repentir qu'elle a témoigné de ses fureurs en mourant, me fait croire qu'elle eût vu avec plaisir le retour d'Annette.

Vous

Vous l'avouerai-je, ma chere Marquise, j'ai respiré, ce semble, bien plus librement en apprenant que cette femme n'existoit plus ; ce n'est pas que j'eusse souhaité sa mort, à Dieu ne plaise ; je n'étois qu'inquiéte qu'elle n'employât l'ascendant qu'elle avoit sur l'esprit de mon beau-pere, pour me ravir son affection. Je crois au moins que le mouvement de joie que j'éprouvai dans ce moment, n'étoit causé que par l'absence de cette crainte qui s'étoit fait sentir au milieu de la joie que je venois d'éprouver. Je racontai ensuite au Marquis les diverses fortunes que j'avois essuyées, aussi-bien que les étranges accidents qui m'avoient procuré la connoissance de ma fille. Je me lasse de vous parler de nos transports ; il est pourtant certain que c'est le seul nom qui convienne à tous les mouvements que nous éprouvons depuis cet heureux moment. Le Marquis fit partir Deshomais le même jour pour presser le départ d'Annette, & conjura Madame de Rochebonne de vouloir bien s'acquitter de la promesse qu'elle vous avoit faite de la mener elle-même. Après le départ de cet Amant, qui eût donné sa vie pour obtenir Pegase seulement pour une couple d'heu-

res, nous concertâmes le Marquis & moi, quelle conduite il convenoit de garder par rapport à St. Far, & nous conclumes de lui cacher tout ce qui s'étoit passé, jusqu'à son entier rétablissement.

Pendant les quatre jours qui se sont écoulés jusqu'à l'arrivée de ma Fille, le Marquis m'a donné mille preuves de son attachement. Il badine beaucoup de sa frayeur lorsqu'il se crut amoureux, de sa surprise lorsque je lui baisai les mains, & s'étonne de ne m'avoir pas reconnu après avoir si souvent regardé mon portrait, sans penser que je n'avois que quatorze ans lorsqu'il fut fait: il m'entretint aussi de sa tendresse pour ma Fille & des grandes qualités de cette chere Enfant. Ces conversations délicieuses n'ont point été exemptes d'amertumes; nous nous sommes rappellés avec douleur les circonstances de notre enlevement & la perte de mon Epoux: l'inutilité des démarches que j'ai faites pour découvrir ce qu'il est devenu, achevoit de troubler le plaisir que nous goûtons à nous voir réunis. Quelquefois nous prenions plaisir à forger d'agréables chimeres à ce sujet. Le Marquis me dit souvent que les miracles

que Dieu a fait pour nous semblent nous permettre quelque espoir pour un bien qui mettroit la perfection à tous ceux dont nous sommes comblés. Hélas! ces beaux songes s'évanouissent ! on ne revient point des sombres bords : que la volonté de Dieu s'accomplisse ; ce n'est point à ses créatures à se plaindre, & il a déja trop fait pour nous, & plus que nous n'osions attendre. L'arrivée de ma Fille a fait diversion à toutes pensées tristes ou agréables : vous dire que ma joie ressembloit à une espece d'yvresse, c'est dire mal ; car en vérité, elle ne ressembloit à rien ; il faut pourtant employer ce mot faute d'autre ; que notre langage est borné, à proportion de nos sentiments ! Cette yvresse n'a pas encore pu se calmer, quoique j'aye le bonheur de la posséder depuis trois jours : je ne la perds point de vue, car il me semble à tous moments qu'on veut me l'arracher une seconde fois. Le sommeil, loin de calmer mes terreurs à ce sujet, les augmente ; je me réveille dix fois par nuit, couverte d'une sueur froide, & lasse des efforts que j'ai fait pour la sécourir contre ses ravisseurs, & je me rassure à peine à mon réveil en la serrant dans

mes bras. Il faut eſpérer que je m'accoutumerai à ma félicité, & que je pourrai enſuite la goûter plus tranquillement. Ma chere Annette n'eſt pas dans une ſituation plus calme, & ſon cœur, à ce que je crois, a reſſenti des tranſports qui, pour être cachés, n'en ſont pas moins vifs. Aux mouvements de la nature ſe joignent ceux de l'amour le plus tendre; heureuſement elle trouve en moi une confidente, qui, loin de gêner ſes ſentiments, y applaudit. Je ne pourrois agir autrement ſans injuſtice, Deshomais eſt digne d'elle : vous qui la connoiſſez, vous ſentirez que ce peu de mots font un éloge complet : le Marquis de Sainville l'aime autant qu'Annette, & preſſe leur union. Nous n'attendons que le conſentement des parents de Deshomais pour finir ce mariage, & nous le recevrons probablement en arrivant à Turin où nous ſerons dans cinq jours. Ce qui met le comble à notre félicité, eſt qu'elle ne cauſe point le malheur d'un homme qu'on ne peut s'empêcher d'eſtimer & d'aimer. Le vertueux St. Far voit ſans jalouſie le bonheur de Deshomais; ſa raiſon a triomphé de ſa paſſion, & il ſe borne à l'amitié de ma Fille & de ſon

Epoux. Que nous eussions été injustes de le soupçonner ! Il n'avoit engagé M. de Sainville à faire le voyage de Paris que pour essayer de trouver la retraite d'Annette. Le scélérat qui l'avoit volée, lui avoit protesté qu'elle l'avoit renvoyé dès Paris, & lui avoit défendu de la suivre ; apparemment, disoit-il, pour lui cacher le lieu où elle vouloit se retirer. Dieu n'a pas permis qu'il joüît du prix de son crime ; c'est un de ceux qui ont péri dans l'occasion dont je vous ai parlé. Il s'est formé une telle affection entre ces deux rivaux, que Deshomais vient de déclarer à mon beau-pere, qu'il ne pouvoit se résoudre à accepter la main d'Annette, s'il devoit par ce mariage dépouiller St. Far d'une fortune qu'une longue prescription faisoit regarder comme la sienne ; & il exige qu'il soit traité comme le frere de ma Fille dans le partage des biens du Marquis, qui étant immenses, peuvent suffire à tous les deux. Cette générosité augmenteroit, s'il étoit possible, l'estime de ce Seigneur qui aime bien tendrement son neveu ; & cette disposition qui vient d'être scellée par un acte public, nous ôte la seule amertume qui eût pu balancer

notre joie, car je ne puis m'empêcher de regarder St. Far comme mon Fils.

Encore une de vos lettres où j'apprendrai l'heureux ſuccès de votre affaire, & je ſerai parfaitement tranquille. Je parle le langage commun, ma chere Marquiſe, il faut s'exprimer comme les autres; mais un bonheur parfait n'eſt pas le lot des pauvres mortels. C'eſt un effet de la bonté du Très-Haut qui nous avertit par-là que rien de créé ne peut remplir notre cœur, & qui nous invite à le tourner ſans ceſſe vers lui, centre unique de la vraie félicité. Il eſt vrai pourtant qu'il s'eſt trouvé des inſtants où il ſembloit que j'étois parfaitement heureuſe. Les grands événements qui ſe ſont paſſés avoient comme enlevé mon ame : j'étois dans une ſorte de délire. Heureuſement, ils ont paſſé comme des éclairs, ces moments dangéreux où l'ame voudroit ſe répoſer dans la créature : devenue plus tranquille, je puis compter les maux que je crains, auſſi diſtinctément que les biens que je poſſede. Hélas! ces biens ont en eux-mêmes le germe des inquiétudes les plus cruelles; je puis les perdre en un inſtant, & leur fragilité eſt un contrepoids qui me retient dans la

dépendance du souverain Arbitre de mon sort. Ah ! je ne murmure point de cette dépendance, chere Amie ; j'ose dire que je l'aime & que je ne voudrois pas m'en affranchir, si, par impossible, cela étoit en mon pouvoir. Je sens encore que j'ai à essuyer un nouveau genre de peine, qui sans avoir aucun rapport aux chers objets que Dieu m'a rendus, ne laissera pas de me toucher bien sensiblement; c'est le chagrin que me donne la situation de nos Amies : marquez-moi, je vous prie, comment elles vous auront reçues, & ce que nous avons à craindre & à espérer d'elles. Quel dommage que Victoire se soit engagée avec tant de précipitation ! St. Far, assez aimable pour lui plaire, est tel qu'il l'eût fallu pour devenir son guide.

CINQUIEME LETTRE.

LUCIE A ÉMERANCE.

JE puis me livrer sans réserve à la joie que me cause l'heureux dénoüement de vos affaires ; celle qui nous inquié-

roit par rapport au jeune Marquis est absolument finie, ou plutôt n'a point eu de suite. Celui qu'il a eu le malheur de tuer est un homme sans nom, qui pourtant faisoit une assez belle figure. C'étoit, selon les apparences, un de ces Chevaliers d'industrie, dont la figure & les dangéreux talents pour le jeu font toute la ressource : d'ailleurs le Marquis a été attaqué, & n'est point sorti des bornes d'une juste défense; cela est prouvé. Si nous eussions été ici, on ne l'eût point transporté hors de chez lui : la tête tourna à tous ses gens, ils le crurent perdu, parce qu'ils regardoient ce combat comme un duel; voilà ce qui les engagea à le cacher pendant qu'il étoit sans connoissance. Mon Epoux a profité de cet accident pour faire une mercuriale assez vive à son fils, non pas pour s'être défendu, mais pour s'être mis dans le cas d'être attaqué par un homme de cette espece en fréquentant de mauvaises compagnies. Victoire a montré toute la sensibilité convenable en cette occasion, son cœur est excellent. Elle a oublié tous les sujets qu'elle avoit de se plaindre de son Epoux, pour ne s'occuper que du soin de le servir : si elle ne trouve pas sa

récompense au fond de son cœur, elle n'a pas trop lieu de s'applaudir de ce qu'elle a fait dans cette occasion ; le Marquis a reçu ses soins avec une indifférence qui me fait trembler pour notre Amie. Cette odieuse conduite ne peut manquer de la rebuter ; d'autant plus que l'Actrice que son Mari entretient est venue le voir plusieurs fois, & en a été reçue avec des transports qu'il n'a pas même daigné dérober à la connoissance de son Epouse.

Elle m'a reçue avec toute l'amitié possible ; nous n'avons point parlé du passé, & j'attends à sçavoir d'Henriette où elle en est avec ses nouvelles Amies : je la verrai avant de fermer cette lettre, & je vous rendrai compte de ce qu'elle m'apprendra.

Je sors de chez notre indolente Amie ; je l'ai trouvée excédée des fatigues du grand monde, & cependant je ne puis la résoudre à s'en séparer. Elle m'avoue sans détour qu'elle ne veut me rien promettre, parce qu'il faudroit se brouiller avec Victoire & qu'elle n'en a pas le courage. M. de Sauvebœuf de son côté a pris assez de goût pour ce pays, pour vouloir s'y fixer en achetant une Charge. Si cela s'exécute, Henriette est perdue.

C'eſt le jeu qui occupe actuellement nos deux Amies, elles y paſſent les nuits. Outre que Victoire s'eſt dévouée aux goûts de ſa ſociété qui eſt toujours la même, elle joue heureuſement & gagne de groſſes ſommes ; ce qui va en faire une joueuſe de profeſſion. Elle n'eſt pourtant pas devenue intéreſſée ; non, elle mépriſe l'argent, cependant comme il lui devient néceſſaire pour ſatisfaire ſes autres goûts, & que ſon Epoux n'eſt rien moins que libéral pour elle, bientôt elle en fera plus de cas, & finira par le croire néceſſaire à ſon bonheur. Dieu ſçait juſqu'où va la paſſion de faire une grande dépenſe ! De toutes les paſſions, celle du jeu me paroît la plus dangereuſe, parce que les pertes qu'on ſe met en danger de faire, excitent à ſe ſervir de toutes ſortes de moyens pour les réparer. J'ai voulu hazarder quelques réflexions à ce ſujet, je n'ai point été écoutée ; & Victoire me traite comme une Miſantrope, ennemie des plaiſirs les plus innocents : elle regarde le jeu comme tel ; les plus honnêtes femmes en font leur occupation, & il eſt du dernier ridicule de vouloir faire autrement que les autres. Elle continue de voir aſſiduement le Duc ; il eſt de

toutes ſes parties : cependant à vue de pays, je ne crois pas qu'il ait fait de grands progrès dans ſon cœur : il paſſe pourtant pour être très-bien avec elle, & ces dehors nuiſent autant à ſa réputation qu'une affaire réelle. Quand je dis que cette affaire nuit à ſa réputation, c'eſt à mes yeux & à ceux d'un très-petit nombre de perſonnes : dans le pays où elle vit, ce ne ſont point les mœurs d'une femme qui décident de l'idée qu'on a d'elle ; on ne lui demande que de grands égards dans le choix des objets de ſon déreglement. Tant que Victoire n'aura ſur ſon compte que des hommes de ce rang, elle n'excitera que la jalouſie, & on ne s'aviſera pas de la trouver mépriſable. Le monde s'eſt fait à ce ſujet d'étranges loix ! Je me trouvai l'autre jour chez une Dame où il y avoit, je ne dirai pas bonne compagnie, mais grande compagnie : parmi les femmes qui y vinrent étaler leurs parures, il n'y en avoit pas une dont on ne pût nommer les Amants paſſés, préſents & même futurs ; car tous ces arrangements ne ſont que de convenance, le cœur n'y entre pour rien, & on peut prévoir preſque à coup sûr. Une Demoiſelle de vingt-cinq ans, ex-

trêmement aimable, fut amenée par une Dame de ſes Amies : auſſi-tôt il ſe fit une grande rumeur ; on ſe parloit bas ; on prenoit des airs dédaigneux auxquels je ne comprenois rien. Je demandai tout bas à une Dame qui étoit à côté de moi , ce que cela ſignifioit. Cette femme n'y penſe pas , me dit-elle , de nous amener *une Fille*. Comment, lui ai-je répondu, faut-il être néceſſairement mariée pour paroître en compagnie ? Ma queſtion a fait rire cette Dame, qui enfin m'a expliqué qu'on entendoit par ce mot de fille, une perſonne entretenue : notez que celle qui me parloit a eu dix Amants, de notoriété publique, quoique ſon mari ſoit fort honnête homme ; & que cette pauvre fille dont elle parloit avec tant de mépris, n'a jamais eu qu'un Amant auquel elle eſt fidelle depuis ſept ans, de l'aveu de tout le monde. A peine cette fille fut-elle ſortie , que toutes ces femmes ſe recrierent ; & à les entendre, on les eût pris pour des Lucreces modernes. Lorſque je fus retirée chez moi, je demandai à mon Époux ce que c'étoit que cette fille ſi mépriſée. C'eſt, me répondit-il, une perſonne à laquelle je n'ai pu refuſer mon

estime, malgré les malheureuses circonstances où elle se trouve. Restée sans fortune & sans appui à l'âge de dix-sept ans, le Comte de***, qui avoit été Ami de son pere, s'ouvrit le chemin de son cœur par ses bienfaits, qui d'abord eurent l'air le plus désintéressé; il ne découvrit ses vues qu'au moment où il fut sûr d'être aimé, & abusant du penchant qu'il avoit inspiré à cette fille innocente, il la précipita dans l'abysme où elle est aujourd'hui. Ce qui devint funeste à cette infortunée, lui a été fort avantageux à lui-même. Elle l'a retiré de la débauche crapuleuse à laquelle il s'étoit livré, & lui a inspiré des sentiments qui le font ce qu'on appelle un honnête homme dans le monde, & l'ont réhabilité dans l'estime du public, qu'il avoit perdue par sa mauvaise conduite. Eh! mon Dieu, ai-je dit au Marquis, comment une fille telle que vous me dépeignez celle-ci, peut-elle vivre si tranquillement dans le crime? Si vous vous exprimiez ainsi devant tout autre, me répondit le Marquis, on se moqueroit de vous; le monde qui méprise cette fille ne le fait point à raison du désordre dans lequel elle vit. Si elle

avoit dix mille livres de rente, & qu'elle aimât le Comte but à-but, on la regarderoit comme une fille de bon sens, & au-dessus des préjugés. Ce n'est point son intrigue qui la déshonore, mais le profit qu'elle en retire : elle reçoit les bienfaits de son Amant, voilà son crime : en vérité, je dirois volontiers : voilà son excuse. L'indigence à laquelle elle s'est trouvée réduite, étoit une violente tentation que n'ont point éprouvée celles qui la frondent si impitoyablement ; elles ne manquoient de rien, & le déreglement de leur cœur a seul occasionné leur chute. Elle me paroît une Vestale par comparaison. Vous pensez juste, me dit mon Epoux, d'autant plus que la pauvre Mademoiselle Lemeri est de bonne foi dans le libertinage ; elle n'a pas la moindre idée des principes de cet honneur de convention que les hommes se sont forgés, & ce n'est que selon ces idées qu'elle est coupable ; à coup sûr, elle l'est beaucoup moins que celles qui censurent sa conduite.

Je vous assure, ma Chere, que je meurs d'envie de connoître plus particulierement cette Mademoiselle Lemeri. Quel dommage qu'une telle personne

manque des secours nécessaires pour s'arracher au vice, elle qui sans doute étoit née vertueuse. Son Amant est de cette bonne société dans laquelle le Marquis m'a introduite; je veux acquérir sa confiance, & m'en servir pour l'engager à rompre avec cette infortunée, ou à l'épouser. Cette conversation que j'ai eue avec mon Epoux, m'a fait faire de nouvelles découvertes. J'aurois juré que tous ceux que j'ai vu dans la société dont je viens de vous parler, étoient de bons Chrétiens, qui sans être ce que l'on nomme des Dévots, respectoient la Religion, qui étoit le mobile de leur vie. Le Marquis m'apprend que ce sont des Déïstes pour la plûpart, gens qui se piquent de ne croire à rien, & de n'avoir pour guide que la Religion naturelle, dont ils suivent, disent-ils, si exactement les principes, qu'ils ne pourroient faire davantage quand ils croiroient plus; mais ce qui me pénétre de frayeur, c'est qu'à l'air satisfait du Marquis en me parlant de ces Déïstes, j'ai quelques soupçons qu'il pense comme eux. Ah! Madame, je ne pourrois soutenir ce malheur. Mais sans doute que ma frayeur n'a pas un fondement réel; mon Epoux est exact à remplir les devoirs

de Religion ; il a grand ſoin que ſes Domeſtiques s'en acquittent ; il approuve les bonnes œuvres que j'ai deſſein d'entreprendre. Ma terreur à cet égard n'eſt pas raiſonnable, & quoiqu'elle ait ſa ſource dans mon ſincere attachement pour lui, grondez-moi bien de l'avoir eue. Mais que veut-il dire par ces principes d'honneur de convention ? Ne devoit-il pas rapporter la perte de cette fille au défaut de ceux de Religion ? Expliquez-moi cette énigme ; & faſſe le Ciel que mes frayeurs ſoient ſans fondement.

SIXIEME LETTRE.

ÉMERANCE

A LUCIE.

VOus n'aurez qu'un mot de moi aujourd'hui, ma chere Lucie, & encore je ſuis sûre que vous m'en ſaurez tout autant de gré que d'une longue lettre dans la circonſtance préſente. Nous avôns fait ce matin le mariage de ma fille, & je me dérobe à la foule qui m'environne pour vous faire part de ce grand

grand événement, persuadée qu'il vous intéresse presqu'autant que moi. Annette me charge de vous mander que vous ne vous trompiez pas lorsque vous l'accusiez d'avoir le cœur vaste, & que la place qu'occupe l'Epoux & la Mere, ne diminue point celle de l'Amie. Elle dit qu'elle ne souhaiteroit plus rien si elle pouvoit vous en assurer de bouche. Quelque pressée que je sois, il faut pourtant dire un mot de cette pauvre Mademoiselle Lemeri, & pour cause, vous en conviendrez tout à l'heure, ma chere Marquise. Si j'étois à votre place, j'essayerois de devenir son Amie; à mon âge on peut entreprendre bien des choses qui ne sont pas convenables au vôtre; on vous juge suivant nos liaisons, & votre jeunesse ne permet pas d'en avoir de suspectes. J'avoue que les préjugés dont vous me parlez dans votre derniere lettre, sont ridicules; malgré cela quand on vit dans le monde, il faut s'y assujettir, du moins en partie. Il trouve bon que vous voyiez des femmes méprisables, pourvu que vous n'en fassiez pas vos amies, & que vous n'ayez avec elles que des liaisons de bienséances, & il fronderoit votre amitié avec une fille foible. Respectez cette folie,

qui n'en est point une dans un certain sens, sans perdre le dessein d'être utile à cette infortunée; devenez l'Amie de son Amant, on vous le pardonnera; mais ce que l'on ne vous pardonnera pas, & que je vous exhorte pourtant à tenter, c'est de l'engager à finir cette affaire d'une maniere ou d'une autre. J'étrangle cette matiere faute de temps; elle mérite pourtant un plus ample discours, & je le reprendrai aussi-bien que plusieurs articles de votre lettre, lorsque je serai plus libre.

SEPTIEME LETTRE.

LUCIE

A ÉMERANCE.

NOUS avons célebré le mariage d'Annette, ma chere Amie, avec un transport de joie égal au vôtre; mais cette fête s'est passée entre moi & mon Epoux; nous aurions craint de blesser la discrétion en y admettant même nos Amies. Jugez de notre étonnement lorsque nous avons vu le Gazetier maître d'un secret si bien gardé, &

qui en faisoit confidence à l'Europe entiere. Il est vrai qu'il n'a pu insérer dans son histoire le nom sous lequel vous avez vécu parmi nous, parce qu'il l'ignoroit; cependant comme il a fait mention du lieu où vous avez passé quelques années, Victoire & Henriette n'ont pu vous méconnoître. Elles sont parties aussi-tôt de Versailles, & sont accourues chez moi pour vérifier leurs conjectures. Je n'ai pas cru devoir faire la mystérieuse, & leur ai avoué que vous êtiez l'héroïne de cette histoire, dont pourtant je ne leur ai fait aucun détail, jusqu'à ce que je sçache de vous ce que vous me permettez de leur en apprendre. Elles avoient vu ma petite Marie qui leur plaisoit beaucoup, elles m'en ont demandé des nouvelles avec empressement, & n'ont garde de s'imaginer qu'elle soit un des principaux personnages de la piece du jour. Je meurs d'envie de les en instruire, & j'y résiste. Qu'on vienne après cela accuser les femmes d'être indiscrettes; ah! vraiment, j'ai de quoi répondre. Au reste je suis satisfaite de leur cœur en cette occasion; rien de plus naturel, de plus vrai que la joie qu'elles ont ressentie & dont elles sont pénétrées. Je sens pour-

tant qu'elles sont dans un grand embarras ; il n'y a pas moyen de se dispenser de vous écrire à cette occasion ; & comme elles ont laissé vos dernieres lettres sans réponse, cela rend la tâche pénible ; j'ai une grande curiosité de sçavoir comment elles s'en tireront. La publicité de votre reconnoissance nous a donc laissé la liberté de montrer hautement la part que nous prenons à tous ce qui vous touche. Vous avez ici pour admirateurs tous ceux à qui j'ai parlé du bonheur d'avoir eu une Amie telle que vous, & le nombre n'en est pas petit. Jugez du plaisir que j'ai eu à vous faire perdre l'*incognito* que vous avoit laissé le Gazetier. Ç'a été un cri de joie lorsque j'ai décliné votre nom ; c'étoit dans un grand repas destiné à célebrer cette fête ; nos Amies, leurs Epoux & dix autres s'étoient rassemblés. Vos santés y ont été bûes de grand cœur, & en vérité je ne sçavois à qui répondre. Depuis ce temps, tout ce qui dans Paris porte un nom, veut entendre de ma bouche quelque circonstance de vos malheurs ; jugez de mon embarras ; le Gazetier devoit au moins attendre que je sçusse que répondre. Je dis en général que vous

avez été séparée de votre Epoux par un accident qui seroit trop long à détailler, qu'on vous avoit aussi enlevé votre fille unique, & que le Marquis de Sainville votre beau-pere l'avoit chez lui, où vous l'avez découverte. Cela n'est-il pas bien clair, ma chere Amie ? cependant on l'écoute avec avidité, & chacun s'intéresse à votre réunion, comme si on devinoit combien vous méritez cet attendrissement général.

Nos Amies ont passé la semaine à Paris, & ne m'ont presque pas quittée. Henriette s'est amusée avec moi de la meilleure foi du monde ; Victoire s'est efforcée pour paroître du moins goûter nos amusements ; mais son ennui a percé à travers ses efforts ; elle brûloit du désir de se retrouver au milieu du tourbillon. Je vous ai dit que son Epoux s'est trouvé à notre petite fête ; il l'a traité avec autant de cérémonie qu'il feroit à une Dame étrangere ; il agit, je crois, tout naturellement ; mais ce seroit la même chose quand il l'aimeroit passionnément. C'est encore une manie de ce pays-ci : un galant homme qui a le malheur d'être amoureux de sa femme, doit tout mettre en usage pour cacher au public un pareil travers, sur

lequel on ne lui feroit aucune grace. On pardonne pourtant à mon Epoux ses attentions tendres, ses inquiétudes lorsqu'il est éloigné de moi, son empressement à me rejoindre. Son âge, dit-on, lui rend ses foiblesses comme nécessaires, & dè-là elles sont excusables. Un vieux mari doit être paîtri de ridicules, & on s'est accordé à lui passer celui-là, pourvu qu'il ne soit point jaloux. Remarquez que c'est mon âge qui attire à M. de Villeneuve l'épithete de vieillard; en vérité, il n'est point vieux, n'allez pas vous le représenter comme tel, vous vous tromperiez, & il a meilleure façon, je vous jure, que tous nos agréables; d'ailleurs il n'a pas cinquante ans; vous sentez qu'on n'est vieux à cet âge que par comparaison avec une femme de vingt ans. Je n'éprouve pas la même indulgence du Public que mon Epoux; cependant on n'a pas encore décidé définitivement sur mon compte; on examine, & avant qu'on soit sûr de son fait, on hazarde mille jugemens qui me sont rien moins qu'avantageux. Premierement j'ai de l'esprit malgré la manie du bon sens & de la raison qui affecte; donc il ne m'est pas possible de me repentir du ri-

dicule mariage que j'ai fait. Qu'une pupille gênée par des parents barbares, qu'une fille censée sans fortune se détermine à épouser un homme qui a plus que le double de son âge, cela n'a rien qui surprenne, on a la clef de sa conduite ; mais que de propos délibéré, sans y être contrainte, une riche héritiere refuse la main d'un fils pour épouser le pere, oh ! cela ne ressemble à rien. Mon mariage a donc eu des motifs secrets, & quoique j'en sente aujourd'hui tout le désagrément, je me pique d'honneur & m'efforce de soutenir la gageure. Je joue la femme satisfaite par fierté, par adresse peut-être ; je cherche à me faire une réputation à l'ombre de laquelle je pourrai par la suite me livrer aux penchants naturels à une femme de mon âge. Nos galants se sont arrangés sur ce pied, & attendent le moment où fatiguée du pénible rolle d'honnête femme, je suivrai le chemin battu. Je sçais à n'en pouvoir douter, que plusieurs Petits-maîtres ont annoncé ma conversion ; & comme ils trouvent qu'une femme de ma figure est un effet qui doit appartenir à la société, ils veulent bien par amour pour l'intérêt commun, se donner la peine de devenir

mes apôtres. S'ils pouvoient pénétrer dans mon cœur, & y lire le parfait mépris qu'ils m'inspirent, ils chanteroient sur un autre ton. Ce n'est point que je sois amoureuse de mon Epoux, non, ma Chere; le séjour de Paris m'a éclairée sur les symptomes d'une passion dont je n'avois pas même l'idée; & je dis que ce sentiment vif, inquiet n'est point celui que m'a inspiré le Marquis de Villeneuve; c'est un assemblage d'estime, d'amitié tendre, de confiance & de respect; sentiments qui sont devenus, ce semble, nécessaires à mon existence, à mon bonheur; chaque jour je les crois parvenus à leur dernier période, & chaque jour je sens qu'ils augmentent. Un cœur occupé aussi délicieusement que le mien, est inaccessible à tout autre sentiment, & ma vertu ne me donne nulle fatigue.

Je vous remercie mille & mille fois pour le conseil que vous me donnez par rapport à Mademoiselle Lemeri, je conçois que j'allois faire une imprudence: mon Epoux, qui a fort approuvé ce que vous me mandez à ce sujet, m'a dit qu'il avoit connu plusieurs jeunes personnes, qui par un zele inconsidéré ont gâté leurs mœurs. Croyez-vous, ma

Chere,

Chere, que ceci a fait ma premiere querelle avec le Marquis ; il m'avoit promis d'être mon guide, cependant il me dissimuloit ses sentiments dans cette occasion & n'osoit me contredire : c'est un crime, & il n'en a obtenu le pardon qu'à condition d'être plus sincere une autrefois. Je suis fort bien avec l'Amant de cette pauvre fille, j'ai cultivé son amitié d'abord pour l'amour d'elle, & puis pour l'amour de moi ; c'est un homme dont l'esprit est orné par le bon sens & qui enleve l'estime. S'il est vrai que ses sentiments soient l'ouvrage de sa Maîtresse, il ne peut jamais trop payer ce qu'il lui doit. J'essayerai un de ces jours à lui ouvrir les yeux sur ses obligations par rapport à elle, puisque vous m'assurez que je le puis faire sans me commettre. Je n'ai pas bien compris un article de votre derniere lettre ; vous avouez que les préjugés dont je vous avois parlé sont ridicules, & puis vous dites qu'ils ne le sont que jusqu'à un certain point : ayez la bonté de me mettre cet article au clair, je le crois important.

HUITIEME LETTRE.

ÉMERANCE

A LUCIE.

IL y a plus d'un article qui demande une explication particuliere dans vos dernieres Lettres, ma chere Marquise, j'y répondrai exactement sur une feuille volante que je joindrai à cette lettre, & vous en comprendrez la raison, celle-ci est pour tout le monde.

Ne frémissez-vous pas, Madame, à l'inspection de ce Paquet, nous vous envoyons un volume, & mon respectable Beau-pere l'augmente encore, en joignant une lettre à celles que vous écrivent nos nouveaux mariés. Il joint à cette lettre un présent qu'il se flatte que vous recevrez avec plaisir : c'est un Tableau de la Famille entiere qu'il vient de faire tirer, & qu'il vous prie d'accepter. Vous reconnoîtrez Annette dans les traits de mon malheureux Epoux, & je vous assure, ma chere Amie, que la vue de ce Tableau m'a coûté bien des larmes. Combien ai-je désiré que

cè cher Epoux put se retrouver un jour au milieu de nous. Ce désir, le seul qui me reste, a toujours été extrêmement vif : cependant il augmente de violence, parce qu'il réunit toute la force de mon ame qui s'étoit partagée entre lui & ma fille : je reviens toujours à cet article, & je ne puis vous promettre de n'y par revenir encore. C'est un objet permanent dont je ne suis guere distraite, & il est naturel que la bouche parle de l'abondance du cœur, d'autant plus que vous êtes la seule avec laquelle j'ose me permettre ce soulagement ; j'afflige trop ma Fille & mon Beau-pere, lorsqu'ils parviennent à pénétrer le sujet d'une profonde tristesse que je ne suis pas toujours la maîtresse de déguiser, que serois-ce si je les entretenois d'un objet si cher ? Nous avons depuis deux jours M. Deshomais le pere. C'est un homme plein d'honneur & d'un fort bon commerce, le Marquis de Sainville le goûte beaucoup : il nous a protesté que s'il eût pu soupçonner ma Fille d'être née Demoiselle, il l'eût préférée à une riche héritiere, tant il avoit d'amitié pour elle. Pour l'Abbesse de St. Etienne, il craint, dit-il, que la tête ne lui tourne de joie. Nous avons

eu une lettre d'elle écrite avec transport, une de Madame Ste. Victoire, qui a donné une grande fête à toutes ses Pensionnaires pour célébrer ce grand événement. On souhaite passionnément de nous voir tous à Rheims, & moi je le souhaite plus que les autres. N'en déplaise à toutes ces Dames, elles ne sont pas le premier motif de ce souhait, & le plaisir de me rapprocher de vous y entre pour beaucoup, cependant il faut le reprimer : la santé de mon Beau-pere est chancelante, ce que les Médecins attribuent à toutes les agitations qu'il a éprouvé ; un voyage ou une séparation pourroient lui devenir funestes. Il a déjà senti trop vivement celle de St. Far. Ce jeune Seigneur a eu la constance d'assister à toutes les fêtes que ce mariage a occasionné, & il y a paru d'un air assez dégagé, peut-être est-il parvenu à en imposer à tout le monde; pour moi, je ne suis point la dupe de sa tranquillité apparente : son cœur n'est point guéri, ma Chere, & son amour ne m'échappe point ; il me feroit grand pitié, si on pouvoit plaindre ceux qui se sacrifient au devoir : il est pourtant certain qu'il souffre beaucoup, & le rôle d'Ami lui paroît si difficile à remplir, qu'il prend

le ſeul parti convenable en pareil cas : il a demandé permiſſion à ſon Oncle de venir en France & d'y faire quelque ſéjour : le Marquis avoit quelque peine à conſentir à ſon éloignement, je lui ai fait comprendre que ſa guériſon pour être complette, avoit beſoin du ſecours de l'abſence. Vous entrez pour beaucoup, ma Chere, dans le choix qu'il fait de la France pour chercher du ſoulagement à ſes maux ; il eſpere de trouver dans les agréments de votre ſociété une agréable diverſion qu'il auroit peine à ſe procurer dans tout autre endroit, & moi qui connoît le cœur humain, je devine qu'il ne ſe trouvera bien qu'auprès d'une perſonne qui connoît & aime l'objet qu'il veut oublier, & avec laquelle il pourra en parler ſans ceſſe : je lui ai promis votre amitié & celle de votre Epoux, peut-être me ſuis-je trop avancée, mandez-le moi, ou plutôt attendez que vous l'ayez vu, je vous défie de la lui refuſer ; croyez-moi donc, faites-vous honneur de votre complaiſance, jamais je n'exigerai rien de ſi facile & de ſi agréable. Ménagez-le ; c'eſt un pauvre bleſſé dont je remets la guériſon à vos ſoins. J'abandonne à votre diſcrétion les parties

de mon Hiſtoire dont vous ferez part à nos Amies ; faites-en un Roman où vous déguiſerez les imprudences de l'Héroïne. Je ſuis flattée de l'intérêt qu'elles ont pris à la petite Marie, & je ne crois pas qu'il diminue par la connoiſſance du nom de celle qui lui a donné le jour : je n'ai pas été ſurpriſe de leur ſenſibilité pour ce qui me touche, ce n'eſt pas du côté du cœur qu'elles manqueront, elles ne l'ont que trop tendre ; je le répéte ſouvent, c'eſt un préſent funeſte, & pourtant je ſerois au déſeſpoir qu'il manqua à toutes les perſonnes pour leſquelles je m'intéreſſe.

Deshomais & ſon Epouſe ne feroient pas fortune dans le lieu où vous habitez ; ils s'aiment ſans rougir : On le leur pardonneroit, je le ſçais le premier mois, mais je ne crois pas qu'ils ſoient d'humeur à ſe corriger jamais, leur amour a des fondements ſi ſolides, qu'il y a beaucoup d'apparence qu'il réſiſtera au temps. Grondez bien M. de Villeneuve de ma part, puiſque vous lui avez pardonné pour votre compte ; il eſt coupable & très-coupable : votre confiance pour lui doit être bleſſée des ménagements qu'il a gardés : il doit être votre guide, ce ſont vos conventions ;

croire que vous pourriez être blessée de ses conseils, est une injure qu'il vous fait. Voudroit-il vous donner lieu de penser que mon amitié pour vous surpasse la sienne ? Un des fruits les plus précieux de l'amitié, est cette liberté réciproque de se donner des conseils qui sont toujours bien reçus, lors même qu'on croit avoir une bonne raison de s'en écarter, parce qu'on chérit le principe dont ils partent ; nous nous sommes mis sur ce pied ma Fille & moi, & je me promets de grands biens de l'amitié qui nous unit plus que le sang : jusqu'à présent je n'ai que des occasions de la louer. Transportée, pour ainsi dire, au milieu de la Cour, elle n'y paroît point étrangere, & s'y comporte avec autant d'aisance, que si elle y eût passée toute sa vie : elle a trouvé le juste milieu entre l'indécénce & la timidité. Respectueuse sans bassesse avec ses Supérieurs, attentive sans affectation envers ses égaux, bonne sans familiarité avec ses inférieurs ; elle s'attire l'estime & l'amour de tous ceux qui la connoissent. Rien ne lui échappe : au milieu de la joie & des plaisirs qui l'environnent, elle s'est souvenue de sa pauvre nourrice, & le premier usage qu'elle

a fait de sa fortune a été pour assurer une vie tranquille à cette femme. Le Marquis de Sainville, pénétré de reconnoissance pour les soins qu'elle a pris de notre chere enfant, avoit proposé de la faire venir avec son mari & de les mettre parmi les principaux domestiques de Deshomais: la délicatesse d'Annette n'a pû se prêter à cette disposition; elle seroit blessée, dit-elle, de commander à une femme qu'elle a si long-temps respectée comme sa Mere, & a fait agréer au Marquis que Madelon n'eût d'autre soin que celui de jouïr de ses bienfaits. Le Marquis est entré dans ses vues, & lui laisse la disposition d'un petit bien qui fournira l'honnête nécessaire à ces gens, & procurera à ma fille le moyen de les voir souvent. Les Réligieuses de Dieppe, & sur-tout celles qui ont aidé à son évasion n'ont point été oubliées; votre Concierge a eu part à son souvenir: elle se rappelle avec transport que cet homme est la premiere cause de son bonheur, par la charité qu'il a eue de la garder; elle lui a écrit de sa main, & lui a fait tenir une bonne somme d'argent avec un présent pour le paysan qui la reçut chez lui & pour sa charitable

fille qui l'arracha au désespoir. Ce détail seroit bien ennuyeux pour une autre que vous, ma chere Marquise, & je ne crains pourtant pas d'abuser de votre patience en le faisant: attentive à toutes les actions de ma fille pour apprendre à connoître son caractere, je découvre avec joie que vous ne l'aviez point flattée. Elle est née reconnoissante, & n'a point la foiblesse de rougir des situations fâcheuses dans lesquelles elle s'est trouvée. Tout ce que je découvre à ce sujet, met le comble à ma satisfaction; & je croirois vous dérober un plaisir, si je vous laissois ignorer un seul de ceux que je goûte.

LETTRE PARTICULIERE D'EMERANCE *A LUCIE.*

VOus me demandez pourquoi j'ai écrit qu'un préjugé que j'avoue être ridicule doit être respecté jusqu'à un certain point. C'est, ma Chere, que le préjugé, le plus souvent, n'est dans son principe, que le cri de la nature: il s'est dénaturé par la suite des temps,

sans cesser d'être respectable au fond. Ceci demande plus d'explication.

Je suis très-convaincue que l'homme au sortir des mains de Dieu avoit la connoissance du vrai & du bon : le péché l'a dépravé sans pouvoir effacer totalement ce caractere gravé par le doigt même du Créateur : l'homme sans intérêt à penser faux, pensera juste, il a des notions du vrai qui le déterminent & l'entraînent, à moins qu'une passion violente ne le force, pour ainsi dire, à faire violence à ses lumieres. Ce sont à ces lumieres que presque tous les préjugés doivent leur origine. C'est ce que vouloit dire Madame de Sevigné lorsqu'elle écrivoit à sa fille, *je le dirai toujours, au risque de me faire lapider, le monde n'est ni fou ni injuste*. Cependant le monde ne juge que sur les préjugés ; examinons ceux qui sont les plus en vogue.

Il faut préférer l'honneur à la vie. Dis-moi qui tu hante & je te dirai qui tu es. Un mari ne doit point être amoureux de sa femme. Une fille entretenue est au-dessous de celle qui aime but à but. Je me bornerai à ceux-là, ma Chere, & je veux vous prouver qu'ils sont justes en eux-mêmes & doivent être re-

gardés comme le produit de la nature saine & droite.

La vie est un bien sans doute, il faut la conserver, telle est l'intention de celui qui nous l'a donnée; mais il nous l'a donnée pour acquérir & pratiquer la vertu; elle cesse d'être un bien & devient un mal pour ceux qui l'emploient à mal faire. Premiere vérité; en voici une seconde. Non-seulement l'homme est né avec la connoissance du vrai & du bon, mais il a aussi en lui un penchant irrésistible à l'estime & à l'amour du bon. Il faut malgré lui qu'il révere les personnes vertueuses; il ne peut s'empêcher de mépriser les vicieuses. De ces deux vérités il en faut conclure que dans les principes naturels un homme méprisé est un homme vicieux; celui qui est estimé, un homme vertueux : donc quand on dit, *il faut préférer l'honneur à la vie*; c'est comme si on disoit : il vaudroit mieux mourir que de faire un crime, parce que cela nous rendroit véritablement méprisable, & que la vie, sans cet honneur réel est un fardeau. Je ne dis pas qu'il vaut mieux mourir que d'être méprisé, mais que d'être méprisable. Les hommes, victimes de l'erreur, ont dénaturé ce préjugé res-

pectable : accumulez sur la tête d'un homme le mépris de toutes les créatures ; vous n'en ferez pas un homme sans honneur s'il est sans crime. Cependant, comme il est presque impossible que tous les hommes s'accordent à être injustes, on a lieu de présumer qu'un homme généralement méprisé mérite ce mépris, & il est à plaindre, non à cause de l'opinion qu'on a de lui, mais à cause qu'il a mérité cette opinion, & que tous les hommes dans tous les temps & dans tous les pays auroient eu le même mépris pour lui que ceux qui vivent avec lui. Pesez bien sur ce dernier article, ma Chere. Chez les Egyptiens, les Grec, les Romains, on a eu horreur d'un voleur, d'un fourbe, d'un fils dénaturé, d'un yvrogne, d'un avare, pourquoi ? C'est que le vol, le mensonge, le manque de l'amour filial, la crapule, la dureté pour les pauvres sont des vices réels, opposés à la nature de l'homme né pour la société que ces vices détruisent. Ils sont donc généralement détestés, ils l'ont toujours été; & si l'on cite quelques exceptions à cette horreur générale, il est aisé de prouver que cette exception n'a point sa source dans la nature, mais dans une passion

particuliere. Au contraire , il est des choses qui peuvent être appellées préjugés de siécle, de nation, qui ne sont point généraux ; on en doit conclure que c'est un abus du préjugé général. Par exemple, en France, si un sot s'avise de m'insulter, il faut que je fasse pénitence de son extravagance, & que, non content du tort imaginaire que m'a fait son insulte, je m'expose à en recevoir un réel en me faisant tuer ou en m'expatriant ; mais les nations les plus courageuses n'ont point regardé comme un deshonneur d'être insulté, donc ce n'en est pas un réel. Quand Euribialde leva le bâton sur Themistocle en plein Conseil, l'Athénien, le plus ambitieux de tous les hommes, ne se crut pas obligé de se couper la gorge avec lui pour reparer son honneur, c'est qu'il ne crût pas cet honneur blessé par la folie du Spartiate : nous ne voyons point le duel chez les Egyptiens, les Romains. Donc le vrai honneur ne consiste pas à n'être pas méprisé par quelqu'un, mais à n'être pas méprisable réellement, en faisant une sottise : c'est celui qui insulte qui est deshonoré aux yeux de la raison, & c'est à lui qu'il faut faire l'application de ce préjugé légitime. Il vaut

mieux perdre la vie que l'honneur : en insultant sans cause, il perd cet honneur qu'il faut préférer à sa vie ; qu'il cherche, s'il le veut, un homme de sa trempe pour se couper la gorge avec lui, il n'y aura pas si grand mal ; mais que l'homme sensé, l'homme estimable ne se deshonore pas en se commettant avec un fol & un extravagant, ce n'est pas à lui à purger la société d'un tel être, c'est à la Justice.

Le second préjugé que nous devons examiner est celui qui fait juger de nos mœurs par nos liaisons, & je dis que généralement il est juste, la conformité des goûts, du caractere forme les liaisons & les soutient ; mon amitié pour une femme déréglée, indique que je n'ai point horreur de son déreglement, & dès-là, je l'imiterai sitôt que je trouverai une occasion de le faire avec avantage : j'ajoûte qu'une femme d'un certain âge, & qui n'a jamais donné occasion de soupçonner ses mœurs, peut hazarder quelque chose sur cet article ; ou elle a passé le temps de plaire, ou une bonne conduite soutenue pendant plusieurs années, a fixé les idées du public à son égard. On devinera ses motifs dans la liaison suspecte qu'elle forme,

& on s'attendra ou à voir briser cette liaison bientôt, ou à en voir les fruits dans le changement des mœurs de celle à laquelle elle se lie par charité ou par zele. Autre préjugé : une personne qui se livre par intérêt, est moins excusable que celle qui tombe par foiblesse. Il y a bien des dégrés dans le vice, ma chere Marquise, &, selon moi, le dernier de tous est de se vendre pour se procurer une aisance honteuse. Celle qui s'en rend coupable, le commet de sang froid, de propos délibéré, elle brave le mépris que sa conduite doit inspirer, & préfere un luxe déplacé, à l'estime; c'est donc avec raison qu'on la sert selon qu'elle l'a choisi, & qu'on l'éloigne d'une société dont elle ne compte l'approbation pour rien. On suppose au contraire qu'une femme qui a rougi de se vendre, a été entraînée par une passion violente; si sa premiere chute excite la pitié, parce que souvent on suppose que la froideur d'un mari, la séduction des occasions, & mille autres prétextes ont diminué sa faute, on excuse les suivantes par l'habitude, qui est devenue une seconde nature. N'allez pas croire au moins que je sois de cet avis. Il est vrai que j'ai quelque pi-

tié d'une femme qu'une inclination violente séduit; mais on n'en a qu'une de cette espece; les récidives annoncent un cœur corrompu qui joue le sentiment; néanmoins comme dans le monde l'avarice est une passion décriée, & qui va plus directement contre le bonheur de la société que le déreglement, on pardonne plutôt le dernier que le premier. En voulez-vous un exemple. Jules César, Henri IV. ont eu de grandes foiblesses, & le déreglement de leurs mœurs n'est point équivoque; cependant comme ils étoient francs, généreux, bons amis, nous les préférons à un Caton, à un Louis XI. Aux yeux de Dieu, tous les vices sont vices; aux yeux des hommes il y en a qui ne font mal qu'à celui qui s'en rend coupable, & qui sont plus pardonnés. J'avoue qu'on a tort en bien des occasions en suivant trop généralement cette regle, & vous m'en avez fourni un exemple. Ce n'est point l'avarice qui a séduit votre Demoiselle Lemeri, mais la reconnoissance pour son bienfaicteur, & je suis sûre qu'il ne lui seroit pas moins cher s'il perdoit actuellement tous ses biens, & qu'il fût incapable de la soutenir. On n'examine point ses motifs, on

on la range parmi celles qui se vendent, & on la traite sur ce pied. Il n'y a pas grand mal à cela; le mépris avec lequel on la traite, prépare le reméde à son mal, & est capable de retenir sur le bord de l'abysme celles qui seroient tentées de suivre son exemple, s'il leur reste le plus léger germe d'honneur. Ce préjugé a donc un bon principe; j'en dis autant du ridicule qu'on attache à l'amour conjugal. Il faut qu'un Epoux soit l'Amant de sa femme, & ne paroisse que son Ami; la bienséance le demande. J'ai souvent été excédée des façons de quelques nouveaux mariés, qui ne pouvoient être un quart-d'heure sans affadir & dégoûter ceux avec lesquels ils étoient, par des manieres trop libres; je suis bien sûre que c'est cet excès qu'on a d'abord tourné en ridicule, & qui méritoit de l'être; je crois même que dans le fond ce n'est encore que ces démonstrations extérieures qu'on condamne sérieusement; si on va plus loin, c'est par plaisanterie, par air, & dans la vérité le plus libertin estime un homme qui respecte son Epouse; respect qui ne va guere sans attachement, dont il est la preuve la plus certaine.

Voilà, Madame, la raison pour la-

quelle je prétends qu'il ne faut pas s'élever au-deſſus des préjugés qui, pour la plûpart, ſont juſtes ; il faut ſeulement les rectifier. Il me reſte à traiter un grand article, & je vous avoue que je tremble en penſant au coup mortel que je vais porter à votre félicité ; cependant je ne pourrois me taire ſans bleſſer l'amitié & la reconnoiſſance que je dois à votre Epoux. Au reſte, ce que je vais vous dire n'eſt peut-être pas fondé, & vos craintes doivent produire un tout autre effet que le trouble & le chagrin. Vous ſoupçonnez la religion de votre Epoux, vous frémiſſez qu'il n'ait donné dans la manie des beaux eſprits de notre ſiécle, & vous ne vous raſſurez que ſur ſon exactitude à remplir certains devoirs qui ſuppoſent la foi. Cette preuve eſt très-équivoque, chere Amie, & l'un des premiers principes d'un Déiſte, eſt de ſe conformer au culte extérieur par égard pour la ſociété. Ces perſonnes qui regardent la révélation comme une fable, la croient utile au plus grand nombre des hommes, qui ſont incapables de ſe conduire par les ſeuls motifs de l'honneur, & veulent qu'on leur laiſſe une erreur qui tourne au profit de la morale. A Dieu ne plaiſe que je

range notre cher Marquis parmi les Déistes, il m'en coûteroit trop cher pour me fixer à ce soupçon ; je dis seulement que si ceux que vous avez conçus à cet égard étoient fondés, il ne faudroit pas vous rassurer mal-à-propos, & que vous devez tout mettre en usage pour avoir le cœur net sur cet article, pourvû que la prudence conduise votre zele, & vous indique les moments favorables. Si par malheur vos craintes étoient justifiées, (car il faut mettre les choses au pis) gardez-vous sur tout du chagrin & de l'abbattement, ils vous ôteroient le sang froid nécessaire pour prendre les mesures convenables en une telle occasion. Il faudroit vous persuader, ma Chere, qu'une des plus grandes preuves que Dieu vous ait donné de sa bonté pour votre Epoux, seroit la découverte de son malheureux état. L'irréligion a sa source dans le déreglement des mœurs ; celles du Marquis sont telles qu'il n'a plus d'intérêt à rester dans l'incrédulité ; le plus difficile est fait, & je suis bien sûre que d'ardentes prieres, beaucoup de patience & de ménagements réussiroient à le ramener au Christianisme. Si j'eus jamais besoin d'employer l'ascendant que vous

m'aſſurez que j'ai ſur vous, je ſens que c'eſt dans cette occaſion. Oui, chere Amie, je jugerai de votre amitié pour moi, par les bornes que vous donnerez à votre douleur, ſi vos conjectures étoient vérifiées; diſons mieux, le ſacrifice que vous en ferez à Dieu, ſera le meilleur moyen d'attirer ſes graces ſur ce cher Epoux. Pourriez-vous avec cet eſpoir vous laiſſer abbattre?

NEUVIEME LETTRE.

LUCIE

A ÉMERANCE.

J'USE de la même précaution que vous, chere Amie, & vous trouverez à la ſuite de cette lettre celle que vous pourrez montrer à toute votre famille; celle-ci n'eſt que pour vous. Les funeſtes connoiſſances que j'ai acquiſes ſur le déplorable état de mon Epoux, me ſont venues avant que votre lettre ait fortifié mes ſoupçons, & je vous avouerai que je n'ai point échappée au chagrin & à l'abbattement que vous craignez pour moi. Cependant je ne

crois pas avoir à me reprocher d'imprudence ; vous en jugerez, & vous me dicterez, s'il vous plaît, la conduite que je dois tenir dans une occasion si délicate.

Je vous disois dans une de mes lettres que j'avois dessein de me lier d'une maniere particuliere à l'Amant de Mademoiselle Lemeri. Rien ne m'a été plus facile, & cet aimable Comte m'avoua qu'il m'estimoit assez pour m'avoir prévenu en me demandant mon amitié, s'il eût osé prendre cette liberté. Je ne différai pas long-temps à lui avouer mes motifs, & j'en trouvai une occasion toute naturelle dans une promenade où nous rencontrâmes cette Demoiselle. Je louai beaucoup ses graces, son air modeste, & j'ajoûtai que j'avois une vraie indignation contre ceux qui m'avoient voulu persuader que cette fille étoit entretenue ; cela n'est pas possible, ajoûtai-je, on ne conserve point une physionomie si tranquille & si décente au milieu du crime, & j'assurerois presque que cette charmante Demoiselle n'est qu'imprudente. Le Comte avoit rougi prodigieusement, & lorsque j'eus fini de parler, il me dit : Ma belle Marquise, une femme

telle que vous ne doit point connoître l'artifice ; avouez-moi donc ſans détour ſi on vous a dit le nom de l'Amant qu'on attribue à cette Demoiſelle, qui véritablement eſt très-aimable. Je rougis à mon tour, & répondis au Comte : puiſque vous voulez que je vous parle avec ſincérité, je vous avouerai que je n'ignore rien ſur cet article ; je pouſſerai même la franchiſe plus loin. Quoique vous ayez toutes les qualités propres à faire ſouhaiter votre amitié à tous ceux qui vous connoiſſent, le ſeul intérêt que je prends au ſort de cette infortunée, m'a engagée à faire les avances d'un commerce que j'ai cru lui pouvoir devenir utile. Ah ! Comte, comment avez-vous pu réduire une fille qui devroit faire tout l'agrément de la ſociété, à en être bannie avec honte ? & permettez-moi de vous le dire avec juſtice : Votre franchiſe excite la mienne, me répondit le Comte. Je ſçais qu'aux yeux du vulgaire ma liaiſon avec Mademoiſelle Lemeri a quelque choſe de repréhenſible ; mais une femme telle que vous, Madame, doit être au-deſſus du préjugé ; il n'y a que lui de bleſſé dans notre conduite. J'aime, je reſpecte ma Maîtreſſe comme je ferois une Epouſe,

& bien des maris se croiroient malheureux d'être fidèles à leurs moitiés autant que je le suis à cet égard, sans contrainte, & par le seul penchant de nos cœurs. J'avoue que ce misérable préjugé la bannit de la société des femmes; & qu'y perd-elle ? des tracasseries, de l'ennui : une fille de son caractere est charmée de n'avoir pas à se contraindre à cet égard; elle rassemble chez elle un petit nombre d'amis, qui la dédommagent avantageusement de la compagnie des caïettes, des jalouses & des tracassieres. Je conviens que s'il se trouvoit un grand nombre de femmes qui vous ressemblassent, elle perdroit infiniment à être privée de leur société; elle n'a senti le désagrément de ne pouvoir être admise par tout, que depuis qu'elle a l'honneur de vous connoître sur mes récits. Et comptez-vous pour rien le crime dans lequel vous l'avez précipitée, lui ai-je dit sans m'arrêter à son compliment; quelles en seront les suites pour une autre vie? & pouvez-vous, sans frémir, penser que vous l'associerez à votre malheur éternel? Pour toute réponse, le Comte a souri. Nous avons pris le ton de la sincérité, m'a-t-il répondu ensuite, je

ne puis vous dissimuler mes sentiments ; vous avez trop d'esprit pour penser ce que vous me dites, & je ne pardonnerois point au Marquis de n'avoir point encore guéri votre esprit des erreurs de l'enfance. Ah ! chere Amie, mes cheveux se dressoient sur ma tête à ce discours, & cependant j'eus là force de dissimuler mon horreur, & de dire au Comte d'un air tranquille : Mais, vous-même, Monsieur ; croyez-vous le Marquis si bien établi dans vos principes, qu'il soit incapable d'en changer ? Cela me surprendroit, me répondit cet homme d'un air d'assurance qui m'eût mise dans une vraie colere si je ne m'étois fait les plus grandes violences ; le Marquis est bien éloigné de l'âge où l'on retombe en enfance, & à moins qu'il ne revienne dans cet état, je ne vois pas qu'on puisse craindre un changement qui déshonoreroit sa raison.

N'auroit-on pas cru, Madame, à l'air d'assurance dont parloit cet impie, que son irréligion étoit fondée sur des preuves au-dessus de tout raisonnement ; il est certain que j'avois lieu de le craindre, & que par conséquent le parti que je pris étoit téméraire. Vous sçavez que je n'ai point prétendu jusqu'à ce jour

au

au titre de ſçavante, de Théologienne.
Je n'ai jamais formé aucun doute ſur la Religion ; ainſi je n'avois pas les moindres lueurs ni de ce qu'on pouvoit objecter contre la foi, ni des raiſons qu'on pouvoit oppoſer aux incrédules ; cependant Dieu m'inſpira une penſée qui me donna de la hardieſſe. Le Chriſtianiſme eſt non ſeulement pour les ſçavants, mais pour tous les hommes en général ; les ſimples, les ignorants ſont obligés de croire, donc les fondements de la foi doivent être à leur portée. Fortifiée par cette penſée, j'oſai entrer en lice avec le Comte. Ah ! Madame, que je trouvai ſes objections frivoles, & faciles à détruire ! Je ne ſerai jamais tentée de vanité ſur la victoire que je remportai alors ; il ne falloit que les ſeules lumieres du bon ſens pour réduire en poudre des arguments qu'il croyoit victorieux & ſans replique. Je ſentis qu'il étoit ébranlé, ſans pouvoir décider juſqu'à quel point mes raiſons avoient fait impreſſion ſur lui, & il me quitta ſans vouloir convenir qu'il eût la plus légere diſpoſition à changer de principes. J'avois beaucoup inſiſté ſur une choſe fort ſimple. En ſuppoſant, lui ai-je dit, qu'un incrédule ait autant de raiſons

de douter qu'un Chrétien de croire, (ce qui n'eſt pas,) le bon ſens m'engageroit à être Chrétien. Qu'eſt-ce que je riſque en prenant ce parti ? La Religion, ſi elle étoit fauſſe, ſeroit une erreur conſolante qui ſoutiendroit mon courage dans les circonſtances fâcheuſes, & qui dépouilleroit la mort de ſes horreurs, par l'eſpoir d'une vie plus heureuſe. Mais que ne riſque pas l'impie s'il s'eſt trompé ? Que ſon réveil ſera cruel.

J'ai diſtingué cette preuve d'un grand nombre d'autres, parce que c'eſt celle qui a opéré l'heureux changement que je vous annonce, & qui ſemble être le préſage de celui de mon Epoux. Le Comte me vint trouver le lendemain matin, & m'avoua qu'il n'avoit pu ſe livrer un inſtant au ſommeil. J'ai oublié de vous dire que le Marquis étoit à Verſailles pour trois jours ; mon proſélyte convint avec moi qu'il falloit lui cacher notre converſation & ſes heureux effets. Il lui reſtoit quelques doutes que je n'étois pas en état d'éclaircir, je l'adreſſai à un Docteur de Sorbonne auſſi pieux qu'éclairé, qui me le renvoya ſur le ſoir parfaitement convaincu. Ce nouveau Chrétien ſe charge de rappeller mon Epoux à des principes plus rai-

sonnables, & croit que je dois paroître ignorer qu'il en ait jamais eu d'autres. J'attends sur cela vos conseils, & je demande vos prieres. Tout ce que je connois d'ames pieuses dans Paris, vont être employées à demander à Dieu la docilité de cœur pour mon cher Marquis. Je ne survivrois pas à son endurcissement s'il fermoit volontairement les yeux à la lumiere, & je vous avoue qu'il m'en coûte beaucoup pour lui cacher la vive inquiétude où je suis à cet égard. Il vient d'arriver, & m'a demandé si je vous avois écrit. Je me suis excusée sous divers prétextes, & j'ai promis de le faire demain matin. Le Comte, qui étoit présent, l'a invité à profiter du temps où je serois occupée, pour examiner quelques ouvrages qu'il fait faire à une maison qu'il a à S. Cloud, & profitera de cette promenade pour jetter les premiers fondements d'un changement qui fait l'unique objet de mes désirs. Je ne sçais comment je me tirerai de la lettre que je dois vous écrire en leur absence; il seroit bien étonnant qu'elle ne se ressentît pas du trouble dans lequel je suis.

DIXIEME LETTRE.

LUCIE

A ÉMERANCE.

NON, Madame, vous ne devez point mettre ſur votre compte la réception que nous avons faite à M. de St. Far; & comme vous me le dites fort bien dans votre lettre, il eſt un de ceux qu'on reçoit avec plaiſir pour l'amour de lui-même. Il me remit avant-hier ce gros pacquet dont vous vouliez me faire peur, & que j'ai lu avec le plus grand plaiſir du monde. L'eſprit de votre charmante fille eſt auſſi bon à être lu qu'à être entendu : ſon Epoux s'exprime avec nobleſſe & aiſance, cependant ſon ſtyle n'eſt point comparable à celui d'Annette; il me ſembloit que ſes expreſſions s'ajuſtoient parfaitement avec tout ce que j'avois dans la penſée. Quelque plaiſir que m'aient donné ces Lettres, elles me jettent dans le plus grand embarras du monde; car enfin il faut y répondre, & comment oſerai-je hazarder de le faire? Je n'ai jamais

penſé à faire une Lettre; celles que j'ai eu l'honneur de vous écrire, ne m'ont coûté ni réflexion ni travail; je n'avois pas même cru écrire; je vous parlois, voilà tout ce que j'avois dans l'eſprit: or il eſt facile de parler à ſon Amie. N'importe, je vais me jetter tête baiſſée dans le péril: après avoir écrit mes lettres, je les fermerai ſans les relire, crainte d'être tentée de les jetter au feu, & vous me ménagerez une indulgence dont ſans doute j'aurai grand beſoin.

Ne craignez point de m'ennuyer par les détails les plus exacts de tout ce qui vous intéreſſe; ce ſeroit me bleſſer que de le penſer; croyez ſur tout que j'apprendrai toujours avec joie tout ce qui concerne votre charmante Fille: rien ne me ſurprendra de ſa part; ſon ame eſt taillée pour le grand, le beau, l'héroïque. Cette attention à ſatisfaire les mouvements d'un cœur reconnoiſſant, & cela dans un temps où ce cœur doit être comme ennyvré de ſon bonheur, eſt peut-être la marque la moins équivoque de la ſupériorité de ſon génie & de l'excellence de ſon caractere: c'eſt bien d'elle qu'on peut dire: elle poſſede le bonheur, & ne s'en laiſſe pas poſſéder. Je puis lui rendre la juſtice

d'avouer qu'elle étoit auſſi ſupérieure à ſes déplaiſirs qu'à la proſpérité qu'elle éprouve; je vous l'écrivis dans un temps où mon témoignage n'étoit point ſuſpect, puiſqu'il étoit impoſſible de prévoir l'intérêt que vous y deviez prendre. M. de Villeneuve écrit au Marquis de Sainville pour le remercier du beau préſent qu'il lui a fait : ce tableau qui réunit les perſonnes auxquelles je m'intéreſſe le plus, trompera l'ennui que me donne leur abſence. Rien de plus intéreſſant que la figure de M. Deshomais; la reſſemblance d'Annette avec votre Epoux eſt ſi frappante, que je ne craindrois point de le méconnoître, ſi quelque miracle l'offroit à mes yeux : je dis un miracle, & cependant je ne vois pas que l'impoſſibilité de le retrouver ſoit telle qu'elle doive mériter ce nom. Vous me diſiez il y a quelque temps que ſon ſilence conſtatoit ſa mort, je ſuis bien éloignée d'en tirer la même conſéquence. Le jeune Marquis, auſſi bien que vous, attribuoit ſon enlevement à ſon pere; c'eſt une raiſon déciſive pour expliquer ſon ſilence : qu'avoit-il à eſpérer d'un pere qu'il ſuppoſoit aſſez barbare pour lui faire ſouffrir un traitement ſi cruel? J'avoue qu'il

avoit en Europe des objets capables de l'y rappeller; peut-être y est-il revenu, ma chere Amie, mais le changement de nom lui aura dérobé vos traces; il a de vous sans doute l'opinion que vous avez de lui; il croit que vous n'existez plus, & dans cette pensée, tout lui est devenu indifférent. En écrivant ceci, je me reproche l'aliment que je donne à vos espérances, & qui ne peut que vous préparer de nouvelles peines. Cependant je ne puis me refuser à mes pressentiments : vous le sçavez, ma Chere, j'en ai eu de bien vifs au sujet du bonheur qui vous est arrivé; pourquoi seroient-ils plus difficiles à vérifier qu'ils ne l'ont été pour le passé : je ne puis vous exprimer combien ils sont frappants. Dans les rues, dans les promenades publiques, dans les Eglises, j'examine curieusement ce grand nombre d'hommes qui me sont inconnus, pour voir si je ne trouverai point quelque visage qui réponde à l'idée que j'ai dans l'esprit. Je sçais que bien des personnes traitent les pressentiments de chimeres; je ne puis être de leur avis; les miens ne m'ont jamais trompée; je les regarde comme une preuve des soins miséricordieux d'une Providence qui nous ména-

ge, ou des ressources contre des maux qu'ils peuvent nous faire prévenir, ou une consolation dans l'attente des biens qu'il a dessein de nous accorder. En un mot ; si c'est une chimere, c'est la mienne ; je l'aime, & j'aurois toutes les peines du monde à y renoncer. On m'annonce une compagnie fort ennuyeuse, il faut que je quitte cette lettre ; & ce qu'il y a de pire, c'est que je ne prévois pas un instant dans tout le jour pour la reprendre : quel désagrément ! Faut-il que je fasse pénitence du désœuvrement de ces gens oisifs qui promenent leur ennui de porte en porte, & qu'ils viennent me faire partager ?

Mon Epoux est rentré triste & rêveur ; le Comte a trouvé le moment de me dire qu'il avoit de grandes espérances de réussir dans son entreprise, mais qu'il ne falloit rien précipiter. Le Marquis m'a dit qu'il avoit fait inviter nos Amies à souper pour les régaler de la vue du tableau, & leur apprendre ce que vous nous avez permis de leur dire. Ce tableau est placé dans une grande salle où je les ai attendues ; & comme elles l'ont apperçu dès l'entrée, elles ont poussé un cri d'étonnement & sont restées immobiles à la porte. Elles

avoient reconnu le belle Marie du premier coup d'œil, & ne pouvoient comprendre par quel hazard cette aimable fille occupoit une place dans ce tableau : jugez de leur surprise, de leur joie, de leur admiration lorsque je leur eus fait comprendre ce qu'elle étoit. Leur sensibilité pour tout ce qui vous touche est toujours la même, malgré la grande diversion que leur genre de vie doit faire à l'amitié qu'elles ont pour vous : St. Far soupa avec nous, & toute la compagnie fut de notre avis sur ce qu'il mérite. Je suis bien sûre que son amour pour Annette subsiste toujours avec la même violence; il s'efforce pour être en état de se prêter à la conversation; il lui échappe des soupirs qu'il s'efforce en vain de retenir ; il tombe tout-à-coup dans des rêveries dont il rougit ensuite. Je sens qu'il cherche l'occasion de m'ouvrir son cœur à ce sujet, & je la lui procurerai; je ne connois sa situation que par conjectures, & pourtant je crois pouvoir décider qu'il a grand besoin d'une confidente. Il est dans le càs de dire avec vous : un cœur sensible est un présent funeste; si le sien est aussi constant qu'il paroît tendre, je ne

vois rien de si à plaindre que lui. Nos Amies l'ont invité à les voir quelquefois, & si elles parviennent à le jetter dans le tourbillon, cela pourroit faire diversion ; je ne sçais pourtant si on doit lui souhaiter un reméde de cette espece. Je ne connois pas les passions, ainsi je pourrois fort bien en raisonner comme un aveugle fait des couleurs : il me semble cependant que je choisirois plutôt pour un Ami une passion violente que cette inutilité de vie où l'on est transporté d'objet en objet sans se fixer sur aucun. Expliquez-moi ma pensée, je vous prie, je vois que je dis fort mal ce que je sens, parce que je le sens très-confusément. Sçavez-vous bien, Madame, qu'en parlant contre le tourbillon, il m'entraîne quelquefois moi-même malgré mes précautions, & me met dans un tel état que je puis à peine me retrouver : je suis dans un de ces moments ; il y a deux jours que je n'ai pu disposer que de quelques heures pour vous écrire, & je ne puis me rendre un compte satisfaisant de ce temps si mal employé : j'ai vu trente personnes dont je ne me souciois gueres, & qui ne se soucient pas plus de moi ; elles m'ont entretenu

de ces graves riens qui dans ce pays font des affaires importantes; j'ai couru, j'ai vu, j'ai entendu; quoi ? j'aurois beau vouloir me rappeller ces choſes qui n'ont nulle conſiſtance; elles échappent & ne laiſſent qu'un ennui & un vuide réel. Voilà pourtant à quoi la vie ſe paſſe, ce qu'on nomme des bienſéances, des amuſements, des occupations : je ſoupire après le moment de m'en arracher, je conçois que ce genre de vie, pénible d'abord, peut devenir habitude, & je crois en entrevoir la cauſe. La ſolitude abſolue n'eſt point l'état naturel de l'homme; il ne peut ſe ſévrer de la ſociété qu'en y ſubſtituant une occupation agréable. D'utiles réflexions forment une compagnie propre à ſuppléer à celle du dehors, mais eſt-on capable de réfléchir lorſqu'on s'eſt vuidé de tout ce qui eſt utile, pour ſe remplir la tête de fumée, d'intrigues, d'inutilités. L'ame, au ſortir du tumulte qui l'avoit ſecouée avec violence, ne trouvant rien au-dedans d'elle-même qui puiſſe l'occuper agréablement, cherche à ſe ſauver de l'ennui par la fatigue & l'étourdiſſement : l'habitude ſe forme & devient un lien que rien ne peut rompre. Si j'étois la maî-

treffe, je quitterois pour toujours un lieu où l'on ne peut vivre pour foi. Mon Epoux, en convenant qu'il eft difgracieux d'être tyrannifé perpétuellement par les ufages, foutient qu'il eft fage de s'y prêter ; & lorfque je lui allégue la parole qu'il m'a donnée de me laiffer la liberté de me livrer à mon goût pour les bonnes œuvres & la vie tranquille, il prétend que je ne puis rien faire de mieux que de renoncer à ma volonté à tous les quarts-d'heure du jour. C'eft peut-être une fuite de fa façon de penfer : dites-moi la vôtre, Madame ; il me femble que je veux faire non feulement le bien, mais le plus grand bien ; la difficulté eft de connoître en quoi il confifte.

En parlant d'un cœur tendre & conftant, je ne puis vous refufer l'hiftoire d'un parent de M. de Villeneuve, qui eft Curé dans un miférable Village affez proche de Paris. Quelques affaires concernant fes Paroiffiens l'y ayant amené, il vint loger chez le Marquis, felon fa coutume. Un Curé de campagne offroit à mon idée un perfonnage très-mince que la famille laiffoit dans l'obfcurité, parce qu'il n'étoit pas bon à montrer ; & l'air fimple de ce bon

Pasteur n'étoit pas propre à me le faire regarder d'une maniere plus avantageuse ; jugez de ma surprise. Cet honnête Ecclésiastique est un homme du premier mérite, qui a préféré ce réduit ignoré à des places plus brillantes qu'on lui a offert plusieurs fois. Comme le Marquis vit que je prenois beaucoup de plaisir dans la compagnie de notre hôte, il le pria de me raconter la maniere extraordinaire dont il a été appellé à l'état ecclésiastique, & il me dit ce qui suit.

Je suis né fils unique d'un Cousin de M. de Villeneuve, qui n'ayant que dix mille livres de rente, pensoit sagement que cette somme qui pouvoit le faire vivre en grand Seigneur à la campagne, ne lui permettoit pas de faire à Paris une figure sortable à son rang. Il s'étoit donc fixé dans une Terre située dans le Village dont je suis Curé, & j'y ai passé mes premieres années sous la conduite d'un Précepteur honnête homme, & qui m'apprit assez de latin pour pouvoir lire les Auteurs ; c'étoit tout ce qui convenoit à la profession militaire à laquelle mon Pere me destinoit & que j'embrassai à quinze ans. Ayant été pourvu d'une Lieutenance,

Je ſuivis mon Régiment dans pluſieurs Villes frontieres ſans qu'il m'arrivât rien d'extraordinaire ; ce fut à Metz où ſe paſſa l'événement qui a décidé de toute ma vie. J'avois vingt ans lorſque j'arrivai dans cette Ville, & ſelon l'uſage, je fus préſenté dans toutes les bonnes maiſons par un de mes camarades qui étoit arrivé huit jours avant moi, & qui s'étoit déja introduit partout. J'avois ignoré juſqu'alors que j'avois le cœur extrêmement tendre, & on ne m'appelloit que l'Inſenſible dans le Régiment. Comme Metz comptoit alors un grand nombre d'aimables filles parmi ſes Citoyennes, on étoit attentif à l'impreſſion qu'elles me feroient. Je les vis avec ce plaiſir que l'on trouve à regarder un beau tableau ſans qu'aucune d'elles fît aucune impreſſion ſur mon cœur, quoiqu'elles n'épargnaſſent pas les minauderies, excitées apparemment par le nom d'inſenſible qu'elles m'entendoient donner. La derniere maiſon où nous fumes, étoit celle d'une Dame qui appartenoit, pour ainſi dire, au Régiment, dont ſon mari avoit été Major. Il étoit Anglois de naiſſance & avoit ſuivi la fortune du Roi Jacques ; c'eſt vous

dire qu'il n'étoit pas riche ; aussi laissa-t-il fort peu de chose à sa femme & à une fille unique : elles placerent le peu d'argent qu'elles avoient à fond perdu, & la mere & la fille vivoient avec douze cents livres de rente. Elles étoient généralement respectées dans une Ville où peu de femmes aspirent à cet avantage ; peut-être devoient-elles leur réputation autant à leur figure qu'à leur bonne conduite : car je dois vous avoüer franchement que Mademoiselle de Banne, qui avoit alors trente ans, n'avoit point été jolie à dix-huit ; ce n'est pas qu'elle eût rien de difforme ; au contraire, elle avoit un beau teint & une physionomie fort douce. Quoiqu'il en soit de ses traits, dont je ne fus jamais le Chevalier, j'y trouvai un certain je ne sçais quoi qui me toucha & me fit éprouver un mouvement que je n'avois jamais ressenti pour personne. Sa conversation se trouva assortie à ma façon de penser ; en un mot, je l'aimai, ou plutôt je l'adorai avec une telle passion que je ne me figurai de bonheur qu'à devenir son Époux. Je fus long-temps avant d'oser lui déclarer mes sentiments, & lorsque j'en eus la hardiesse, elle en plaisanta & me demanda en riant si

j'avois oublié qu'elle pouvoit presque être ma mere. Je dois lui rendre cette justice, qu'elle se donna autant de peine à détruire une passion qu'elle traitoit de ridicule, que les autres avoient pris de soins inutiles pour m'inspirer de l'amour. Ma persévérance la toucha : je réussis à lui persuader que mon Pere qui m'aimoit uniquement, ne pourroit m'exposer au désespoir en me refusant la seule personne que je pusse aimer, puisqu'il n'y avoit rien à dire du côté de sa naissance qui étoit égale à la mienne. Je partis plein de cet espoir qui fut cruellement trompé; mon pere fut inexorable, & ne sçachant comment l'en punir, je me jettai dans un Séminaire & le menaçai de me faire Prêtre. Il crut que c'étoit un artifice, & se persuada qu'il falloit m'y laisser quelque-temps ronger mon frein, bien résolu de consentir à mon mariage s'il me voyoit prêt à entrer dans les Ordres : j'y étois déterminé, quoique je ne m'y sentisse aucune vocation, & je n'avois pas réfléchi une seule fois sur le crime que je commettrois en entrant dans un état si saint avec des motifs qui l'étoient si peu. Je n'avois plus qu'un mois pour m'engager sans retour, & mon pere

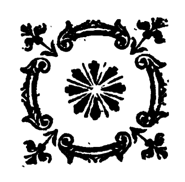
étoit prêt à partir pour m'arracher à cette résolution désespérée, lorsqu'il fut surpris d'une maladie qui ne lui laissa que quelques heures pour mettre ordre à sa conscience. Son Confesseur lui ayant représenté combien il seroit coupable de refuser son consentement à un mariage qui n'avoit de disproportion que du côté des biens, (car je lui avois caché l'âge de la Demoiselle,) il me laissa, avec tout son bien & sa bénédiction, la liberté de suivre les desirs de mon cœur. Je reçus cette nouvelle avec un transport qui servit beaucoup à modérer la douleur que me causoit la perte de mon pere. Jamais Mademoiselle de Banne ne m'avoit été si chere, & je lui écrivis sur le champ la lettre la plus tendre, par laquelle, en lui apprenant que j'étois libre, je ne lui demandois que le temps nécessaire pour mettre ordre à la succession de mon pere, que je n'estimois qu'autant que je pouvois la mettre à ses pieds. Après avoir fait partir cette lettre, je fus trouver le Supérieur de la Maison, & je lui avoüai que la seule raison qui m'engageoit à embrasser l'état ecclésiastique ayant cessée, je me préparois à rentrer dans le monde. Cet Eccle-

ſiaſtique, qui étoit plein de piété, frémit du danger où il avoit été de conduire au pied des Autels une victime ſi peu digne de Dieu, & m'exhorta à le remercier de ce qu'il n'avoit pas permis que je conſommaſſe ce ſacrifice impie : par ſon conſeil, je réſolus de différer mon départ du Séminaire de deux ou trois jours, pour me réconcilier avec Dieu par une bonne confeſſion, & je me couchai dans cette réſolution. Il ne me fut pas poſſible d'appeller le ſommeil, ou plutôt il fut ſourd à mes deſirs : fatigué d'une inſomnie qui avoit duré pluſieurs heures, je me levai pour lire, & ayant fléchi les genoux pour faire quelques moments de priere, il me ſembla qu'on tiroit un rideau de devant mes yeux, qui m'avoit caché juſqu'alors le néant des choſes créées, l'incertitude du moment de la mort, & le bonheur de ſervir Dieu ſans partage. J'avois ſacrifié ma vie au dépit, pouvois-je refuſer de la conſacrer toute entiere au ſervice des Autels ? Cette vue me révolta pendant quelques moments, mais celui qui me faiſoit entendre ſa voix me donna le courage de la ſuivre, & je ne quittai point la place où j'étois proſterné, ſans avoir

promis à Dieu de n'être jamais qu'à lui. A peine eus-je prononcé ce vœu, qu'il me parut un crime. N'étois-je pas engagé avec Mademoiselle de Banne ? je lui avois renouvellé mes serments depuis vingt-quatre heures ; comment, au mépris d'un engagement si solemnel, avois-je pu me lier par une promesse indiscrette ? Je souffris alors une si rude agonie, que ne pouvant seul en supporter le poids, je fus frapper à la porte du Supérieur pour implorer son secours. Il fut surpris de ma visite à une telle heure, aussi-bien que des motifs qui m'engageoient à la lui faire ; & trop prudente pour rien décider sur l'heure, dans une affaire qui demandoit de sérieuses réflexions, il se contenta de me disposer à me soumettre absolument à la volonté de Dieu, quoiqu'il lui plût d'ordonner de mon sort. Le vif sentiment qui me portoit à entrer dans l'état ecclésiastique, augmentant chaque jour, j'écrivis à Mademoiselle de Banne, & la conjurai de me rendre ma parole, puisque je ne pouvois l'accomplir sans me rendrr infidéle à la voix de Dieu ; elle avoit trop de religion pour me disputer à un tel rival, & consentir à me laisser suivre

ma vocation. Depuis ce moment où je me vis libre, je n'eus pas un ſeul retour pour le monde, & Dieu m'a fait la grace depuis vingt ans de m'affectionner de plus en plus à cet état.

Et moi, Madame, en écoutant cette hiſtoire, je m'affectionne toujours plus à la ſoumiſſion à la divine Providence, qui ſçait tirer parti de tout pour nous conduire à ce qui convient le mieux à notre ſalut. Vos malheurs paſſés étoient l'effet de la malice des hommes, & ont produit chez vous des vertus héroïques; je penſe auſſi que Dieu m'avoit en vue en vous les envoyant, puiſqu'ils ont été l'occaſion de l'eſpece d'exil qui m'a procuré le bonheur de vous connoître, de vous aimer, & d'apprendre de vous la maniere dont je dois le ſervir.



ONZIEME LETTRE.

ÉMERANCE

A LUCIE.

VOus ſuppoſez gratuitement, ma chere Marquiſe, que j'ai fait uſage de mes malheurs pour acquerir cette perfection que je ne fais que ſouhaiter ; je reconnois à cette façon de penſer votre charité pour le prochain, ſans être tentée de m'approprier la haute idée que vous avez de moi, & des conſeils que je vous ai donnés ; voyez leur inſuffiſance par rapport à vos deux compagnes, & perſuadez vous bien que Dieu a tout fait. Au reſte, c'eſt la derniere fois que je répondrai à ce qui vous plaira de me dire de flatteur ; & ſi vous m'en croyez, ce ſera auſſi la derniere où vous me parlerez ſur ce ton. En général, ma chere Amie, je crois qu'on doit éviter de louer les gens en face ; ou ils méritent ces louanges, ou ils ne les méritent pas. Dans le premier cas vous les embarraſſez ; que répondre à des choſes dont on ſent l'exag-

gération. Rejetter cet encens, ſemble être une invitation à le redoubler; ne rien répondre, c'eſt y acquieſcer. Vous voyez que vous mettez une perſonne de mérite dans le cas de faire une figure déſagréable. Si au contraire la perſonne dont vous faites l'éloge ne le mérite pas, vous mettez la pauvre ſotte dans le cas de s'enyvrer de vanité; elle ne s'appercevra jamais qu'on ſe moque d'elle, & ſe laiſſera caſſer le nez avec l'encenſoir, ſans ſentir les coups qu'elle en recevra. Soit dit, s'il vous plaît, une fois pour toutes.

Vous me demandez quel état eſt préférable, ou de celui où le cœur occupé d'une grande paſſion, n'apperçoit preſque rien de ce qui l'environne; ou de celui où le cœur vuide, cherche à ſe remplir de tout ce qui ſe préſente. Je vous aſſure que je me trouve très-embarraſſée à vous répondre; ces deux états ont leurs dangers, & c'eſt machinalement que je me ſuis déterminée en faveur du premier. Il eſt vrai qu'une grande paſſion peut conduire aux derniers excès; elle maîtriſe l'ame, la ſubjugue, la tyranniſe, en change les penchants; mais elle peut auſſi-bien détruire les mauvais qu'altérer les bons.

Les passions ont toujours un but louable dans celui qu'elles possédent ; elles se proposent l'acquisition d'un bien. J'avoue qu'elles se méprennent souvent dans la connoissance des objets qu'elles poursuivent ; car elles sont aveugles, & il faut que la passion les guide, ce qui arrive beaucoup trop rarement ; cependant je trouve plusieurs ressources pour une personne en proie à une violente passion. Cette violence annonce une grande ame capable de faire des efforts héroïques. Les passions s'usent, s'épuisent par elles-mêmes ; les amertumes qu'elles produisent en dégoûtent, le temps les amortit, la satiété les éteint, & puis une passion n'acquiert pas tout d'un coup ce dégré où elle paroît invincible. La Religion, la raison, la fuite des objets, des conseils sages peuvent la détruire dans sa naissance. Je sçais qu'il est question d'une passion parvenue à son plus haut période, c'est de cellelà dont vous me parlez. Et bien, plus elle est vive, plus elle approche de sa fin, tout ce qui est violent ne pouvant être de longue durée. Enfin, une ame avec de grandes passions peut fort bien les tourner vers des objets louables. Un homme naît avec une ame fiere, amie

de la louange & de l'eſtime du public ; voilà le germe de l'ambition. Il jette les yeux ſur les choſes qui peuvent le conduire à la fin qu'il ſe propoſe, c'eſt-à-dire, à être eſtimé, diſtingué. D'abord il peut arriver qu'il conçoive que le moyen le plus sûr de l'acquérir eſt de faire de bonnes actions, & dans ce cas, ce germe d'ambition devient pour lui l'origine d'un grand nombre de vertus morales, & le préſervatif de bien des défauts. Je me rappelle à ce moment un homme que j'ai connu à trente ans ; l'ambition a eu la force de l'arracher au délire de la jeuneſſe, quoiqu'il fût né avec le penchant le plus vif pour les plaiſirs. Il a ſçu maîtriſer ce goût par la crainte de ſe rendre mépriſable. Tous les ambitieux n'ont pas des vues ſi juſtes ; il en eſt qui prennent l'ombre pour le corps, la fauſſe gloire pour la réelle, ce qui rend leur ambition auſſi funeſte à eux-mêmes qu'aux autres ; cependant de ces racines empoiſonnées naiſſent ſouvent d'agréables fleurs. L'ambitieux implacable ennemi de tout ce qui lui réſiſte, ſe plaît à protéger, à ſecourir, à faire du bien à tout ce qui lui eſt ſoumis ; il rougit de ſe venger, il ſe plaît à pardonner. Si Alexandre n'eût

n'eût été qu'ambitieux, nous n'aurions point à lui reprocher le meurtre de Bétis, ni celui de Clitus; sa colere sacrifia le premier, le second fut la victime de son intempérance. Je sçais que l'ambitieux n'épargne pas les plus grands crimes quand ils sont nécessaires à ses vues; mais j'ose assurer que celui qui n'est mû que par cette passion, les commet à regret, avec remords, & qu'il cherche d'abord les moyens louables, qu'il emploie par préférence. A peine ses vues sont-elles remplies, qu'il revient à son naturel, & s'efforce de réparer le mal que de malheureuses circonstances l'ont comme forcé à commettre, & qu'il auroit évité s'il avoit eu le plus foible secours.

Parlons de la passion la plus ordinaire, de l'amour; c'est de celle-là dont il est question par rapport à St. Far. Un homme apporte en naissant un cœur tendre, c'est-à-dire, une disposition prochaine à s'attacher à ce qu'il trouvera aimable; cette disposition par elle-même est excellente, pourvû qu'il ne prête point un mérite réel au premier objet avec lequel il sympathisera. Supposons pourtant qu'il donne dans cet écueil; sa passion s'usera bientôt, & lui

rendra le ſang froid néceſſaire pour choiſir, d'autant mieux qu'il aura appris à ſes dépens ce que coûte un mauvais choix. Vous me direz que St. Far n'a pas la reſſource du dégoût, il n'a rien à ſouhaiter dans l'objet de ſa paſſion, ſon mal eſt donc ſans remède. Sa ſituation eſt un mal, ſi vous le voulez, mais ce mal eſt fait comme un bien, & lui procure un grand nombre de plaiſirs; il a la douce ſatisfaction d'applaudir à l'objet qu'il aime, de ſacrifier ſon bonheur au ſien, & cette ſatisfaction eſt bien délicate; il lui reſte celle d'être juſte, d'être eſtimé de l'objet de ſon amour, d'en être plaint. Il lui reſte enfin la reſſource du temps, de l'abſence, qui peuvent diminuer, & qui diminueront en effet la violence de ſes ſentiments, & lui rendront la liberté de s'engager ailleurs. Voilà les raiſons ou les prétextes qui m'engagent à préférer la ſituation de ceux qui ſont affectés de paſſions violentes, à celle de ceux qui portent une ame vuide au devant de tout ce qui ſe préſente. Ces raiſons pourroient fort bien ne pas valoir grand' choſe: j'ai naturellement horreur des cœurs vuides, & mon goût a peut-être dicté mon arrêt plus que ma raiſon. Quoi-

qu'il en soit, l'habitude de s'occuper de riens me paroît le plus grand de tous les maux. Les personnes qui se sont accoûtumées à l'inutilité, ne peuvent en revenir sans miracle; la réflexion est le seul reméde à leur maladie, & elles en ont autant de répugnance qu'un enragé en a pour l'eau qui pourroit le guérir. D'ailleurs, plus leur ame se vuide, moins ils osent y rentrer; qu'y verroient-elles, comme vous le dites fort bien dans votre lettre? des objets désespérants; elles sont comme un homme au milieu d'un vaste océan, contre les flots duquel il veut d'abord disputer sa vie; il jette ses yeux sur ce qui l'environne, & saisi de frayeur à la vue des plaines immenses qu'il faudroit franchir, il désespere de son salut, & replonge sa tête dans l'eau pour se dérober à la vue de ce qui le désespere. Ma comparaison pourroit bien n'être pas meilleure que mon jugement, je m'en défie, & je ne la relirai pas, crainte d'être tentée de l'effacer; je veux vous laisser cet ouvrage, & me sers de votre excuse, je sens mieux que je ne dis. N'en déplaise à M. le Marquis, dont je respecte pourtant les lumieres; l'assujettissement à l'usage de perdre son

temps doit avoir des bornes un peu plus étroites que celles qu'il y met. Nous devons quelque chose à la société, mais nous nous devons à nous-mêmes plus qu'aux autres. Quelques heures à la folie, le reste à la raison ; voilà mon dernier mot. Ne m'aviez-vous pas écrit que c'étoit le sien ? pourquoi a-t-il changé de sentiment ? Je le soupçonne ; il craint qu'on ne mette votre philosophie, qui prendra le nom de misantropie, sur son compte. On lui fera honneur de votre raison, & il se passeroit volontiers de cet honneur. Pour moi je ne puis me passer de son indulgence pour avoir osé lui dire franchement une si grosse injure. Voilà les fruits de l'amitié ; je lui offre les représailles, qu'il se venge de mon impertinente sincérité, en m'avertissant d'une foule de défauts qu'il n'ignorera pas, si pour mon profit & sa satisfaction vous voulez l'en instruire. J'en ai un actuellement que vous ne me connoissiez pas ; c'est l'avidité avec laquelle je me livre au bonheur ; cette situation est pour moi si nouvelle, que je n'ai point encore appris à en user avec modération. Je regrette les moments à mesure qu'ils s'écoulent, comme s'ils n'avoient pas

été aſſez employés à goûter les biens que je poſſéde ; je ſuis avare de l'inſtant préſent qui me paroît trop court ; celui qui ſuit eſt ſaiſi par avance, & les plaiſirs que je m'en promets ne perdent rien de leur prix pour avoir été prévus. Ah ! vous me le diſiez bien, il faut plus de force pour réſiſter au plaiſir qu'à la douleur, & j'étois mille fois plus Philoſophe l'année paſſée qu'à préſent. Que ſeroit-ce ſi vos preſſentiments étoient vérifiés ? il faudroit mourir de joie ; mon cœur, ce ſemble, n'en pourroit ſupporter davantage. Au reſte, chere Amie, ſi vous vouliez vous guérir de la manie des preſſentiments, il ne falloit pas vous adreſſer à moi, vous ne ſçauriez croire juſqu'où va mon reſpect pour eux, ſur tout depuis que j'ai entendu un très-habile homme dire à ce ſujet des choſes admirables. Vous croyez peut-être que je vais vous les répéter ; je le ſouhaiterois ; mais en vérité cela ſurpaſſe mon talent, il n'a été que ſuffiſant pour comprendre ce qu'il diſoit, & point du tout pour le rendre comme il faut ; voici tout ce que je m'en rappelle.

Il diſoit donc qu'il y a une gradation preſque infinie de diverſes intelligences

qui ſont le milieu entre le Créateur & nous ; que par le miniſtere de ces êtres mitoyens il ſe fait un commerce continuel entre Dieu & les hommes ; c'eſt l'Échelle de Jacob, d'où les Anges deſcendent perpétuellement, pendant que d'autres la remontent. Les hommes livrés aux objets extérieurs, ne prêtent point une oreille aſſez attentive à ce commerce, & voilà pourquoi tous ne ſentent pas également les preſſentiments qui ne manquent à perſonne. Cet homme, que vous pourriez fort bien connoître, vous diroit encore qu'il eſt perſuadé que les ſubſtances ſpirituelles ont entr'elles une maniere de s'exprimer, un langage beaucoup plus parfait que le nôtre. Nous n'en avons jamais douté par rapport aux ſubſtances purement ſpirituelles, ſans doute elles doivent s'entendre ; mais c'eſt que notre Philoſophe étend cette prérogative juſqu'à nos ames, dans le temps qu'elles ſont encore emmaillottées dans leur chair ; à meſure qu'elles ſe dégagent des ſens par l'étude de la ſageſſe, elles ſont plus capables de ce commerce intellectuel que quelques hommes ont entretenu, comme on le dit de Socrate. Si cela eſt, ma chere Marquiſe, nos ames doivent avoir

de grandes converſations. Vous qui n'avez pas comme moi des objets qui abſorbent toutes vos puiſſances, rendez-moi un peu compte de ce qu'elles ſe diſent. Voilà, ſelon cette opinion, les preſſentiments bien vérifiés. Voici la regle que je me ſuis faite à cet égard : je les reſpecte lorſqu'ils ne me détournent d'aucuns de mes devoirs ; il faut m'expliquer par un exemple. Il m'eſt arrivé pluſieurs fois dans ma vie de ſentir mon cœur ſe reſſerrer en voyant certaines perſonnes pour la premiere fois ; il me ſembloit entendre une voix intérieure qui me diſoit de prendre garde à moi, que ces perſonnes me ſeroient pernicieuſes, qu'elles manquoient de droiture. Il n'y auroit eu rien de plus injuſte que de m'éloigner de ces perſonnes par égard pour ces preſſentiments, c'eût été bleſſer la charité. A quoi donc me ſervoient les miens ? le voici, Madame ; à me tenir ſur mes gardes, à examiner ceux qui me l'avoient inſpiré. Je vous jure, ma Chere, que jamais je n'ai reſſenti cette répugnance mal-à-propos ; l'examen m'apprenoit combien j'aurois riſqué en me livrant ſans crainte : je trouvois des gens ſans mœurs, ſans caractere, qui

n'avoient cherché à ſe lier avec moi que pour me faire ſervir à leurs vues, ſouvent même pour me devenir nuiſibles. Ce que je vous dis par rapport aux répugnances, eſt tout auſſi vrai pour les ſympathies. Mon cœur ſemble voler au-devant de certaines perſonnes, & je n'ai point à lui reprocher de s'être mépris. Malgré tout ce que je viens de dire, je ſuis en garde contre ces premiers mouvements quels qu'ils puiſſent être, & je vous conſeille de ſuivre la même regle ; ſans quoi l'opinion des preſſentiments pourroit être fort dangereuſe. Ceux que j'ai eu par rapport à Deshomais ſe confirment à chaque inſtant ; il eſt tel qu'il ne manque rien au bonheur de ma fille, & ils me deviennent chaque jour plus chers, parce qu'il n'en eſt point qui ne me procure la connoiſſance de quelque bonne qualité qui m'avoit échappé d'abord.



LETTRE PARTICULIERE D'ÉMERANCE A LUCIE.

C'Eût été un miracle, ma chere Amie, que votre Epoux eût échappé au délire des esprits forts. La Religion est presque anéantie à Paris parmi les gens du bel air, & il est ignoble d'en conserver la moindre trace. Je connois des gens estimables à tous autres égards, qui cachent aussi soigneusement la foi qu'ils n'ont pu perdre, que si c'étoit un crime qu'un honnête homme rougît d'avouer. Vous me paroissez surprise, & du ton d'assurance qu'avoit pris le Comte, & du peu de solidité de ses raisons, ou plutôt de ses subterfuges. Combien y en a-t-il qui n'auroient pas même eu ces raisons à vous objecter, & qui sont incrédules par ignorance, par air, par stupidité, parce que cela est plus commode. Remerciez bien Dieu, ma chere Marquise, de l'efficace qu'il a eu la bonté de donner à vos foibles paroles, & ne cessez de lui demander

chaque jour, & à tous les moments du jour, ſes lumieres & un eſprit docile pour votre Epoux. Je ſuis de l'avis du Comte, il ne faut rien preſſer ; cet Ami qui le connoît de longue main, ſçaura choiſir les moments. Vous n'avez vu juſqu'à préſent dans votre Époux qu'un Amant paſſionné, ſon amour a pu ſuſpendre un caractere qui ſe décelera à la fin, & qui demande peut être des ménagements que votre zele ne vous permettroit pas de prendre. N'allez pas croire que j'aye là-deſſus des connoiſſances que je vous diſſimule, je ne parle que d'après la poſſibilité, & des conjectures qui font naître chez moi la priere que notre nouveau Chrétien vous a faite de ne rien précipiter ; il en a ſans doute quelque raiſon qu'il vous découvrira. Encore une fois, confiez-vous à ſon zele, & réprimez le vôtre ; on perd ſouvent en voulant gagner trop tôt. Dieu qui a commencé, achevera ſon ouvrage. Remarquez ſa libéralité, ma chere Amie ; la charité vous a inſpiré le déſir d'être utile au ſalut de la pauvre Lemeri, & Dieu ſemble attacher aux meſures que vous avez priſes à cet égard, une autre converſion qui vous intéreſſe infiniment davantage. Ah ! c'eſt

un bon Maître, qui rend plus qu'au centuple dès cette vie même.

DOUZIEME LETTRE.
LUCIE
A ÉMERANCE.

HÉLAS, Madame, un événement bien funeste a précipité les desseins du Comte; ce cher & respectable Ami n'existe peut-être plus au moment où je vous écris ces mots; je l'ai laissé à la derniere extrémité, & comme je n'attends que le moment d'accoucher, on ne m'a pas voulu permettre de recevoir ses derniers soupirs. Mon Epoux s'est chargé de ce triste devoir. Notre moribond plein de confiance en la miséricorde de Dieu, qu'il avoit commencé à servir en santé, partage ses derniers moments entre la priere & les exhortations qu'il fait à son Epouse & au Marquis pour les engager à persévérer dans les nouveaux principes qu'il leur avoit fait adopter; mais il vous faut le détail de ce qui s'est passé depuis trois semaines; le soin de vous l'écrire

ſera une utile diverſion à ma douleur, qui eſt beaucoup plus grande qu'elle ne paroîtroit devoir l'être pour un homme que je ne connois que depuis fort peu de temps. Je commençois à me défier du zele de ce cher malade pour l'entrepriſe que je lui avois confiée, & ſes délais me paroiſſoient affectés lorſqu'il prit, pour me rendre ſa viſite, le temps où j'étois avec mon Époux, ce qu'il évitoit depuis ſon changement. Je viens, nous dit-il de l'air le plus franc, vous prier de m'accorder votre préſence pour demain toute la journée ; ce ſera le plus beau jour de ma vie, & je veux que vos yeux ſoient témoins de ma félicité. Le Marquis ne pouvoit manquer d'être ſurpris de ce début ; il avoit vu le Comte le matin du même jour, & ne pouvoit comprendre ce qui lui étoit arrivé de ſi avantageux depuis quelques heures. Son Ami voyant ſon embarras, l'a fait ceſſer en lui apprenant qu'il épouſoit Mademoiſelle Lemeri. C'eſt la plus belle action de votre vie, a répondu le Marquis en l'embraſſant, vous rempliſſez le plus ardent de mes déſirs, auſſi-bien que de Madame ; nous ſerons ravis de voir cette fille rendue à la ſociété, dont elle mérite de faire

l'ornement. C'eſt par un autre motif que nous nous ſommes déterminés, répondit le Comte ; mais les explications que je veux vous donner à cet égard, pourroient bleſſer la délicateſſe de Madame, je lui demande ſa parole pour demain, & ſi vous voulez faire un tour avec moi, je vous détaillerai les raiſons qui m'engagent à finir cette affaire. Je ne veux point entendre vos ſecrets, ai-je répondu, j'ai beſoin de ſortir, je vous quitte la place, non pas ſans quelque reſſentiment ; je vous le marquerai une autre fois. En diſant ces paroles, je ſuis ſortie effectivement de ma chambre, & perſuadée que le moment critique étoit arrivé, j'ai couru me proſterner au pied des Autels pour y demander à Dieu de bénir une converſation ſi importante. Je ne ſuis rentrée qu'aſſez tard, cependant mon Époux étoit encore abſent, & un domeſtique du Comte m'a remis un mot de ſa part, qui me prioit de ne point l'attendre, parce qu'il ſouperoit chez lui. J'étois couchée lorſque mon Époux eſt rentré, & je remarquai qu'il étoit fort agité. Comme il n'avoit pas fermé l'œil toute la nuit, non plus que moi, nous étions encore au lit lorſque le Comte eſt venu

nous prendre pour nous conduire chez Mademoiselle Lemeri. Nous y avons trouvé trois de ses Amis, & à travers la tranquillité que le Marquis affectoit, il m'étoit aisé de remarquer son trouble. Je brûlois d'envie de dire un mot au Comte, cela ne m'a pas été possible; il n'a pu que me glisser un billet dans la main, que je me suis hâtée de lire: c'étoit une invitation à me retirer aussitôt après la cérémonie, sous prétexte de mon état. J'ai conçu qu'on vouloit traiter la même matiere qu'on avoit sans doute agitée la veille, & j'ai suivi l'intention du Comte. Mon Époux, pendant les trois jours qui ont suivi, a toujours été chez ce digne Ami depuis le matin jusqu'au soir, & a prétexté des affaires indispensables. Le quatrieme jour le Comte s'est échappé un moment, & est venu m'annoncer sa victoire, ou plutôt celle du Ciel. Le Marquis s'est rendu; mais comme il ne me croit aucun soupçon de ses erreurs, il a conjuré son Ami de ne point s'ouvrir à moi sur ce qui s'est passé. Vous sentez qu'il n'étoit pas possible de lui tenir parole. Nous bénissions Dieu de cet heureux changement, lorsque j'ai entendu la voix du Marquis dans l'escalier. Pour

rien au monde je n'eusse voulu qu'il eût vu le Comte dans ce moment, je l'ai donc pressé d'entrer dans une garderobe, & j'ai chargé une de mes femmes de le faire sortir par un escalier dérobé. La physionomie de mon Époux étoit fort altérée; il s'est couché presque en arrivant, & est sorti fort matin. La nouvelle Comtesse qui m'est venue rendre une visite, m'a appris qu'il se dispose à réparer, par une confession générale, l'abus qu'il a fait jusqu'à présent des Sacrements. Elle m'a rapporté le détail de leurs conversations; en vérité le Marquis ne s'est rendu qu'à la derniere extrémité, & il est le seul des quatre dont le Comte avoit entrepris le changement, qui ait répondu à ses soins; les autres se sont retirés au premier soupçon qu'ils ont eu de son dessein. C'est encore un nouveau sujet d'actions de graces pour moi; la docilité du Marquis est l'ouvrage du Dieu de toute miséricorde. Ce fut deux jours après cet entretien que le Comte tomba malade, & quoique son mal ne parut pas dangereux, il voulut d'abord mettre ordre à sa conscience & à ses affaires. Les Médecins s'accordent à dire qu'il ne peut en revenir, sur le reste

ils ont toujours été d'opinions différentes. J'ai quitté ce malade depuis deux heures, c'est le terme qu'on donnoit à sa vie, cependant il respire encore, puisque mon Epoux ne doit quitter sa maison qu'après lui avoir fermé les yeux, & doit conduire ici son Epouse désolée. Ce pauvre moribond m'a remis un papier que je n'ai pas encore pensé à lire, tant j'étois troublée; je vais profiter de ce moment pour y jetter les yeux.

Le croiriez-vous, Madame; cet homme qui a passé la plus grande partie de sa vie sans religion, & qui étoit plongé dans le libertinage; cet homme qui passoit pour avare, faisoit de grandes charités : comme la plus grande partie de ses biens sont substitués, il n'a pu donner que peu à sa femme, & n'a osé lui laisser des charges qu'elle ne pourroit acquitter sans s'incommoder beaucoup; c'est moi qu'il charge d'un soin si précieux. Il a actuellement trois Orphelins auxquels il paye des apprentissages; d'autres Enfants dont il a soin de satisfaire les Nourrices, parce que leurs parents sont hors d'état de le faire; des Veuves, qui, autrefois à leur aise, mourroient de faim sans son secours. Ce Mémoire a décidé dans

mon esprit un doute que je voulois vous proposer. J'ai senti par la retraite des trois amis du Comte, qu'il eût vainement parlé au Marquis, si Dieu n'eût touché son cœur : j'avois déja été surprise que ce nouvel Apôtre eût cédé avec tant de facilité à mes foibles arguments, tandis que tant d'autres résistent à des preuves victorieuses ; & j'attribuois ce succès à une grace bien supérieure. Sur cinq personnes, deux seulement ont eu de la fidélité ; donc, me disois-je, les autres n'ont pas été appellés avec autant de force : c'est ce qui causoit mon embarras. J'aurois dit volontiers : pourquoi cette inégale distribution de secours entre des hommes, qui, si j'en crois la foi & la raison, doivent être également chers au Créateur ? mon embarras a fini en lisant ce Mémoire. Dieu ne cesse de parler au cœur de l'homme, & même de l'homme pécheur ; il l'excite sans cesse à faire le bien, à suivre les mouvements naturels que le péché n'a point dépravés, comme la pitié des misérables, la libéralité envers eux : s'ils sont fidéles à ces premieres graces, ils en reçoivent de plus fortes qui les conduisent enfin à une conversion parfaite. Les aumônes

du Comte crioient miséricorde pour lui au Seigneur, d'autant plus que ses erreurs n'étoient point l'effet de l'impiété: son cœur avoit séduit son esprit, notre Dieu qui est bon a eu pitié de sa foiblesse, parce qu'il a eu lui-même pitié des misérables: le Marquis est dans le même cas, car il s'est prêté de bon cœur à tout le bien que je lui ai proposé. Voilà qui est fait; je ne désespérerai jamais du salut de quelqu'un qui conservera de la compassion pour les misérables, de l'équité, ou quelqu'autre vertu naturelle: il fait valoir cet unique talent, il sera doublé. Ah! si nos Amies.........

C'est presque un miracle, Madame, on m'envoie appeller; un abscès qui a crevé lorsque le Comte alloit rendre le dernier soupir, le rappelle à la vie: c'est ce que me dit le domestique qui vient me prier de sa part de passer chez lui; j'y cours.

J'ai trouvé effectivement notre malade sans fiévre, mais extrêmement affoibli; actuellement les Médecins en répondent; je ne me sens pas de joie: mon Epoux aura besoin de ses bons exemples, & c'est pour lui que Dieu le conserve. A présent que je me sens

plus tranquille, je vais faire réponse à votre Lettre, car je n'ai pas besoin de vous dire que celle-ci n'est que pour vous.

Je crois avoir compris, Madame, ce que vous m'avez écrit au sujet des pressentiments : je vous dirai pourtant avec ma sincérité ordinaire, qu'il a fallu relire deux fois quelques endroits qui, sans doute, pouvoient être plus clairs. Il me restoit, selon vous, la ressource d'effacer ces endroits : une petite bagatelle m'a empêché de profiter de la permission que vous m'en donniez ; c'est qu'il m'étoit impossible de mieux dire. J'aime beaucoup à penser que mes sympathies & mes antipathies sont l'ouvrage d'une influence d'en-haut. Cette opinion me paroît préférable à celle d'un honnête Médecin qui a voulu me persuader que ces mouvements aveugles qui m'attachent ou m'éloignent machinalement de certaines personnes, avoient leurs causes dans les petits atômes qui s'échappent perpétuellement de nos corps, & que selon qu'ils sont analogues ou non avec ceux des corps qu'ils rencontrent, ils produisent l'amour ou la haine : il est bien plus flatteur de croire que les Intelligences que Dieu a com-

mises à notre garde excitent en nous ces mouvements. J'ai lu votre lettre à M. de St. Far, qui convient des circonstances flatteuses qui adoucissent ce que sa situation a de pénible : il veut bien vous accorder qu'il trouve quelque consolation, quelque plaisir même, dans ces adoucissements, pourvu que vous pensiez que la peine surpasse infiniment ce plaisir. C'est en conséquence qu'il se prête de fort bonne grace aux remédes que nous lui offrons pour parvenir à une guérison radicale. J'en demande pardon à la belle Annette, je serois charmée de voir échapper ce captif : si elle étoit présente, je n'aurois pas la présomption de tenter à le lui enlever, mais son absence nous fournit des armes dont nous ferons usage. Voici le régime que nous avons prescrit à ce malade : Une dose raisonnable de dissipation; la compagnie des plus aimables Dames que nous pourrons rassembler ; nulle réflexion ni comparaison avec les charmes de votre aimable fille. Sur ce dernier article St. Far n'est pas traitable ; tout lui rappelle Annette ; il lui compare tout ce qui s'offre à ses yeux, & finit toujours par la trouver au-dessus de tout. Il a raison

par rapport à elle, cependant cette raison lui fait avoir tort vis-à-vis d'un grand nombre de belles personnes, qui ne peuvent lui pardonner ce jugement : il a picqué la vanité de plusieurs d'entre elles qui prétendent le forcer à prendre de l'amour, seulement pour exercer contre lui une cruelle vengeance. Parmi ces femmes vindicatives, il y a une fort aimable Veuve à qui le Marquis souhaite un heureux succès ; ce seroit un établissement avantageux pour St. Far : il lui rend des soins & veut me persuader qu'il pourra l'aimer un jour ; & dans le même moment il lui échappe des soupirs qui passent directement les Monts sans s'écarter ni à droite ni à gauche. Il n'est à son aise qu'avec moi, parce qu'il me parle librement de ses sentiments ; & après m'avoir répété mille fois les raisons qu'il a d'adorer Annette, il se persuade qu'il lui en reste beaucoup qu'il n'a pas le temps de me dire, quoique je lui aie donné les plus longues audiences. En vérité, ma Chere, je n'entends plus parler que d'amour, j'en suis excédée : les Amants sont comme les Plaideurs ; ils n'ont qu'une seule affaire dans l'esprit, & ne peuvent parler d'autre chose. Je com-

mence même à croire que cette manie est contagieuse, puisque j'ai employé deux grandes pages pour vous dire que nous voulons marier St. Far qui s'y oppose, & que nous prétendons achever cette affaire moitié gré, moitié force.

Nos Amies ne me rendent plus que des visites de bienséance ; nulle confiance, nulle ouverture de cœur : elles choisissent si bien leur temps, qu'elles me trouvent toujours en compagnie ; en sorte que je ne sçais de leurs nouvelles que par la voix publique, qui ne les traite pas favorablement. On prétend que le Duc qui s'étoit affiché pour Amant de Victoire, commence à faire retraite : un petit nombre de personnes équitables disent qu'on peut attribuer son refroidissement à l'ennui que lui causent les rigueurs de la belle, qui, devenue coquette, est matériellement sage. La multitude attribue son inconstance au dégoût, & prétendent qu'il n'a plus rien à souhaiter. Je vous dirai sans vouloir me flatter sur son compte, que je ne suis pas du sentiment de ces derniers : Victoire seroit vertueuse, si on pouvoit l'être avec un cœur déréglé, gâté, par le desir de plaire universellement ; elle croit pouvoir être aimée

ſans danger, pourvu qu'elle n'aime pas elle-même. C'eſt là l'idée qu'elle s'eſt faite de la ſageſſe d'une femme du monde, qui, dit-elle, ne peut être coupable de l'effet que produiſent ſes charmes. L'inconſtance du Duc ne l'a point touchée; je crois pouvoir en conclure qu'il n'avoit pas même égratigné ſon cœur. Tous nos aimables, qui ne penſent pas comme moi, ſe ſont mis ſur les rangs pour tâcher de remplir une place qu'ils prévoyent bientôt devoir être vacante: elle eſt perdue, ſi parmi ce nombre il s'en trouve un qui parvienne à toucher ſon cœur. Henriette eſt ſa confidente, & il eſt à craindre que le mauvais exemple ne produiſe ſon effet ordinaire & inévitable. Voilà, Madame, des nouvelles bien capables de tempérer l'excès de votre joie: je vous avoue que je ne puis conſerver la mienne au milieu de ces déſordres; la ſageſſe matérielle n'eſt pas d'un grand prix à mes yeux. Je vous diſois tout à l'heure que Victoire étoit perdue, s'il ſe trouvoit un ſeul de ſes adorateurs qui pût lui plaire; en y réfléchiſſant, je ſuis tentée de penſer autrement; & je dirois, Dieu me pardonne, que j'aimerois mieux un déſordre réel borné à une ſeule perſonne,

qu'une coquetterie qui fait espérer à tous une foiblesse. Mandez-moi si cette façon de penser est la vôtre ; je le souhaite, car j'aurois bien de la peine à la réformer, aussi-bien qu'un grand nombre d'opinions nouvelles qui prennent chaque jour sur moi. Par exemple, j'ai fortement dans l'esprit que nous avons été dupe du caractere de ces deux femmes ; elles n'ont montré de sagesse que jusqu'au moment où elles ont eu occasion d'en manquer : je ne sçaurois me persuader qu'elles en aient jamais eu, autrement elles eussent résisté au danger présent ; le caractere ne peut changer absolument dans si peu de temps, & si leur cœur eût été honnête, il le seroit encore. Je ne crois pas que ce jugement soit dicté par l'aigreur ; j'en ai pourtant ; mes conseils ont été rejettés d'une maniere trop insultante pour que l'amour propre n'ait pas eu quelque chose à souffrir. A propos d'amour propre, mon Epoux convient de la justice de votre observation ; j'espere plus que jamais qu'il ne voudra plus gêner mon goût pour la retraite ; j'en ai le plus grand besoin : je trouve mon ame si vuide, si dénuée, si pauvre, que je ne pourrois sans péril, différer

à la renouveller. Je devrois naturellement avoir quelques craintes à l'approche du danger & des douleurs où je touche ; ce besoin de retraite les fait disparoître, & je n'envisage que le plaisir d'être seule, & dispensée pendant quelques semaines du désagrément de représenter.

TREIZIEME LETTRE.

ÉMERANCE

A LUCIE.

MA chere Marquise ne s'attend pas à être querellée ; elle le sera pourtant, non que je la croye coupable d'imprudence, mais je l'accuse d'avoir manqué de prévoyance. De quelque importance que fussent les secrets que le Comte avoit à vous communiquer, il falloit, ce me semble, différer à vous en instruire jusqu'au moment où il eût pu le faire sans s'exposer à ces façons mystérieuses dont vous me parlez dans votre derniere Lettre. Un Billet donné avec réserve étoit déjà beaucoup ; que dire donc de la nécessité où vous

vous êtes trouvée de le cacher à l'arrivée de votre Epoux ? que pensera, je vous prie, la femme de chambre qui l'a fait sortir de votre garderobe ? Vous ne pouvez lui faire part des raisons qui vous forçoient d'en agir ainsi ; elle est donc en droit de soupçonner que vous avez une intrigue avec le Comte ; je vous assure, ma Chere, qu'il n'en faudroit pas davantage pour vous faire un tort irréparable dans le public. Mon avis donc est, qu'il faut absolument déterminer le Comte à tout avouer à votre Epoux : il n'aura pas lieu d'être offensé de ce qui s'est passé, quand il sçaura que vous avez commencé par soupçonner son état, & qu'un pur hazard a confirmé vos soupçons. Je crois le Comte trop raisonnable pour ne pas consentir à faire cette démarche, & je m'étonne qu'un homme de son expérience n'ait pas senti à quoi vous vous exposiez. Si j'étois moins sûre de votre raison, chere Amie, j'eusse cherché quelque détour pour vous dire ma pensée ; avec vous un ménagement qui supposeroit que vous pourriez être choquée de ma liberté, seroit une insulte. Après vous avoir parlé si librement, les louanges, ou plutôt l'approbation que

je vais donner à vos ſentiments, ne peuvent être ſuſpectes de flatterie. Vous avancez dans le bien, n'en doutez pas; puiſque la mort, ou du moins les douleurs vous paroiſſent préférables aux dangers du monde. Voilà encore une preuve de l'eſtime que je fais de la fermeté de votre caractere; j'ai prononcé ce mot ſi terrible à une femme de votre âge, & je l'ai prononcé ſans crainte d'exciter chez vous de vaines terreurs: à une perſonne enyvrée des plaiſirs, la mort paroît la choſe la plus terrible; & il eſt des circonſtances où elle ſe croit plus ſous la main de Dieu que dans d'autres, & dans leſquelles elle frémit. Une maladie, une couche, le tonnerre & mille autres accidents, comme ſi Dieu avoit beſoin de toutes ces choſes pour nous ôter une vie qui ne ſe ſoutient que par le miracle perpétuel de la conſervation. Ma Fille m'a bien inculqué cette utile leçon: j'avois la foibleſſe d'être effrayée en paſſant les abyſmes du Mont Cénis; le deſir de la retrouver à mon premier paſſage, la crainte de ne pouvoir apprendre ce qu'elle étoit devenue à mon retour, avoient lié ſi fortement toutes les puiſſances de mon ame, que je n'avois

pas apperçu toute l'horreur de ce chemin : devenue plus calme, j'ai vu ce dangereux passage pour la premiere fois, pour ainsi dire, j'ai tremblé. Hélas ! j'avois plus à perdre alors qu'auparavant, elle étoit l'objet de mes craintes : son intrépidité m'a fait rougir, & si nous l'eussions moins connue, nous aurions pu croire qu'elle avoit été nourrie à Constantinople, & qu'elle comptoit que tout étoit écrit sur la table de marbre. Elle est très-éloignée de cette opinion, & pourtant convaincue qu'au moment où un devoir nous engage dans un péril, nous n'y risquons pas plus que dans notre lit ; vous voyez que cette restriction, de ne s'exposer que par devoir, exclut tout soupçon de témérité. Au reste, je suis sûre que cette lettre vous trouvera heureusement accouchée, & je serai charmée d'apprendre qu'avec un espoir raisonnable de vous bien tirer de cette occasion dangereuse, vous ne vous êtes pas moins mise en situation de mourir sans trouble. Je suis bien charmée que le Comte se soit arrêté à la porte de ce passage inévitable, je suis persuadée qu'il va faire de grands biens, sur tout il sera fort utile à votre Epoux dans le commencement de sa conversion ; ne

doutez pas que ceux qui ne seront pas touchés de son exemple, ne cherchent à détruire en lui l'ouvrage de Dieu. Tout sera mis en usage : mauvais raisonnements, livres dangereux, & sur tout railleries picquantes; il ne seroit pas mal qu'il fût quelque temps à la campagne pour donner le temps à ses bonnes résolutions de se fortifier ; je ne voudrois pourtant pas qu'il y prît trop de goût; le monde a besoin de grands exemples ; il faut qu'il édifie où il a scandalisé, & qu'il suive sa vocation. J'ai lu à nos jeunes gens l'histoire de celle de ce bon Curé ; sa vocation est bien extraordinaire. Deshomais a remercié Dieu de ne lui en avoir pas envoyé une semblable ; il avoue qu'il auroit eu peur d'y être infidéle, parce qu'il aime cent fois plus Annette que ce jeune homme ne faisoit Mademoiselle de Banne, & ce n'est point un style de nouveau marié ; il l'estime autant qu'il l'aime, cela durera longtemps. Ces deux jeunes gens sont pleins de réligion, cependant je serois bien fâchée qu'ils restassent où ils en sont ; il y a beaucoup de différence entre croire, estimer, chérir la pureté du Christianisme, & se livrer absolument

aux devoirs auſteres qu'il impoſe. Je demande ſans ceſſe à Dieu pour eux les ſublimes vertus ; ſi j'en croyois mon affection pour eux, je les preſſerois d'y aſpirer : cependant je me modere à cet égard, on perd ſouvent tout en voulant trop preſſer, je prévois que j'aurai de grandes violences à me faire ſur cet article.

J'applaudis au deſſein que vous avez de marier St. Far ; c'eſt un vrai préſent que vous ferez à votre Veuve ; ſi elle eſt aimable, comme vous le dites, elle parviendra à l'attacher s'il devient ſon Epoux, il ne s'agit que de l'embarquer. Je ſuis de votre avis par rapport à la coquetterie, c'eſt un vice plus bas que le déſordre. Souvent une femme eſtimable à bien des égards, ſe trouve dans des circonſtances ſi dangereuſes, que ſon cœur lui échappe : la vertu ne ſe ſoutient guere après une pareille perte ; toutes les femmes doivent ſe bien mettre cette vérité dans l'eſprit ; mais cette chûte, qui vient de la foibleſſe du cœur, ne le déprave pas abſolument ; elle révere cette vertu qu'elle a ſi miſérablement perdue ; elle gémit ſur ſon déſordre ; elle ſoupire après l'heureux moment qui l'arrachera à une ſituation

qu'elle abhorre autant qu'elle l'aime. Une coquette, au contraire, se joue de la vertu qu'elle méprise réellement : si elle en conserve quelque apparence, c'est dans la crainte de voir diminuer le nombre de ses adorateurs par une préférence marquée pour l'un d'eux : elle nourrit & fomente le vice dans l'ame de ceux qui sont assez malheureux & assez insensés pour chercher à lui plaire, en leur laissant espérer qu'elle deviendra à la fin aussi méprisable qu'ils le souhaitent. Ce que je vais ajouter paroîtra bien étrange, cependant j'en suis persuadée : un désordre réel, qui auroit son principe dans le cœur, seroit une vraie conversion pour une coquette. Remarquez pourtant, ma Chere, que nos Amies sont encore bien loin de mériter ce nom. Nous sommes toutes coquettes naturellement plus ou moins, il n'y a de différence que celle qu'y mettent la réligion ou une raison supérieure, mais nous le sommes sans nous en douter d'abord ; & ce n'est pas ce premier degré vicieux dont nous parlons, & auquel je préférerois le désordre. Cette coquetterie, digne de tout le mépris, est celle qui est minutée de sang froid, qui est, pour ainsi dire, systématique ;

nos Amies ne ſont pas de caractere & d'âge à prendre aiſément toutes les peines qui ſont néceſſaires pour en venir là, car c'eſt un rôle pénible à ſoutenir. Vous dites qu'elles n'ont jamais eu de vertu réelle; ſçavez-vous bien, ma Chere, que vous n'avez pas l'idée de ce qui eſt proprement vertu dans une femme? Je vais peut-être révolter l'orgueil; mais non, vous n'êtes pas prude, & il n'y a guere que ces ſortes de femmes qui ſe picquent de certaines vérités.

Il faut d'abord vous bien mettre dans l'eſprit, que paîtries du même limon, nous participons de maniere ou d'autre du levain de la maſſe corrompue en Adam. Point d'amour propre à cet égard, je vous en ſupplie. Ce n'eſt guere par les penchants que la femme vertueuſe differe de celle qui ne l'eſt pas. Je me trouvai il y a deux jours avec un homme qui a beaucoup vécu; il parloit fort cavalierement des femmes, & m'avoua qu'il en avoit peu trouvé de cruelles. Parmi le nombre de celles qui lui avoient donné ſi mauvaiſe opinion du ſexe, il convint pourtant qu'il en avoit connu peu qui ſe fuſſent dereglées par goût, & de propos

délibéré ; il me dit même qu'il y en avoit plusieurs auxquelles il n'avoit pu refuser son estime, parce que leur faute étoit une suite presqu'infaillible des circonstances où elles s'étoient trouvées, comme je vous le disois tout à l'heure ; d'où il concluoit qu'il n'y avoit de femmes vertueuses que celles qu'on avoit dédaigné de tenter. Il avoit raison & tort tout à la fois ; car voici à quoi il ne pensoit pas, & ce que je lui fis remarquer. C'est qu'en général la vertu des femmes ne consiste pas à résister aux occasions, mais à les éviter ; dans cette espece de combat, la fuite seule peut assurer la victoire ; & si sur mille femmes une seule échappe au danger dans lequel elle se plaît, je dirai qu'elle est plus heureuse que sage, & que c'est un miracle qu'il seroit ridicule d'alléguer ou d'espérer. Il faut maintenant vous expliquer ce que j'entends par ces occasions. Vous allez frémir, ma Chere ; c'est la vie que nous menons pour la plûpart. Il ne faut pas en cette matiere retenir la vérité captive, de lâches ménagements sont trop dangereux. Je vous ai dit que nous naissions toutes avec le germe de la corruption ; à cette disposition primor-

diale au vice, ajoûtez l'éducation qu'on nous donne; & vous verrez qu'on semble s'étudier à donner des forces à un penchant qui n'en a déja que trop. On nous accoûtume à regarder la beauté comme le bien qui doit être le plus précieux aux personnes du sexe. Que de précautions pour la conserver! que de frayeur au moindre danger de la perdre! Les Meres & les Gouvernantes agissent à cet égard d'une maniere à bien établir dans l'esprit des jeunes filles l'estime de la beauté & des ajustements qui peuvent servir à la relever. Les unes & les autres seroient bien embarrassées, si une jeune personne leur disoit : mais à quoi sert cette beauté dont vous faites tant de cas? Y auroit-il beaucoup de meres assez dépravées pour répondre à leurs filles : c'est pour plaire aux hommes? les femmes les plus corrompues n'oseroient donner de telles leçons à leurs filles. Cependant leur conduite produit un effet équivalent à celui qui seroit le fruit de telles leçons. Une jeune fille, sans avoir besoin d'être instruite à cet égard, sent que la beauté doit servir à plaire. Ce n'est pas aux femmes, elles sont ennemies nées des belles personnes; c'est donc aux hom-

mes ; il n'y a pas à s'y méprendre. Parvenue à l'adolescence, on produit une fille dans le grand monde ; alors on lui apprend qu'elle doit penser à se procurer un établissement avantageux, & qu'on n'y parvient que par la modestie & la décence. Leur timidité, l'innocence de leurs mœurs, la fin même qu'on leur propose, les engagent à suivre les conseils qu'on leur donne à cet égard. Le plus grand nombre des jeunes filles souhaitent d'être mariées ; les unes pour se délivrer de la tyrannie de leurs parents, car elles donnent ce nom à l'autorité la plus modérée, & sont ennemies de toute contrainte ; les autres pour avoir de beaux habits, de l'argent, aller aux bals, aux comédies. Voilà une partie des motifs qui portent les filles à se marier ; un homme riche par conséquent est celui qui convient le mieux, & pourvu qu'il soit d'une figure aimable, elles ne s'inquiétent guere du reste : les parents les servent sur ce pied ; les voilà mariées à un homme qu'elles aimeront si elles le peuvent, cela n'est pas regardé comme essentiel. Le mari d son côté, si c'est un homme qui sçache vivre, aime sa femme, ou paroît l'aimer pendant trois mois,

cela eſt décent : enſuite il faut qu'il ſe rende à la ſociété ; c'eſt-à-dire, en termes honnêtes, qu'il reprenne le train de vie dont il s'étoit ſevré pendant quelques mois ; il fait entendre à ſa femme qu'elle eſt libre de s'amuſer de ſon côté, parce qu'il ne peut pas s'aſſujettir à être ſon ombre. Si cette jeune femme s'eſt attachée à ſon mari, comme cela eſt aſſez ordinaire, parce qu'il eſt le premier qu'elle ait trouvé en ſon chemin, la voilà réduite au dépit, aux pleurs & à l'ennui, ſi elle eſt aſſez raiſonnable pour ne pas ſuivre le conſeil & l'exemple qu'il lui donne. Communément elle cherche à ſe débarraſſer de cette ſituation qui eſt pénible, il faut pour cela faire une diverſion agréable ; la lecture, les ſpectacles, les compagnies amuſantes en offrent une qui plaît, on la ſaiſit. Mais de quoi traitent ces livres, ces ſpectacles ? de quoi s'entretient-on dans ces compagnies ? l'amour en eſt l'éternel refrein. Son cœur déja foible, s'amollit encore ; elle s'enhardit par l'exemple des autres à ſecouer un reſte de préjugé, bien entendu qu'on veut reſter ſage ; c'eſt le premier article du traité qu'elle conclut avec elle-même. On fait adopter cette

résolution à un Amant qui paroît s'y soumettre aveuglément, il n'exige pas autre chose que d'être écouté, il ne veut que la permission d'aimer sans prétendre de retour; quel mal y a-t-il à y consentir, &, comme dit Victoire, est-on responsable de l'effet de ses charmes? il n'y a pas non plus grand mal à l'écouter, cela amuse; l'on n'est point criminelle, à moins qu'on ne partage ses sentiments, & l'on est bien éloigné de le vouloir. On se nourrit en attendant de maximes empoisonnées; on ne respire que le plaisir, la bonne chere: le bal, qui, comme dit fort bien le célébre Bussi Rabutin, donneroit des tentations à un Anachorette, devient l'amusement ordinaire d'une jeune personne foible, sans principe & sans secours. Un séducteur attentif aux progrès de la mollesse, attend pour faire jouer ses derniers ressorts, une occasion favorable; le plus difficile est fait, le cœur est pris, il sçait bien à quoi s'en tenir sur le succès de ses artifices. Je n'ai parlé que des piéges qui naissent de l'inutilité, de la mollesse de la vie; ajoutez-y les tentations que donnent le mauvais exemple d'un mari, sa dureté à refuser à une femme l'argent le plus

nécessaire, la vanité qui fait souhaiter de suivre les modes, la jalousie contre celles qui ont des ressources de ce côté-là, le désespoir d'une perte faite au jeu, les mauvais conseils d'une Amie déréglée, & mille autres tentations qui naissent sous les pas d'une femme aimable. Une jeune personne n'a pas si-tôt franchi l'espace qui sépare le vice de la vertu, qu'elle ouvre les yeux; elle s'effraye de la profondeur de l'abysme dans lequel elle est tombée, & fait de vains efforts pour en sortir; la jalousie, la fausse délicatesse, l'infidélité d'un amant viennent souvent à l'appui des remords; elle recouvre sa liberté, & se promet bien de ne la plus perdre; mais le rôle d'une honnête femme ne se remplit pas deux fois avec facilité, elle trouve dans son cœur un vuide qui la tue, l'ennui l'excede. C'est de la vertu, de la piété qu'il faudroit mettre à la place de cette passion, & cette vertu est incompatible avec un genre de vie qu'elle aime, auquel elle ne peut se résoudre à renoncer. Les chûtes se multiplient malgré elle, pour ainsi dire; son désordre continue jusqu'à ce que les années la chassent du grand monde qui lui plaît encore & auquel elle ne plaît plus assez pour qu'on

cherche à la faire tomber. Alors elle a la ressource de la pénitence, de la fausse dévotion, qui produit la pruderie; ou du dernier avilissement, si elle est riche; car son argent peut suppléer à ses charmes, & lui procurer des intrigues qu'une longue habitude lui a rendues nécessaires.

Voilà, ma chere Marquise, l'histoire de la plûpart des personnes déréglées. Je ne pourrois vous répondre que je fusse l'ouvriere du tableau que j'en ai tracé; il me semble l'avoir lu quelque part, sans sçavoir où; de moi ou d'une autre, qu'importe, s'il est vrai : Mais ces femmes devenues dereglées, l'étoient-elles originairement plus que celles qui se sont conservées sages? c'est souvent tout le contraire. Une jeune femme assez malheureuse pour se trouver des penchants dangereux, est par-là même avertie de se tenir sur ses gardes; la crainte de Dieu, celle de se voir méprisée des hommes l'aura déterminée à s'éloigner des occasions dans lesquelles elle craindroit de succomber. Au lieu de nourrir son esprit de lectures frivoles, de conversations dangereuses, elle aura cherché du secours dans une morale chrétienne, dans la société des

personnes vertueuses; elle aura veillé exactement, non seulement sur son cœur, mais aussi sur ses sens; parce qu'elle aura appris dans l'Écriture que ce sont les portes par lesquelles la mort entre dans l'ame. Comme elle aura senti qu'il n'y a point de milieu pour elle entre une grande vertu ou le déreglement, elle se sera déterminée à tout faire pour éviter un état si déplorable; sa foiblesse aura produit sa force en l'éloignant des dangers, & bientôt ses combats réïtérés auront fortifié son ame, & attiré sur elle le secours du Ciel, sans quoi je ne crois pas la vertu plus solide qu'une feuille prête à tomber au moindre vent. Nos amies sont bien dans le premier cas, elles se sont endormies sur le goût qu'elles avoient naturellement sur la sagesse; il a fondé leur sécurité, & cette sécurité les perdra. Voilà ce que j'ai toujours craint pour Victoire; j'avois moins de frayeurs pour Henriette, seulement parce que son indolence l'éloigneroit des dangers, & l'ascendant que Victoire a pris sur elle nous ôte l'avantage que nous pouvions tirer de cette indolence. Vous me direz, après avoir lu ceci: à ce compte il n'y auroit pas de femmes vertueuses dans le grand

monde.

monde. Je soutiendrois volontiers l'affirmative; car on peut fort bien n'être pas vicieuse sans être vertueuse: une femme trop laide pour avoir été tentée; celle qui est possédée d'une grande passion qui l'occupe toute entiere, & qui n'a pas besoin du déreglement pour être satisfaite; celle qui a un mari raisonnable, qu'elle aime, & dont elle est aimée; enfin mille autres circonstances très-étrangeres à la vertu, peuvent soutenir une femme contre le vice aussi long-temps qu'elles dureront; mais peut-on appeller vertu une sagesse appuyée sur des fondements si fragiles? Non sans doute, elle disparoîtroit si les foibles appuis qui la supportent venoient à manquer.

Vous faites sagement, je crois, de veiller sur vous par rapport à l'aigreur; il n'est que trop ordinaire de voir le dépit se mêler au zele lorsque nos soins sont sans succès, & ce dépit est tout propre à reculer, & même à empêcher tout le bien que nous voudrions faire. Vous ne vous plaindrez pas de moi, chere Marquise, je remplis bien strictement à votre égard les devoirs essentiels de l'amitié; il faudroit me payer en la même monnoie. Malheureuse-

ment pour moi vous m'eſtimez trop ; parce que vous ne me connoiſſez pas aſſez. Il faut finir cette lettre en querellant, comme je l'ai commencée. Je dirai que vous ne m'aimez point, ſi votre attachement ne va pas juſqu'à vous éclairer ſur mes fautes, & à m'en avertir ; c'eſt une querelle que j'ai déja faite à ma fille, qui ne me tient point la promeſſe que lui ai fait faire à cet égard.

QUATORZIEME LETTRE.

LUCIE

A ÉMERANCE.

J'AI obéï bien exactement, Madame, aux ordres que vous avez donnés au Marquis à mon égard, & j'ai laiſſé paſſer les quarante jours avant de toucher à ma plume ; ce n'étoit pas faute de matiere à écrire ; il s'eſt paſſé une ſcène il y a huit jours, bien digne de vous être mandée. Je vous dirai d'abord qu'on ne m'a remis votre lettre que le douzieme jour après ma couche ; j'ai très-bien compris que j'avois fait

une étourderie d'avoir caché au Marquis l'origine de ma liaison avec le Comte, & j'ai lu à son Epouse l'article de votre lettre où vous me le faisiez remarquer. Dès le lendemain le Comte me fit dire qu'il trouvoit votre crainte à cet égard bien fondée, & qu'il attendoit mes ordres pour s'ouvrir à ce sujet au Marquis. Effectivement il lui déclara tout ce qui s'étoit passé, & je crus voir à la confusion qui paroissoit sur le visage de mon Epoux, qu'il rougissoit d'avoir été dévoilé. Cependant, comme il ne me parloit de rien, je voulus imiter son silence. Enfin toutes les suites de ma couche étant heureusement terminées, il m'aborda avec un air ouvert, & me demanda s'il pouvoit assez compter sur mon amitié & ma raison, pour espérer que je recevrois sans trouble ce qu'il avoit à me dire. Assurément, lui répondis je en lui tendant la main, je puis tout supporter avec constance, si on en excepte la perte de votre estime & de l'amitié de ma chere Emerance. Vous n'avez point à craindre de perdre jamais ces deux biens, dit-il, & de ma part j'aurai jusqu'au tombeau quelque chose de beaucoup plus tendre que l'estime. Oui, ma chere

Lucie, vous allez voir jusqu'où j'ai porté la confiance à votre égard. Le troisieme jour de votre couche, dans le temps où la plus légere émotion pouvoit vous devenir funeste, je reçus une lettre sans nom, que le plus horrible monstre a sans doute écrite & dictée; on osoit y attaquer votre vertu, & on prétendoit m'offrir des preuves non équivoques de votre hypocrisie. Ne vous allarmez pas, ma Chere, se hâta-t-il de me dire en me voyant changer de couleur; j'atteste le Ciel que cette horrible calomnie ne fit pas sur moi la plus légere impression; je suspendis mon jugement sur les motifs de quelques-unes de vos démarches qu'on avoit empoisonnées, & ce fut de votre bouche que je me promis d'en recevoir l'explication. Le Comte ne m'a rien laissé à désirer sur cet article, je sçais ce que je vous dois, & que vous êtes la premiere cause des biens dont il a plu au Ciel de me combler. Avec quelle joie ai-je applaudi à la justice que je vous avois rendue! combien me suis-je senti de plaisir à confondre les démons incarnés qui cherchent à troubler notre union? J'ai différé jusqu'à ce jour à faire aucune démarche pour connoître les auteurs de

cette lettre, j'attendois le moment où je pourrois vous la communiquer, non pour vous donner les moyens de vous justifier, je vous le répéte, je ne vous ai pas soupçonné un instant; mais pour consulter avec vous sur les mesures que nous devons prendre pour connoître les ennemis de notre bonheur; nous en avons un moyen facile: il est hors de doute que votre femme de chambre a parlé; il faut l'intimider, & sçavoir d'elle qui sont ceux qui ont excité son indiscrétion. J'avois éprouvé de vives émotions en écoutant ce discours, tout a disparu pour faire place à une crainte bien fondée. Je ne puis méconnoître la main d'où part ce coup; il falloit éviter au Marquis une connoissance capable de le faire mourir de douleur. J'avois un moyen facile de me justifier; c'étoit l'article de votre lettre qui avoit rapport à cette avanture; je la lui ai remise entre les mains, & il m'a fallu user des prieres les plus fortes pour le forcer à le lire; après quoi je lui ai demandé en grace de me laisser la conduite de cette affaire, & de vouloir seulement être présent à ce que je voulois dire à cette femme; je l'ai fait appeller, & Dieu m'a donné la force de

me rendre maîtreſſe d'un mouvement d'indignation qui m'a ſaiſie à ſa vue. Marvile, lui ai-je dit, lorſque je vous chargeai de tirer le Comte d'une garde-robe où je l'avois fait entrer, j'avois de grandes raiſons pour ne vouloir pas qu'il parût à ce moment aux yeux de Monſieur le Marquis, & il n'a pas tardé d'être inſtruit & de cette viſite myſtérieuſe, & de la maniere dont elle avoit été terminée. Je ne vous ferois point un crime de l'en avoir averti, ſi vous aviez pu penſer qu'il fût offenſé dans cette occaſion; il eſt le ſeul qui doive s'intéreſſer à ma conduite, & auquel vous deviez en rendre compte. Vous avez commis une grande lâcheté en inſtruiſant des étrangers de ce qui ſe paſſe dans ma maiſon, & ſi je vous rendois juſtice, je vous en chaſſerois tout à l'heure; cependant, comme on pourroit croire que je cherche à éloigner un témoin importun, je vous garde, & vous ordonne de dire aux miſérables qui vous ont ſéduite, que leur méchanceté a été en pure perte, & que je les mépriſe trop pour chercher à les connoître. Ajoûtez-y la priere que je vous fais de rendre un compte exact à Monſieur de toutes mes démarches; j'avoue

que celle que vous avez divulguée étoit indiscrette, & ne pouvoit être excusée que par mes motifs. Retirez-vous, & sur tout qu'on ne sçache jamais le nom de vos séducteurs. Vous pouvez leur apprendre, ajoûta le Marquis, qu'ils doivent s'attendre à tout mon ressentiment s'ils ont jamais la hardiesse de renouveller leurs calomnies, & de prononcer le nom de Madame sans respect.

Cette fille apparemment a été exacte à s'acquitter de nos ordres; car elle disparut dès le lendemain, sans avoir même demandé un quartier de ses gages qui lui étoit dû. On a craint que le peu de curiosité que j'avois marqué ne fût pas sincere, & que je ne trouvasse le moyen de la faire parler. Voilà ce que m'avoit prédit le pauvre Bourgignon, & ce ne sera pas sans doute le dernier artifice qu'on mettra en usage pour me faire perdre le cœur de mon Époux, du moins puis-je me promettre que ce sera la derniere fois que j'y donnerai occasion. Vous aviez prophétisé, chere Amie, & j'avoue de bonne foi qu'il y avoit une grande étourderie de n'avoir pas prévu comme vous les suites de cette malheureuse affaire. Que serois-je devenue si le Marquis avoit donné en

trée à des soupçons qui paroissoient si bien fondés ? S'il eût interrogé le vil instrument de la haine de son fils, elle eût achevé de me perdre dans son esprit, & peut-être dans le public. Cet exemple m'apprend combien on doit être mesuré dans les jugements qu'on porte du prochain. Combien de femmes aussi innocentes que je l'étois, n'ont pas eu les mêmes facilités à se justifier, & ont été comptées parmi les personnes sans mœurs, parce qu'elles avoient manqué de prudence ? Ne parlons plus de cette désagréable affaire, qui me laisse un fond de tristesse que je ne puis vaincre, & je ne pourrai pourtant jamais l'oublier. Sans doute que St. Far vous aura écrit nos persécutions ; il se bat en retraite, & je commence à espérer la victoire ; je la souhaite d'autant plus que notre Veuve, qui d'abord ne vouloit que badiner, s'est attachée beaucoup plus sérieusement qu'il ne conviendroit à son repos, si cela tournoit autrement que nous l'espérons ; son exemple m'apprend qu'il ne faut point badiner avec l'amour, on risque trop à ce jeu. Le Ciel m'a donné plus d'un préservatif contre cette passion dangereuse, & mon cœur est si plein

présentement,

préſentement, qu'il ſeroit difficile d'y rien introduire. Ma fille a achevé de remplir toute ſa capacité, & pour comprendre combien je l'aime, il faut aimer comme vous aimez Annette. Vous ne ſauriez croire combien le ſpectacle d'une mere nourrice a fait tenir de propos : c'eſt une folie; c'eſt une ſageſſe; c'eſt une imprudence dans le Marquis, une témérité chez moi; je vais ruiner ma ſanté, mon repos; & en dépit de ces faiſeurs d'almanachs, je ſuis d'un embonpoint qui confond ceux qui me voient; jamais je ne me ſuis ſi bien portée, & ma petite ſe ſent de cette bonne ſanté. A propos d'elle, je ſuis en garde contre la manie de vouloir en occuper tout le monde, ſans me promettre d'en être toujours exempte. Je n'ai encore aucune de ſes gentilleſſes à raconter, & pourtant j'en parle beaucoup; au Marquis & à vous, ma Chere, cela ſeroit pardonnable; mais qu'importe aux indifférents qu'elle ſoit vive ou lente, belle ou laide ? Je me rappelle chaque jour les propos ennuyeux que j'ai eſſuyés en pareil cas, comme vous vous reſſouveniez de la perſécution des plaideurs; la différence qu'il y a de vous à moi, c'eſt que mes ſou-

venirs sont en pure perte. Faites-moi grace sur cet article, Madame, & pour vous y accoûtumer, permettez-moi de vous apprendre qu'elle ressemble si parfaitement à la belle Annette, que dans quelques années on pourroit la prendre pour sa fille, ou tout au moins pour sa sœur. Avouez que je ne pouvois choisir un plus parfait modéle; fasse le Ciel qu'elle lui soit semblable, pour l'ame comme par le corps. Mandez-moi un peu si votre charmante fille étoit bien méchante à cet âge; la mienne l'est prodigieusement; quel signe est-ce?

Vous avez peint trait pour trait la situation de Victoire dans celle où se trouvent malheureusement un trop grand nombre de femmes, & je conçois fort bien que nous avons plus à craindre de la sécurité que des penchants vicieux. Je n'ai vu cette pauvre égarée que deux fois pendant ma couche, & toujours avec Henriette, qu'elle garde à vue tout le temps qu'elle est avec moi. Comme j'ai vu peu de monde pendant ce temps, j'ai perdu le fil de leur conduite, & je ne chercherai pas à le retrouver; puisque je ne puis être utile en rien à ces deux infortunées, ne puis-je pas me soustraire aux chagrins que me don-

neroît la connoiſſance de leurs déſordres.
Mon Epoux m'a paru choqué de la briéveté des deux apparitions qu'elles ont faites chez moi, & de la parure indécente de ſa belle-fille. On dit qu'elle continue à gagner au jeu, & par-là ſoutient ſon luxe; apparemment qu'Henriette eſt de moitié avec elle; ſans quoi je ne comprendrois pas comme ſon Epoux pourroit fournir aux grandes dépenſes qu'elle fait pour ſes habits; car M. de Sauvebœuf n'eſt pas riche; je le trouve bien imprudent de laiſſer ſa femme dans une ſociété où elle ne peut que perdre; aſſurément on ne pourroit ſans injuſtice l'accuſer d'être jaloux.

Encore un mot de ma petite Lucie; je prendrai de bonne heure des meſures pour lui faire éviter un danger dont vous m'avez avertie dans votre derniere lettre. S'il plaît à Dieu elle ne regardera pas la beauté comme un avantage qui doive être eſtimé beaucoup; je commence dès-à-préſent à rectifier mes propres idées ſur cet article; je confeſſe que j'ai fait juſqu'ici trop de cas d'un mérite auſſi frivole, & ſans la leçon que vous m'avez donnée, j'aurois peut-être tombé dans le défaut ordinaire, & laiſſé

appercevoir à cet enfant combien elle est aimable ; mais comment le lui cacher ? C'est peut-être prévoir de trop loin, je l'avoue de bonne foi, aussi ne suis-je occupée uniquement qu'à me mettre en état de la bien élever ; je n'ai pas trop d'une couple d'années pour m'instruire dans une science qui me paroît fort difficile, & dont je n'ai que des notions imparfaites.

QUINZIEME LETTRE.

ÉMERANCE

A LUCIE.

VOus profitez de mes leçons, ma chere Marquise, & moi je m'attache à profiter de vos exemples. Mon respectable beau-pere m'a remis le soin de ses affaires, & je veux, comme vous, y donner une partie de mon temps, persuadée que ce soin devient pour moi un devoir d'état, puisque la Providence a permis qu'il m'en ait chargé. Je me suis associée ma fille dans cette occupation, croyant qu'elle auroit besoin d'un guide dans un emploi qui

doit lui être si nouveau. J'ai trouvé sa capacité beaucoup au-dessus de la mienne, en cela comme en toute autre chose. Je vous parle de ses perfections très-librement, comme vous le voyez, pour vous encourager à ne me rien cacher de ce qui regarde votre petite; j'avoue pourtant que vous devez être sur vos gardes par rapport à ceux qui ne s'y intéressent pas autant que moi; c'est un ridicule qu'il faut éviter, & dans lequel j'ai vu tomber des gens de beaucoup d'esprit. Je le trouve préférable à l'autre extrémité; les Dames du bel air semblent rougir d'aimer leurs enfants, elles diroient volontiers que cela est trop bourgeois. Je m'attendois à tous les discours qu'occasionneroit la résolution où vous étiez de nourrir votre fille; cet exemple, quelque bon qu'il soit, ne sera point suivi. Voilà une bonne raison à donner au Marquis pour éviter toutes sortes de veilles, les grands repas, les sorties fréquentes, & vous avez eu bien du bon sens de vous la ménager. Je ne sçaurois approuver la résolution où vous êtes de ne prendre aucune connoissance de la conduite de nos Amies; il peut arriver bien des cas où vos avis ne seroient pas rejettés, &

il faut être attentive pour être en état de les saisir à propos. Je suis obligée de finir, le Marquis de Sainville n'est pas bien, & j'ai dérobé cet instant pour vous répondre ; car je ne le quitte point depuis deux jours.

SEIZIEME LETTRE.

LUCIE

A EMERANCE.

J'Avois besoin d'être rassurée sur la santé de M. de Sainville; St. Far vient de nous montrer une lettre écrite de sa main, avec le consentement pour le mariage qu'il va faire. Je n'oserois dire qu'il porte à notre Veuve un cœur bien dégagé ; je crois qu'il l'estime, & c'est tout ; nous espérons que le mérite de la Dame & le temps feront le reste. Il venoit nous prier d'assister à son mariage, où il n'aura que peu de personnes, & je n'y ai consenti qu'à condition d'avoir ma fille avec moi, condition qui ne l'a point rebuté, comme elle fera, sans doute, les personnes qui semblent conspirer contre ma solitude;

c'est une vraie persécution ; j'espere que ma chere petite pleureuse les dégoûtera de sa maman, qui l'en aimera mille fois davantage si les larmes peuvent lui rendre ce service.... On m'interrompt pour lire une lettre qui vient de Versailles. Ah ! mon Dieu, l'étrange nouvelle ! J'avois grand tort lorsque je soupçonnois M. de Sauvebœuf d'être un Époux pacifique ; il s'est montré très-provincial, & a enlevé sa femme à Victoire sans qu'elle ait pu prévoir le coup. Henriette, selon l'usage du pays qu'elle habitoit, ne rentroit chez elle qu'à quatre heures du matin ; jugez de sa surprise de trouver une chaise à sa porte, & de voir son Époux tout botté, tout éperonné, qui l'a prié très-civilement de changer de robe, parce qu'il falloit partir dans un quart-d'heure. Quoi, Monsieur ; sans me permettre de voir mes Amis, d'arranger mes affaires ? ne considérez-vous pas que j'ai besoin de repos, & que je suis excédée de sommeil ? En vérité, c'est m'exposer à tomber malade. J'en serois bien fâché, répond le mari avec un sang froid désespérant, c'est précisément pour ménager votre santé que j'ai voulu vous épargner des adieux, qui vous auroient

été trop ſenſibles; au reſte, Madame; comme je n'ai pas encore eu occaſion d'être connu de vous, je ſuis bien aiſe de vous apprendre que je veux abſolument ce que j'ai réſolu, toutes vos raiſons ne me feront pas changer d'avis; obéïſſez de bonne grace ſi vous ne voulez me voir recourir à la force. Comme Henriette vouloit repliquer, il l'a pris par le bras, & aidé d'un nouveau Domeſtique qu'il avoit pris depuis deux heures, il l'a miſe dans la chaiſe qui a parti dans l'inſtant, & on ignore où il l'a conduite. En quelque lieu que ce ſoit, je l'y aimerai mieux qu'auprès de Victoire, qui a jetté feu & flamme lorſqu'elle a reçu la nouvelle de cet enlevement; c'eſt Sauveboeuf qui a pris la peine de l'en inſtruire, en la remerciant d'une façon ironique des leçons qu'elle a données à ſon Épouſe; il ajoûte qu'elle n'a pas lieu de regretter ſes ſoins, puiſque ſon écoliere l'auroit bientôt égalée, ſi ce qu'il devoit à ſon honneur ne l'avoit pas forcé à interrompre de ſi beaux progrès.

Pendant que j'écrivois ceci, je reçois une lettre de ce mari outragé; je vous la copie, Madame, & quoique j'aye le coeur déchiré de ce que ſouffre cette

femme infortunée, je ne puis m'empê-cher de bénir le Ciel d'une telle catastrophe, qui sans doute étoit nécessaire pour arracher Henriette au désordre.

Lettre de M. de SAUVEBŒUF *à Mme. la Marquise de* VILLENEUVE.

MADAME,

Je fais trop de cas de votre estime, pour m'exposer à la perdre par le rapport infidéle de ma conduite envers une créature indigne de porter mon nom & celui de votre Amie. Ce n'est qu'après avoir eu les preuves les moins équivoques du désordre de sa conduite, que je me suis porté contr'elle à la derniere extrémité. Dispensez-moi d'entrer dans un détail qui me couvriroit de honte, qu'il vous suffise de sçavoir qu'elles ont été assez claires pour me faire obtenir une lettre de cachet pour enfermer ma digne Épouse dans une maison de pénitence; d'où elle ne sortira jamais tant que je vivrai. Je n'aurois pas borné là mon ressentiment, & sa séductrice en auroit éprouvé les effets; l'honneur qu'elle a de vous appartenir me lie les mains; je sçais ce que je vous dois; si

ma perfide avoit suivi vos sages conseils, elle auroit évité le précipice dans lequel elle est tombée. Recevez comme une preuve de ma reconnoissance le silence que je m'impose sur toutes les circonstances de cette misérable affaire, & croyez que je conserverai pour vous le plus profond respect.

SAUVEBOEUF.

Quel parti prendre dans une affaire si fâcheuse? Dois je avertir Victoire du péril qui la menace? Sans doute, peut-être la confusion de se voir démasquée fera-t-elle naître le repentir? Je voudrois qu'il me fût permis de partir à ce moment pour Versailles; mais un voyage si précipité donneroit des soupçons à mon Époux, & je dois lui épargner les funestes lumieres que j'ai reçues; je vais ménager ce voyage, & je ne ferai partir cette lettre qu'après mon retour de Versailles; je prévois que je serai forcé de différer de trois ou quatre jours, ce sera peut-être le mieux; pendant ce temps Victoire aura eu le temps de faire des réflexions qui la disposeront peut-être à m'écouter favorablement.

Que ma prudence est cruellement trompée! Que n'ai-je suivi le mouve-

ment, qui me portoit à courir au secours de la pauvre Victoire ? peut-être lui aurois-je fait éviter la démarche irréparable qu'elle vient de faire ; mais non, je serois arrivée trop tard. En vérité, Madame, je ne sçais par où commencer pour vous détailler les plus horribles malheurs. Quel coup pour vous ! quel malheur pour moi ! & comment mon Epoux aura-t-il la force de supporter un tel affront ? C'est d'une des femmes de Victoire que je tiens tout le détail que je vais vous marquer ; cette misérable, qui étoit sa confidente, a été épouvantée par les menaces de mon Époux, & pour obtenir grace, nous a fait l'aveu de toute cette intrigue.

J'avois présumé juste par rapport au Duc ; il amusoit la vanité de Victoire, & n'avoit point touché son cœur. Ce fut pendant le dernier mois de ma grossesse qu'elle fit connoissance de celui qui devoit être la funeste cause de sa perte. Comme je voyois alors fort peu de monde, cette intrigue n'étoit pas venue à ma connoissance, d'ailleurs le jeu la couvroit. La malheureuse dont j'ai appris ceci, m'a dit que l'Amant de sa Maîtresse étoit un Anglois de grande considération ; mon Époux croit

au contraire que c'eſt un miſérable Avanturier, qui ſçavoit les moyens de fixer la fortune au jeu. On aſſure qu'il eſt de la plus aimable figure; quoiqu'il en ſoit, il parut tel à la pauvre Victoire, ou le beſoin qu'elle eut de ſon ſecours la détermina. Cet homme qui ſe faiſoit nommer Montaigu, avoit un Ami de la même trempe, auquel Henriette ne déplaiſoit pas. Comme ils jouoient dans les meilleures maiſons, ils eurent ſouvent occaſion de voir nos pauvres Amies, & ne firent d'abord parler que leurs regards. Montaigu vivoit en homme de qualité, & il ſe diſoit fils du Duc de ce nom. La vanité de Victoire fut flattée de cette conquête; les deux Étrangers furent admis chez elle, & le jeune Marquis ayant beſoin d'une ſomme, Montaigu la lui offrit ſi généreuſement, qu'il devint bientôt le meilleur de ſes Amis. A Dieu ne plaiſe que je le ſoupçonne d'une connivence honteuſe, je ne me ſçaurois perſuader qu'il ſe ſoit dégradé juſqu'à ce point; cependant le public l'en accuſe, & il eſt certain qu'il a facilité la perte de ſon Épouſe, en recevant ces deux hommes dans ſon Hôtel, où il les avoit priés de prendre un logement. La facilité de le

voir à tous les moments du jour, ses soins, ses attentions qui faisoient un contraste parfait avec la froideur & les dédains du jeune Marquis, avancerent la défaite de Victoire, qui vraisemblablement l'a aimé de bonne foi. Pour Henriette, je suis presque sûre qu'elle n'a écouté le Chevalier Digbi, ou le soi-disant tel, que par désœuvrement. Il y a quelque apparence que ces pauvres femmes n'auroient pas cedé si facilement, si une perte considérable ne les avoit forcées de recourir à leurs Amants; leur vertu fut le prix de ce funeste bienfait. Des lettres que M. de Sauvebœuf a trouvées par l'infidélité d'une femme de chambre, l'ont porté à enlever son Epouse, comme je vous l'ai marqué au commencement de cette lettre, & à en écrire une très-piquante à Victoire, dans laquelle il la menaçoit de publier ses désordres. La tête tourna à cette pauvre femme en lisant cette lettre, qu'elle avoit reçue au moment où Sauvebœuf quittoit Versailles; elle la communiqua aux deux Anglois, & comme Digbi est passionné pour Henriette, il n'eut pas plutôt découvert que c'étoit aux Filles du Refuge de Rouen qu'il la conduisoit, qu'il résolut de l'enlever. Mon-

taigu a offert à Victoire de suivre le sort de son Amie, & sans doute la crainte l'y a déterminée. Elle a publié chez elle qu'elle venoit d'apprendre que j'étois dangereusement malade, & est partie suivie d'un seul Laquais qu'elle a laissé à Paris, & s'étant fait amener des Porteurs, elle leur a donné ordre devant ses gens de se rendre à notre Hôtel, ordre qu'elle a apparemment changé; puisque nous ne l'avons pas vue. J'ignore en quel lieu elle a joint les deux Anglois; mais nous venons d'apprendre qu'ils ont joint Sauveboeuf dans le bois du Pont de Larche, & que Montaigu l'ayant apperçu à cheval à côté de la chaise, lui a brûlé la cervelle d'un coup de pistolet. Le Cocher a été laissé pour mort, & n'a pu nous dire ce qu'étoit devenue Henriette à la vue de son Epoux mort; il y a beaucoup d'apparence qu'elle ne s'est pas amusée à le pleurer; & qu'elle a suivi ses assassins. Ce n'est que le lendemain matin que le Domestique ayant repris ses sens, a pu donner quelques lumieres sur cet événement, & encore sont-elles bien foibles; car, comme je vous l'ai dit, il n'étoit que depuis le soir au service de l'infortuné Sauveboeuf. On a mis tou-

fés les Maréchaussées sur les traces des fugitifs ; mesures qu'ils rendront inutiles, ayant plus de vingt-quatre heures d'avance, & assez d'argent comptant pour se procurer un passage à quelque prix que ce fût ; car outre les sommes qu'ils avoient sans doute, ils ont pris cent cinquante louis au pauvre mort, & un fort beau diamant qu'il avoit, aussi-bien que sa montre. C'est un bonheur pour nous qu'ils l'aient volé ; ils ne sont point connus, & le nom de ces deux créatures n'a point été prononcé. Il est question de fermer la bouche à la confidente de Victoire, son intérêt la rendra fidèlle au secret ; car elle a facilité l'enlevement de quelques bijoux de prix chez son Maître ; on l'a même trouvé saisie de quelque vaisselle d'or ; car elle devoit suivre sa Maîtresse. Vous sentez qu'on ne lui fera grace de la vie que pour étouffer cette affaire, & qu'elle sera renfermée pour le reste de ses jours. Ah ! Madame, quel sort pour deux personnes qui nous furent si cheres ! Comment ont-elles pu oublier ainsi ce qu'elles devoient à Dieu, à leur Époux, à leur sang ? Ces terribles événements m'ont tellement affectée, que je crains de succomber sous l'impression doulou-

reuſe qu'ils me cauſent : je crains auſſi pour vous, & ſi j'euſſe pu vous dérober la connoiſſance de ces malheurs, je vous aurois épargné ce déchirement; mais malgré nos ſoins, cette affaire peut éclater, & il convenoit que vous fuſſiez prévenue.

Une longue maladie d'Emerance, met une interruption de cinq mois entre ses Lettres.

DIX-SEPTIEME LETTRE.

EMERANCE A LUCIE.

JE ne me flattois pas d'être jamais en état de vous écrire, ma chere Amie; j'ai vu le tombeau ouvert pendant près de quatre mois, & chaque jour paroiſſoit devoir être le dernier de ma vie. On ne m'a pas caché l'excès de votre ſenſibilité à mon égard, non plus que les injuſtes reproches que vous vous faiſiez d'être la cauſe de ma mort; je conviens que ma maladie a pu être hâtée de quelques jours par la terrible impreſſion

impression que me firent les funestes nouvelles que vous me donnâtes ; mais le mal venoit de plus loin & il y avoit déja plusieurs jours que j'en ressentois les atteintes : je vous comptois parmi les biens dont il falloit faire le sacrifice au Seigneur, & sa miséricorde est si grande qu'il avoit fortifié ma foiblesse, au point de ne sentir presque pas l'amertume de ces sacrifices. Il y a près d'un mois que je suis tout-à-fait hors de danger, mais si foible que je pense quelquefois qu'il ne sera pas possible de me remettre. Après cet exorde de ma main pour vous tranquilliser, ma Fille va continuer à vous apprendre des nouvelles capables de faire succéder une grande consolation à une grande douleur.

ANNETTE à LUCIE.

Je vous assure, Madame, que ma Mere n'auroit point éprouvé ces violentes agitations, si j'en avois été la maîtresse, mais malheureusement elle traversoit le vestibule pour aller au jardin, lorsque l'énorme pacquet que je vous envoye est arrivé ; & quand elle a vu qu'il venoit d'Angleterre, il

ne nous a pas été possible de l'engager à en différer la lecture ; elle dit qu'elle est de la nature de ces poissons qui ne sont bons que dans une eau très-agitée, & que sa maladie a été causée par les sensations agréables qu'elle n'a pas eu la force de soutenir, parce qu'elle en étoit deshabituée. Je vous envoye la copie de la lettre que renfermoit ce pacquet, & je suis bien sûre que vous mêlerez vos larmes avec celles dont je l'ai trempée en l'écrivant.

DIX-HUITIEME LETTRE.

VICTOIRE

A ÉMERANCE.

CE n'est point le souvenir des bontés que vous eutes pour moi qui me donne la hardiesse que j'ai de vous écrire, Madame ; je sens trop que l'horreur que je vous ai inspirée, doit prévaloir sur tout autre sentiment. C'est l'obéïssance que j'ai vouée à celui dont Dieu s'est servi pour m'ouvrir les yeux, qui me force à vous tracer le tableau de mes désordres, & du juste châtiment

dont la Justice divine les a punis. Peut-être les expressions de mon repentir feront-elles naître en vous quelque sentiment de pitié ; peut-être, Dieu, qui semble me regarder avec miséricorde, vous excitera-t-il à me prêter la main pour sortir de l'abyme affreux dans lequel je me suis précipitée, & où la malheureuse que j'ai séduite, semble être plongée sans retour.

Je ne vous trompois pas, Madame, lorsque je vous écrivis aussi-tôt après mon mariage, que j'étois fortement déterminée à ne m'écarter jamais du chemin de la vertu ; hélas ! je l'aimois encore ; mais pauvre abusée, je croyois que cet attachement avoit ses racines dans mon cœur, & que je pouvois la conserver par mes propres forces ; je croyois qu'elle étoit compatible avec l'amour des plaisirs dont j'étois possédée ; & lorsque Madame de Villeneuve & vos lettres essayoient de me désabuser d'une erreur qui devoit causer ma perte, je me riois de vos craintes, & j'avois la témérité de les traiter de visions de Dévotes, occasionnées par la petitesse de l'esprit ; je me croyois supérieure aux dangers dans le temps où j'avois déja succombé, & je ne voyois pas que

l'ambition & mille autres passions auxquelles je me livrois, avoient déja éteint èn moi l'amour que je devois à mon Dieu. Je dois vous marquer tous les degrés de ma chûte, on m'en impose la loi. Je commençai par remplir avec dégoût des devoirs de réligion que j'avois pratiqués jusqu'alors avec fidélité; plus d'attention dans la priere; plus de retour vers Dieu. J'abandonnai bientôt des exercices qui devenoient chaque jour plus pénibles; d'ailleurs, la foi qui n'étoit pas encore éteinte en moi, me forçoit à trembler malgré les efforts que je faisois pour écarter son flambeau; & comme un nouveau Jonas, je cherchois à fuir la présence du Seigneur qui me poursuivoit sans cesse. Les discours empoisonnés des femmes que je commençois à fréquenter affoiblirent mes lumieres; ou plutôt, elles y substituerent de fausses clartés. On me répétoit sans cesse que Dieu étoit trop bon pour nous punir éternellement d'avoir suivi un penchant qu'il avoit mis en nous; je parvins à douter; le besoin que j'avois de croire ces impiétés pour joüir en paix des plaisirs, aida à la conviction. Je perdis la foi, du moins elle se réfugia dans le plus inti-

me de mon ame ; & comme il en sortoit de temps en temps des éclairs qui m'apportoient une clarté importune, j'accumulai dissipation sur dissipation pour me dérober à ces retours désespérants pour ceux qui sont déterminés à n'en point profiter. Je vous ai dit que j'avois perdu la foi, je me trompe ; je connus qu'elle étoit encore bien vive dans le temps où, pour accomplir le précepte, il eût fallu approcher des Sacrements, l'horreur du sacrilege me saisit, & je me précipitai, pour ainsi dire, hors de l'Eglise où je m'étois rendue pour tromper les hommes par cette apparence de christianisme. Hélas ! la misérable Henriette refusa de suivre mon exemple ; un malheureux respect humain, la crainte des discours du monde l'engagerent au sacrilege & depuis cet instant fatal, plus de remords. Cette femme que j'avois comme entraînée avec violence dans la voie de l'iniquité, y marcha d'un pas ferme, & fut la premiere à se mocquer d'un reste de terreur qui me saisissoit à la vue de certaines démarches. Je vous l'avouerai, Madame, son endurcissement m'effraya ; je fis quelques efforts pour me rapprocher de Dieu, ils furent trop foibles,

& fatiguée des remords que je venois d'éprouver, je fermai les yeux sur les suites du crime. Vous le dirai-je, & puis-je l'écrire sans mourir de douleur? ma premiere chûte ne fut point l'effet d'une foiblesse; je n'aimois point le Duc, & si je cédai à ses poursuites, ce fut pour forcer Dieu à m'abandonner par cette nouvelle offense. L'inconstance de mon Amant me toucha peu, & m'étant apperçue qu'il aimoit Henriette, j'eus la bassesse de la solliciter en sa faveur, & fus encouragée dans le vice par la facilité avec laquelle elle s'y livra. Si je conservai quelque décence, ce fut moins par égard pour une réputation dont je regardois le soin comme une foiblesse, que pour augmenter de prix aux yeux des hommes auxquels j'eusse voulu plaire généralement; je n'en avois encore aimé aucuns, Montaigu me toucha; je n'avois encore rien vu de si beau; il sortoit, disoit-on, d'une famille illustre & ses biens étoient immenses; & pour me procurer le moyen de le voir sans contrainte, je l'engageai à se lier avec mon Epoux & à se rendre nécessaire à ses plaisirs. Vous ne connoissez pas, Madame, toute l'indignité du caractere de celui auquel j'avois lié mon

fort, & l'intérêt de Madame de Villeneuve m'oblige à vous le dévoiler. Le jeune Marquis faisoit une dépense qui excédoit de beaucoup ses revenus : son bien étoit substitué, ce qui allarmoit ses créanciers qui ne vouloient plus fournir à son luxe. Montaigu lui offrit une ressource qu'il saisit avec avidité, & lui donna des moyens infaillibles de se faire un revenu fixe par le jeu ; ce fut pour être en état de profiter de ses leçons, & le payer de sa complaisance à les lui donner, qu'il le pria de prendre un logement chez lui. Notre Hôtel devint un coupe-gorge où plusieurs fortunes furent englouties, & le rang que nous tenions dans le monde éloignant les soupçons, chaque jour nous amenoit de nouvelles dupes. J'eus d'abord une grande répugnance à employer l'artifice au jeu ; peu à peu, le besoin d'argent, que je prodiguois comme l'eau, m'engagea à étouffer les sentiments d'honneur qui se révoltoient contre une telle lâcheté. Le vice avoit rapproché de moi mon indigne Epoux ; non qu'il m'eût sacrifié ses Maîtresses ; notre union n'étoit qu'extérieure & servoit de couverture à mon désordre ; il avoit trop besoin des talents de Montaigu pour re-

fuser son deshonneur : j'avois été effrayée de me trouver grosse, Montaigu ne fit que rire de mes craintes, & ne douta pas que le Marquis ne consentît à passer pour le pere de ce fruit de mon crime. Mon Epoux parut transporté de joie à cette nouvelle, & promit de faire ce qu'on exigeoit de lui, à une condition qu'il vouloit m'expliquer lui-même.

Je dois vous apprendre que le Marquis, si docile en apparence aux volontés de son respectable pere, n'avoit vu son mariage qu'avec désespoir, la fécondité de Lucie y avoit mis le comble, & il avoit juré sa perte. Il avoit dessein de m'associer à ses criminels projets, & un état qui me mettoit absolument dans sa dépendance, lui fit espérer que je ne pourrois me refuser aux noirceurs qu'il projettoit. Il m'apprit qu'il avoit inutilement tenté de rendre suspecte la vertu de sa belle-mere, & qu'il s'étoit ôté par l'inutilité de cette démarche, la facilité de la faire périr, puisqu'une femme de chambre, sur laquelle il comptoit, avoit été forcée de se sauver. C'étoit moi qu'il devoit substituer à cette femme ; & à l'occasion de mes couches & du baptême de mon enfant, il espéroit faire périr Lucie & sa fille. Ah ! Madame,

quelque dépravé que fût mon cœur, il ne put se prêter à un tel crime, & je ne pus cacher l'horreur qu'il m'inspiroit. Le Marquis en conçut une telle rage, qu'il me maltraita cruellement, & peut-être ma vie eût-elle été en danger, si mon Amant ne m'eût arraché de ses mains en lui promettant de me déterminer à ce qu'il exigeoit de moi. Ce n'étoit pas son intention ; & plût au Ciel qu'il se fût prêté à cet odieux complot ; l'horreur qu'il m'auroit inspirée m'auroit fait faire des efforts efficaces pour me détacher de lui ; car je me dois ce témoignage, que la vue d'une mort cruelle n'auroit pas été capable de me faire concevoir l'idée même de ce forfait. J'ai sçu depuis que Montaigu ayant des raisons de quitter la France, & souhaitant de m'associer à sa fuite, n'étoit pas fâché de me voir dans la nécessité de fuir mon indigne Époux ; mais il vouloit attendre que je fusse débarrassée du fardeau que je portois. L'enlévement d'Henriette rompit ses mesures : d'Igby, furieux de se voir arracher sa proie, résolut de périr s'il ne pouvoit la sauver du châtiment que lui préparoit Sauvebœuf. Il se rendit chez Henriette, & ayant appris d'un

domeſtique le détail de tout ce qui s'étoit paſſé, & que c'étoit à Rouen que ſon mari la conduiſoit, il preſſa Montaigu de ſe joindre à lui pour la lui arracher des mains. Je ne prétends point excuſer ma fuite par mes répugnances à un crime qui m'alloit fermer toutes les voies du retour à la vertu ; il eſt certain que ſi je n'euſſe été comme forcée de me ſouſtraire à la vengeance du Marquis, rien n'eût pu m'engager à une telle démarche ; mais en m'y refuſant, je ne voyois qu'une mort certaine, ou un crime plus horrible que la mort : je me jettai donc tête baiſſée dans le péril, non ſans verſer une abondance de larmes. Montaigu ſe chargea d'une groſſe ſomme en or & de mes bijoux, & cela fut fait avec tant de diligence, que nous étions ſur les traces de Sauvebœuf avant ſix heures du matin. Comme d'Igby connoiſſoit cette route, il régla tellement notre marche que nous ne devions joindre Sauvebœuf que dans un bois très-propre à exécuter leur mauvais deſſein. Je l'ignorois abſolument, Madame, & on m'avoit fait prendre les devants avec un domeſtique, dans une chaiſe bien fermée. Je n'étois pas ſi éloignée, que je n'enten-

diſſe le coup qui ôta la vie au malheureux Sauvebœuf & à ſon cocher. Quelques minutes après, je vis approcher une chaiſe d'où l'on tira Henriette évanouie ; on la mit à côté de moi qui n'étois guere dans un meilleur état, & ayant joint les deux chevaux de ſa chaiſe aux nôtres, nous partimes avec une diligence telle que vous pouvez vous l'imaginer dans une occaſion ſi preſſante. Montaigu avoit fait prendre la poſte à un valet de chambre, avec ordre de ſe pourvoir d'une barque à quelque prix que ce fût ; nous la trouvâmes prête à la pointe du jour ; car nous avions marché toute la nuit. Henriette avoit repris ſes ſens, & marquoit moins de chagrin du meurtre de ſon Epoux, que de joie de ſe voir échappée à la priſon dont il la menaçoit ; ſon inſenſibilité me révolta, j'oſai la lui reprocher, & elle ne me répondit qu'en m'accablant d'injures ; je les méritois, ſans doute ; j'avois creuſé l'abyme qui s'étoit ouvert ſous ſes pas, ce qui ne m'empêcha pas d'être vivement offenſée de la maniere dont elle s'exprimoit. Le péril commun put à peine nous réconcilier, & ne le fit qu'en apparence. Cependant le bandeau funeſte que le

crime avoit mis ſur mes yeux, commençoit à s'éclaircir ; quoique je n'euſſe rien épargné pour m'étourdir ſur les ſuites de la mort, je fus ſaiſie d'effroi lorſque je me vis expoſée ſur un frêle batteau qui n'auroit aſſurément pas réſiſté à la moindre tempête. Je jettai quelques regards ſur ces temps heureux où fidelle à mes devoirs, la vue de l'éternité n'avoit rien d'effrayant pour moi. Cette vue m'arracha des ſoupirs, & me fit proférer machinalement quelques paroles : mon Dieu, ayez pitié de moi ! oh Ciel ! que vais-je devenir ? Ces bons mouvements ne s'effacerent point avec le péril, cependant ils furent ſans effet ; mes crimes étoient trop grands pour en eſpérer le pardon, & ma malheureuſe paſſion pour Montaigu me faiſoit regarder comme impoſſible l'effort qu'il eût fallu faire pour me ſéparer de lui : il y eut pourtant des inſtants où j'eus quelques velléïtés de le tenter, & ſi j'euſſe été ſécourue, peut-être dès-lors aurois-je renoncé au crime quoique ſans eſpoir d'en obtenir le pardon. Henriette me bleſſoit par l'air de ſatisfaction qui éclatoit ſur ſon viſage, & ma triſteſſe, qu'elle prenoit pour un reproche, acheva de l'aliéner de moi.

Nous prîmes des appartements séparés en arrivant à Londres, & je ne la vis plus. La honte & la confusion, autant que mon état & l'ignorance de la langue, m'engagerent à ne pas sortir de la maison que Montaigu m'avoit abandonnée, sous prétexte qu'il étoit forcé de loger chez le Duc son pere; je n'avois aucune occasion d'éclaircit la vérité à cet égard, puisque je ne pouvois expliquer mes besoins que par signes. Ah! Madame, je bus en cet état jusqu'à la lie, l'amertume du calice de l'iniquité; cependant ce n'étoit encore que le prélude de mes malheurs. Mon hôtesse ayant pris une servante Françaife pour être mon interprête, j'appris d'elle que le Duc n'avoit qu'un fils qui étoit actuellement à Londres; cette fille le connoît, & me fit comprendre que j'avois été séduite par un imposteur qui s'étoit paré d'un faux nom. Je ne pus m'empêcher de lui en faire des reproches; & soit qu'il en fût picqué, soit que dégoûté de moi, il eût déja formé le dessein de m'abandonner, il eut la cruauté de le faire & de m'enlever tout ce que j'avois, & cela dans un temps où je n'attendois que le moment de mettre au monde le malheureux fruit

de mon crime. La femme qui me logeoit, & qui étoit de celles qui ne prêtent leur secours à l'iniquité qu'à proportion du profit qu'elles en espérent, me dit durement qu'elle venoit d'apprendre que je n'étois point la femme de M. Couper, (c'étoit le nom qu'avoit pris mon perfide,) que sa maison n'étoit point faite pour une femme de ma sorte, & qu'il falloit en sortir sur le champ. Je me jettai à ses pieds pour la conjurer de me laisser occuper un coin de son grenier jusqu'à ce que je fusse accouchée, rien ne put attendrir cette ame barbare ; sa servante eut plus d'humanité, elle me conduisit dans un quartier fort éloigné & habité par des gens pauvres, & me fit présent d'une demi-guinée qui étoit tout ce qu'elle possédoit. J'avois encore un loüis, & je me flattois que ces deux sommes réünies pourroient suffire aux frais de mes couches. Je fus en effet si mal servie & je manquai si absolument de tout, que je ne conçois pas qu'on en eût dépensé la moitié, cependant la harpie qui me louoit un grenier & un méchant grabat, me présenta un Mémoire par lequel je lui étois redevable de cinq guinées, & me pressa brutalement de la satisfaire.

Je ne vous ai rien dit de mes triſtes penſées à la vue du malheureux enfant que je mis au monde ; il me ſembloit que je ne pourrois le regarder ſans horreur, & j'avois conſenti au deſſein qu'avoit l'hôteſſe, de l'expoſer. Hélas ! à peine fut-il entre mes bras, que mes entrailles s'émûrent en ſa faveur ; je le baptiſai de ma main, car il étoit très-foible, & la malheureuſe qui m'avoit accouchée n'avoit pas daigné lui rendre ce ſervice, & m'avoit dit que je le porterois ſi je voulois à l'Égliſe quand je ſerois relevée. Mon hôteſſe n'avoit pas d'idée de la maniere dont il falloit adminiſtrer ce Sacrement, dont on pouvoit fort bien ſe paſſer, ſelon elle, & ne voulut jamais appeller un Prêtre Catholique ; je fus donc réduite à lui rendre ce ſervice, & ſi ce pauvre innocent fut baptiſé d'eau, elle fut mêlée avec celle de mes larmes qui couloient avec abondance. A peine en eus-je fait un enfant de Dieu, qu'il me devint cher ; je ne voulus jamais permettre qu'on l'exposât ; il me ſembloit que j'étois deux fois ſa mere depuis que je l'avois baptiſé, & que cette cérémonie ſacrée étoit un engagement que j'avois pris avec le Ciel, pour l'élever dans la foi

de ſes peres. Il y avoit un mois que j'étois accouchée, j'avois conjuré mon hôteſſe de m'accorder ce délai pour la ſatisfaire ; je voulois porter mon enfant à Montaigu & l'attendrir pour cet innocent, afin d'en obtenir quelques ſecours; s'il demeuroit inflexible, j'étois déterminée à me jetter aux pieds d'Henriette qui étoit, diſoit-on, dans une ſituation brillante : mon propre beſoin n'auroit pu m'abaiſſer à cette démarche dont j'aurois dévoré l'humiliation en faveur de mon Fils. Vains projets ! J'appris la veille du jour auquel je devois ſortir, une nouvelle qui me glaça d'effroi, & qui m'ôta tout eſpoir. Mon hôteſſe, qui étoit fille de Français, m'avoit invitée à deſcendre de mon grenier pour eſſayer mes forces, & l'eſpoir d'être payée le lendemain l'avoit miſe de bonne humeur : elle m'invita à manger avec elle & m'y força même, car dans la miſérable ſituation où j'étois réduite, j'avois à peine le courage de penſer à prolonger ma vie, que je ne ſoutenois que par pitié pour mon Fils. Pendant que nous dînions, la ſervante dont j'ai parlé, entra avec précipitation & me pria de remonter avec elle, parce qu'elle avoit quelque choſe à me dire. Je n'avois,

ce ſemble, aucun malheur à craindre ; puiſque j'avois eſſuyé tous les traits du ſort ; je frémis pourtant & je preſſentis une nouvelle accablante, elle ne pouvoit l'être davantage. Montaigu, ſon Ami & la malheureuſe Henriette avoient été arrêtés le matin & traînés dans un cachot. Ce miſérable objet de ma paſſion avoit été Maître-d'hôtel d'une Dame à laquelle il avoit volé deux cents mille livres : comme dix ans s'étoient écoulés depuis ce vol, & que cette Dame vivoit à ſoixante milles de la Capitale, il s'étoit flatté d'y pouvoir reſter en sûreté. Malheureuſement pour lui, ſa Maîtreſſe étoit venue à Londres pour quelques affaires, & l'ayant reconnu au Spectacle, l'avoit fait arrêter avec d'Igby qui étoit complice de ce vol ; Henriette avoit été arrêtée par précaution, comme une miſérable qui pouvoit bien être complice des crimes par leſquels on ſuppoſoit qu'ils s'étoient enrichis, car ils faiſoient groſſe figure. Cette fille en me racontant cette terrible avanture, m'excitoit à me ſauver ſi je me ſentois coupable, & finit en s'excuſant de me voir davantage, de peur de ſe trouver mêlée dans une ſi mauvaiſe affaire. Lorſqu'elle ſe fut retirée, & que je fus

abandonnée à moi-même, je vis d'un coup d'œil tout ce que l'avenir pouvoit m'offrir de terrible ; le déſeſpoir s'empara de mes ſens, & après avoir levé les mains & les yeux vers le Ciel, je pris un couteau, réſolue de terminer tout-à-coup mes malheurs & ceux de l'innocente créature pour laquelle j'avois conſenti à vivre. Je lui donnai le dernier baiſer & je levai un bras parricide ; dans cet inſtant funeſte il ouvrit les yeux qu'il ſembla fixer ſur moi, le couteau me tomba des mains & je me jettai à genoux ſans ſçavoir ce que je faiſois, & en accablant mon Fils de mille baiſers. Mon hôteſſe me ſurprit en cet état ; elle étoit accompagnée d'un homme aſſez bien fait, qu'elle me dit être le Propriétaire de ſa maiſon, & qui venoit chercher ſon loyer. Il recula d'effroi à la vue de l'inſtrument fatal de mon déſeſpoir qui étoit à côté de moi, & parut attendri de ma ſituation. Je réponds du loyer de cette Dame, dit-il à l'hôteſſe & je vais vous en donner quittance ; enſuite il me pria honnêtement de me relever, & après m'avoir mis deux guinées dans la main, il ſortit en me diſant que j'aurois de ſes nouvelles. Je ſuis perſuadée que je

ne dus ce premier secours qu'à l'humanité de cet homme ; mais, Madame, mes regards sont empoisonnés & semblent porter dans l'ame de ceux qui m'envisagent, le noir venin & la corruption de mon cœur. Il me vint voir les jours suivants, & j'eus le malheur de lui plaire à un tel point, qu'il me proposa de m'épouser si j'étois libre. Comme la femme chez qui je logeois n'avoit aucune connoissance de mes affaires, il me prenoit pour ce que j'étois en effet, pour une misérable qui n'étoit devenue mere qu'aux dépens de la vertu, & qui devoit recevoir à genoux la proposition qu'il lui faisoit. Il ne fut point refroidi en apprenant que j'étois mariée, & me proposa de m'assurer une subsistance honnête si je voulois le recevoir à titre d'Amant. La vue de mon Enfant prêtoit de nouvelles forces à la tentation, & il est surprenant qu'après tant de crimes je refusasse de commettre celui qui devenoit absolument nécessaire à ma conservation. C'étoit vous, ô mon Dieu ! qui me fortifiiez dans ce moment, & qui augmentiez dans mon ame le dégoût qu'elle avoit conçu du vice ! Mon Amant qui étoit un homme du commun, quoique riche,

ayant perdu l'eſpérance de m'attendrir par ſes bienfaits, réſolut d'employer la terreur pour me ſubjuguer; je lui devois douze guinées, il obtint un ordre pour me faire empriſonner, & je fus traînée avec ignominie dans un lieu que je ne puis me rappeller ſans horreur. C'étoit une chambre baſſe, ſi humide, que je n'y eus pas reſté trois heures ſans ſentir mes habits moüillés; les fenêtres grillées n'avoient rien pour les fermer, & un vent de nord ayant ſuccédé à la pluie, je devins ſi roide de froid que je ne pouvois me remuer. Je n'avois pour compagnie dans ce cachot que deux femmes, dont une devoit être pendue à la premiere ceſſion, & l'autre tranſportée; pour de meubles, il n'y en avoit aucuns, pas même une poignée de paille pour ſe coucher. Je mis mon enfant dans mon corſet que je laiſſai par-deſſus lui, & je me réfugiai dans le coin le moins expoſé au vent; j'en fus chaſſée par mes deux compagnes qui m'appelloient chienne de Françaiſe, c'étoit tout ce que j'entendois des injures qu'elles me diſoient. Sur le ſoir elles bûrent beaucoup d'eau-de-vie qui les mit de bonne humeur; elles m'en offrirent, & comme je leur fis entendre par ſignes

que je ne l'aimois pas, elles me donnerent un morceau de pain que je dévorai, car il y avoit vingt-quatre heures que je n'avois mangé. Je ne dormis pas toute la nuit, & le lendemain ayant voulu changer mon enfant, ſa beauté attendrit ces ames barbares, elles le careſſerent, demanderent une ſorte de bouillie faite avec du pain qu'il mangea avec avidité, car le lait m'avoit manqué; & pendant trois jours qu'elles reſterent dans ce cachot, je ne vécus que de ce qu'elles me donnerent. Elles en ſortirent pour ſubir leur arrêt, dont je n'avois que le ſoupçon; celle qui devoit être tranſportée m'ayant fait ſigne que ſa compagne ſeroit pendue, ce qui m'avoit pénétré d'horreur. Je ne vous dirai pas que cet état, quelque triſte qu'il dût me paroître, fût le plus pénible de ceux que j'aye éprouvé; non, Madame, le repentir de mes fautes commençoit à prendre aſſez de force pour m'engager à me ſoumettre ſans murmure. Il m'en fallut une bien ſupérieure à la mienne pour ſupporter la derniere peine que j'étois deſtinée à ſubir. Il n'y avoit pas une demi-heure que j'étois ſeule, lorſqu'on apporta dans mon cachot une femme évanoüie; ah! Madame, les

paroles me manquent pour vous exprimer ce que je devins lorſque je reconnus la malheureuſe Henriette. Elle avoit été déchargée par le même Jugement qui avoit condamné à mort Montaigu & d'Igby, & la connoiſſance qu'elle avoit des crimes de ce dernier n'ayant pu l'en détacher, elle ne l'avoit quitté qu'au moment où il alloit ſubir ſon arrêt, & s'étoit évanoüie en lui diſant le dernier adieu. Ceux qui l'avoient apportée dans ce lieu, commencerent à me donner meilleure idée de l'humanité des Anglais que je n'en avois eu juſqu'alors, & effectivement je n'avois vu, pour ainſi dire, que la lie de la Nation. Ils ſecoururent ma miſérable compagne avec toutes les marques d'une tendre compaſſion, & pendant que quelques-uns d'eux lui faiſoient ſentir des ſels, une femme aſſez bien miſe s'étant approchée de moi, qui étois à genoux fondante en larmes, me fit ſigne de lui donner mon enfant, ou plutôt le prit de mes bras, & le careſſa beaucoup; en même-temps elle dit quelques mots au Guichetier qui apporta une groſſe botte de paille qu'elle paya. Depuis que j'étois dans ce lieu d'horreur, je n'avois fait aucun effort pour chercher à être

entendue, non plus que pour avoir des lumieres ſur le ſort des complices de mes crimes ; j'avois à cet égard étouffé une curioſité qui auroit pu me perdre ſans leur être utile. A la vue d'Henriette mourante, toute ma prudence m'abandonna, & ſans réfléchir ſur les conſéquences terribles qu'on pourroit tirer de ma connoiſſance avec elle, je faiſois des plaintes ſi douloureuſes, qu'il étoit aiſé de voir le tendre intérêt que je prenois à cette infortunée. La femme qui tenoit mon Enfant en fut attendrie, & me demanda en français ſi je la connoiſſois. Ah ! Madame, lui répondis-je en joignant les mains ; c'eſt la meilleure de mes Amies qui n'étoit pas née, non plus que moi, pour éprouver ces horreurs. Je n'en pus dire davantage ; Henriette ouvrit les yeux, & je fus le premier objet qu'elle apperçut. Ma poſture, les pleurs que je verſois, lui perſuaderent que c'étoit la compaſſion que j'avois de ſes malheurs qui m'avoit conduite dans ce cachot ; elle en fut touchée & me tendant la main, je me jettai à ſon col, & l'arroſai de mes larmes ; au milieu de mes tranſports, je m'apperçus que cette ſcene douloureuſe attendriſſoit les ſpectateurs,

Un homme de ceux qui avoient aidé à transporter Henriette, lui dit en essuyant ses yeux, d'avoir bon courage, puisqu'elle étoit innocente, & me demanda si j'étois accusée de quelque crime. Ah! lui répondis-je, je ne suis ici que pour dettes; mais . . . . J'allois dire, je mérite d'y être; la crainte de réfroidir la pitié de ces gens me retint. La femme qui tenoit mon enfant, ayant appris que je ne devois que douze guinées, me dit qu'elle alloit trouver sa Maîtresse qui étoit une Dame très-charitable, & qu'elle espéroit que je ne coucherois pas dans ce lieu. J'ai sçu depuis, que cette Dame qui fait un grand nombre de bonnes œuvres, avoit envoyé par cette femme de chambre quelques aumônes aux prisonniers, & qu'ayant appris que je ne parlois pas un mot d'Anglais, elle avoit eu la curiosité de me voir. Elle nous fit apporter à manger & nous quitta avec promesse de s'intéresser pour nous; on lui dit qu'il n'étoit question que de moi, puisqu'Henriette étoit libre; mais ma compagne témoigna qu'elle vouloit rester quelques heures avec moi, & on nous laissa seules. Comme toutes ces personnes sortoient, un homme s'approcha de moi

& me demanda si j'étois une Française réfugiée : non, Monsieur, lui répondis-je, nous sommes Catholiques-Romaines ; il se retira avec les autres, mais il ne les suivit que quelques pas & rentra tout aussi-tôt, car ma misérable demeure étoit de plein pied à une petite cour où on m'avoit dit que je pouvois me promener, & je n'étois point enfermée. Un des Guichetiers, auquel il donna quelque chose, apporta trois chaises, & cet honnête homme nous invita de nous y asseoir ; je desirois d'entretenir seule ma malheureuse compagne, & j'allois le prier de se retirer, lorsqu'il nous dit qu'il avoit l'honneur d'être Prêtre, & qu'en cette qualité, il nous offroit toute la consolation & tous les secours qui dépendoient de son ministere. Ah ! Monsieur, lui dis-je, plût au Ciel que je fusse encore en état de profiter de ce que vous m'offrez ; mais il est des crimes dont on ne revient point ; & les miens sont de telle nature que je ne dois plus espérer de miséricorde. Réservez vos soins & votre zele pour Madame ; elle est mille fois moins coupable que moi qui l'ai perdue ; sans doute Dieu aura égard à sa foiblesse, & si je la vois

rentrer dans le chemin de la vertu, que je me suis fermé pour jamais ; il me semble que j'en deviendrai moins misérable. Ce bon Ecclésiastique sentit son zele s'enflâmer en m'écoutant, & me peignit la miséricorde de Dieu avec des couleurs si vives, qu'il fit renaître l'espérance au fond de mon cœur ; je me jettai à ses pieds & j'aurois voulu dès l'instant lui faire l'aveu de tous mes désordres, il me pria de le différer pour un moment plus tranquille. Henriette avoit paru touchée, & promit à notre Ananie de suivre ses conseils ; certainement elle étoit sincere, & l'Ecclésiastique nous ayant quitté après nous avoir donné son adresse & m'avoir promis de me revoir le lendemain, je pris autant de soin de soutenir ma malheureuse Amie dans ses bonnes résolutions, que j'en avois pris à la perdre. Mais les salutaires vérités dont je m'efforçois de la pénétrer, perdoient leur force en sortant de ma bouche impure ; elles ne firent sur elle qu'une impression momentanée, & trop foible pour la soutenir dans la violente tentation qu'elle étoit au moment d'éprouver.

La femme de chambre qui avoit été si émue de notre situation, rencontra

au fortir de la prifon un vieux Gentilhomme dont elle avoit été femme de charge ; elle étoit fi pleine de ce qu'elle venoit de voir, qu'elle lui en fit une peinture très-pathétique. Ce vieux pécheur s'imagina que des femmes réduites à une telle mifere, feroient de bonne compofition, & fut fur le champ chez une Veuve qui étoit dévouée à fes plaifirs, & lui expliqua fes intentions. Cette femme, dont la phyfionomie étoit bien trompeufe, vint à la prifon fur le midi, fous prétexte de nous apporter quelque fecours. Je m'apperçus qu'elle nous examinoit attentivement, & je l'attribuai à une fimple curiofité très-naturelle en ces circonftances. Heureufement pour moi mes longues fouffrances avoient bien altéré la beauté qui m'avoit été fi funefte ; car, hélas ! peut-être euffe-je été auffi foible qu'Henriette. Ce fut ma pauvre Amie qu'elle crut affez belle pour plaire à celui dont elle étoit agente, & déguifant adroitement fes motifs, elle lui dit qu'une Dame Françaife, touchée de fes infortunes, l'avoit chargée de lui offrir un afyle. Je l'ai dit, cette femme avoit un air de fageffe bien capable d'en impofer, & fon difcours avoit été fi fage & fi me-

ſuré, que de plus habiles que nous y auroient été trompées. Je conſeillai donc à Henriette de profiter d'une offre pleine de bonté, & je ne pris d'autre précaution que de prier cette femme de me donner ſon nom & ſon adreſſe; elle le fit ſans aucune difficulté, & je ne doutai pas qu'elle me trompoit en me donnant un faux nom. Quelques heures après je vis paroître la femme de chambre qui vint m'annoncer que j'étois libre, & qu'outre la ſomme principale, il en avoit coûté trois louis à ſa Maîtreſſe pour les frais du Geolier. Comme j'étois extrêmement foible, elle prit un Fiacre & me conduiſit chez Milady G***, ma libératrice. Cette Dame quittant une grande compagnie qui étoit chez elle, vint dans une chambre où on m'avoit fait entrer, me demanda ſi j'étois capable de travailler, & lui ayant répondu que je ſçavois très-bien faire le linge, promit de me revoir, & de me faire avoir de l'ouvrage; elle prit mon fils, ſe recria ſur ſa beauté, & me pria de le lui confier un moment; elle le porta à ſa compagnie, & de quinze perſonnes dont elle étoit compoſée, il n'y en eut pas une qui ne donnât ſa guinée. Elle me rapporta cette ſomme, & me congé-

dia, après avoir ordonné à sa femme de chambre de me chercher un petit logement. Je ne vous dis rien de ma reconnoissance, mes larmes l'exprimerent plus que mes paroles, & ce n'étoit pas la seule gratitude qui les faisoit couler, la générosité de cette Dame & de ses convives me rappelloit le honteux usage que j'avois fait de mes richesses. Que serois-je devenu si tous les cœurs avoient été aussi durs que le mien? Lorsque je fus seule dans ma chambre, mon premier mouvement fut le regret de m'être séparée d'Henriette, avec laquelle j'eusse voulu partager la petite somme que je venois de recevoir. J'osai, moi criminelle, demander pour elle un sincere repentir de ses fautes, aussi bien que des miennes, & je passai le reste du jour dans cet exercice. Ah! Madame, que les miséricordes du Seigneur sont grandes! il daigna me consoler; je crus entendre au fond de mon cœur une voix qui m'assuroit de mon pardon, & en même-temps je conçus un si vif repentir de mes fautes, que mon cœur sembloit prêt à se fendre. Quoique le sommeil eût fuï de mes yeux depuis longtemps, je ne pouvois me résoudre à quitter la priere, où je trouvois mille

sois plus de douceur que je n'en avois jamais goûté dans les plaisirs du monde ; cependant la nature épuisée succomba, & je fus forcée de prendre quelques heures de repos. Dès le lendemain matin je courus chez l'Ecclésiastique dont j'avois l'adresse, & je déposai dans son sein le poids énorme dont j'étois accablée depuis si long-temps ; il est le seul auquel j'ai déclaré mon nom & mon état ; mon respect pour ma famille, & encore plus pour celle dans laquelle j'ai eu l'honneur d'entrer, m'a imposé un silence que je n'ai pas rompu, même par rapport à ma bienfaictrice.

Je fis part à mon Confesseur de ce qui étoit arrivé à Henriette, que je me crus obligée de lui faire connoître, & il me promit de la voir le même jour. Tranquille de ce côté-là, je donnai le reste du jour à la priere, en attendant le moment où Milady G*** me fit appeller. Ce fut sur les trois heures, & je la trouvai à sa toilette. J'avois été tentée de faire la mienne ; on avoit retiré des mains de mon Hôtesse quelques habits dont j'eusse pu faire usage, & ma misérable vanité me suggéra qu'en plaisant aux yeux de cette Dame, j'intéresserois davantage son cœur. J'eus hor-

peur de cette pensée ; il appartenoit bien à une infame créature telle que j'étois, de chercher encore à intéresser ; je me sentois digne du mépris & de l'horreur de toutes les créatures, & il me sembloit que j'aurois eu quelque satisfaction à m'y voir exposée. Malgré le désordre de mes habits, on voyoit qu'ils avoient été beaux, & une femme du commun n'en pouvoit porter de telle sorte ; Milady le remarqua, & pleine d'humanité, elle ne voulut pas appesantir les maux d'une personne qui paroissoit au-dessus de son état présent, par des manieres hautes ; elle me força de m'asseoir, & ayant fait retirer sa femme de chambre, elle me demanda avec douceur qui j'étois. Charmée de trouver cette occasion de me rendre justice, je ne balançai pas à lui répondre : Une misérable, que vous ne souffririez pas en votre présence, & dont vous auriez horreur si vous la connoissiez, Madame. C'est le vice qui m'a précipitée dans l'affreuse situation dont votre charité m'a tirée ; & mes désordres sont tels qu'ils me forcent à vous cacher mon nom, pour ne pas déshonorer ceux auxquels j'ai l'honneur d'appartenir. Mes larmes couloient avec

abondance, non de la peine que me causoit l'humiliante confession que je venois de faire, mais de m'être mise dans le cas de ne pouvoir répondre autrement sans blesser la vérité. Cette Dame, loin d'être rebutée en apprenant la cause de mes malheurs, s'attacha à me consoler, & me demanda si je n'avois aucune ressource du côté de mes parents. Je suis presque sûre, lui répondis-je, de l'indulgente charité d'une belle-mere, qui fut autrefois mon Amie, & qui aussi jeune que moi, a conservé dans le grand monde la vertu la plus pure. J'ai eu aussi une Amie, qui sans doute ne me refuseroit pas son secours; mais le moyen de déchirer leurs cœurs en leur apprenant mes désordres. Hélas! repris-je douloureusement, elles ne les connoissent que trop, & peut-être ont-elles succombé sous la douleur qu'a dû leur causer ma fuite. Rassurez-vous à cet égard, me dit Milady, votre repentir me paroît si sincere, qu'il doit les forcer à vous rendre leur tendresse, je vous conseille de leur écrire. Au reste, quelque parti que vous preniez, j'aurai soin de vous; voyez ce qui pourroit vous convenir, & comptez sur ma bourse & mon crédit. Au lieu de répondre à cette

cette Dame, je me jettai à genoux, & j'adressai mes actions de graces au Seigneur qui me ménageoit un asyle, ensuite je lui annonçai qu'étant Catholique, le seul parti qui me convenoit, étoit une maison de pénitence où je pusse expier mes fautes; qu'une seule chose m'empêchoit de prendre ce parti, & c'étoit le soin de mon fils que je ne pouvois me résoudre à abandonner. Je lui demandai quelques jours pour me déterminer, & cela pour avoir le temps de consulter mon Confesseur. Je le vis le lendemain, & il m'apprit qu'il avoit passé le jour précédent à chercher Henriette, & que la femme dont j'avois le nom étoit absolument inconnue dans le quartier qu'elle avoit indiqué. Comme il ne pouvoit douter qu'elle n'eût cherché à rester inconnue, cela lui fit prendre aussi-bien qu'à moi, très-mauvaise opinion de ses intentions, & je restai inconsolable de l'ignorance où j'étois du sort de mon Amie, & des nouveaux périls où elle étoit peut-être exposée; enfin le hazard nous la découvrit il y a quatre jours; elle est sortie de chez la malheureuse qui cherchoit à la séduire, & a refusé de venir demeurer avec moi. Elle a sauvé des effets assez considéra-

bles, qui la mettent en état de se soutenir quelque temps. Elle m'assure qu'elle est résolue de mourir plutôt que de retomber dans le désordre; mais qu'étant dans l'impossibilité de reparoître en France, où elle pourroit être inquiétée par rapport au meurtre de son Époux, elle cherche à s'établir en Angleterre. J'ai sçu qu'elle est très-bien logée, & qu'elle reçoit la visite du vieux Gentilhomme dont j'ai parlé; j'ai cru même entrevoir qu'elle ne désespere pas de l'amener jusqu'au mariage, & si elle réussit que deviendra sa foi?

Voilà, Madame, le compte qu'on m'a forcé de vous rendre; si j'y ai senti une grande répugnance, ce n'est point par la crainte d'augmenter l'horreur que vous avez pour moi; non, vous ne pouvez me mépriser assez, & je me soumets de bon cœur à cette honte si justement méritée. Ce que je crains, c'est votre sensibilité, c'est celle de Madame de Villeneuve. Si je pouvois, sans la compromettre, me faire connoître à tout l'univers pour ce que je suis, je le ferois avec joie. Les jeunes personnes apprendroient par mon exemple où peut conduire la dissipation & l'amour des plaisirs. Mais, je le répéte, l'honneur

de la maiſon de Villeneuve me preſcrit la loi de pleurer mes fautes en ſecret; procurez-m'en les moyens, Madame. Ah! ſi votre charité alloit juſqu'à vous charger de mon malheureux fils, je volerois dans un de ces aſyles deſtinés aux créatures de mon eſpece, & je croirois ma vie trop courte pour pleurer & déteſter mes crimes, & les réparer par la plus auſtere pénitence. Demandez pour moi cette grace au Seigneur, & recevez l'amende honorable que je vous offre, pour avoir mépriſé vos conſeils.

ÉMERANCE continue.

Je n'ajoûterai qu'un mot, chere Amie. L'Oracle de Jeſus-Chriſt ſe vérifie, les publicains & les proſtituées nous précéderont dans le Royaume du Ciel. Victoire eſt devenue un miracle de miſéricorde; je donnerois ma vie pour ſçavoir Henriette dans les mêmes diſpoſitions. Je leur écrirai auſſi tôt que mes forces pourront me le permettre; mais probablement je recevrai auparavant votre réponſe.

DIX-HUITIEME LETTRE.

LUCIE

A EMERANCE.

VOTRE charmante fille avoit bien raiſon de me dire que je ne pourrois retenir mes larmes en liſant la lettre de Victoire. Quel égarement ! quel retour ! Hélas ! nous ne ſommes plus en état d'eſpérer une pareille grace pour ſon malheureux Époux, une mort violente l'a ravi au milieu de ſes déreglements. On nous aſſure qu'il a donné en mourant quelques marques de repentir à un Prêtre qui fut appellé, & qui lui a donné l'abſolution. Je m'efforce de croire & de perſuader à mon Époux que ce repentir étoit ſincere, & que Dieu qui lui a laiſſé cet inſtant, vouloit lui faire miſéricorde ; mais Madame, je ne puis me diſſimuler qu'il falloit un miracle, & Dieu ne les prodigue pas. Celui qu'il a fait en faveur de Victoire n'eſt pas même capable de me raſſurer. La foi n'étoit pas morte en elle, elle a eu horreur du ſacrilege, elle recouroit quel-

quefois au Ciel, quoique ſans eſpoir de pardon; elle ſe ſoumettoit aux châtiments qui étoient la ſuite de ſes crimes ; elle a eu moins d'horreur du cachot que du déſordre, au prix duquel elle pouvoit l'éviter. Ses ſentiments en baptiſant ſon enfant, marquoient un cœur qui, fidéle au ſentiment, à l'opération de la grace, ſe rapprochoit de Dieu. Nous n'avons rien de pareil dans ſon Époux ; ſa mort eſt la ſuite d'un crime, & il en minutoit d'autres. Il eût fallu que Jeſus-Chriſt eût renouvellé en ſa faveur ces grands coups de miſéricorde dont nous trouvons quelques exemples dans la ſainte Écriture. Après tout, il l'a pu, je dois eſpérer qu'il l'a fait, & rejetter toute autre penſée. C'eſt un homme auquel il avoit gagné de grandes ſommes, qui l'a forcé de ſe battre, & qui lui a donné un coup mortel, auquel il n'a ſurvécu qu'un demi-quart-d'heure ; & ce qui me donne quelque eſpoir pour ſon ſalut, c'eſt que la ſeule parole qu'il a prononcée a été de défendre à ſon Domeſtique de nommer ſon meurtrier, parce qu'il étoit juſtement puni. Encore une choſe qui augmente mon eſpoir, c'eſt que la Providence avoit dirigé la

promenade d'un bon Eccléſiaſtique vers le lieu où s'eſt paſſé le combat, il le vit tomber, & ne l'a point quitté juſqu'à ce qu'il lui ait vu rendre le dernier ſoupir. Le Chirurgien que le Domeſtique avoit été appeller, n'arriva qu'après ſa mort. On tranſporta ſon corps au Couvent des *Bons-hommes*, qui n'étoit qu'à cent pas, & le Prêtre qui avoit reçu ſon dernier ſoupir, ſe chargea de m'apprendre cette terrible nouvelle. Malgré tous les ménagements qu'on a eu pour inſtruire mon Epoux du ſort de ſon malheureux fils, il a été accablé de ce coup affreux; c'étoit un fils unique, & il ignore toutes les raiſons qui pourroient lui adoucir cette perte. Il a fait à Dieu le ſacrifice de ſa vengeance, & a exhorté le Domeſtique, ſeul témoin de ce funeſte accident, à obéir exactement aux dernieres volontés de ſon Maître, enſorte qu'on a publié que le Marquis avoit été attaqué par un Quidam inconnu. J'ai cru devoir engager ce garçon à me confier ce ſecret; on a trouvé quatre-vingt mille livres en or dans la caſſette du Marquis; je ſçais trop comment il avoit acquis cette ſomme pour être tentée d'en profiter, je ne veux point que mes enfants ſoient enrichis de ce lucre

abominable, & peut-être la plus grande partie de cet or appartient-elle à celui qui l'a tué. J'ai donc demandé cette somme à mon Époux au hazard de tout ce qu'il en pourra penser, & je vais faire tous mes efforts pour découvrir ceux auxquels le Marquis a gagné, afin d'acquitter sa conscience & la nôtre à cet égard. Cette mort augmente considérablement la fortune de ma fille, & me met à portée de remplir les vues de Victoire. Permettez-moi de vous dire, chere Amie, que le soin de cette infortunée me regarde. Si son mari vivoit, & qu'il eût voulu se rendre justice, il eût senti qu'il avoit à se reprocher les désordres de son Épouse; c'est lui qui l'avoit éloignée de moi, qui avoit détruit en elle la crainte du Seigneur par ses discours impies, qui avoit souscrit à son déshonneur avec une facilité qui avoit élargi pour cette pauvre femme la voie de perdition; il faut donc que ce soit aux dépens de son bien qu'elle soit secourue. Je n'ai osé découvrir à mon Époux le lieu de sa retraite; il s'affligeoit de l'avoir vue disparoître au moment où elle étoit prête de lui donner un héritier. Vous sentez combien j'ai besoin de vos conseils dans

une occaſion auſſi délicate, dites-moi ce que je dois faire, & ſur tout ne m'enviez pas le plaiſir de ſécourir la pauvre Victoire. Mais pourquoi ſemble-je la plaindre? ſon repentir lui donne un rang diſtingué aux yeux de Dieu; nouvelle Madelaine, elle va aimer à proportion qu'il lui aura été remis, & peut-être ne lui a-t-on tant remis que parce qu'elle a beaucoup aimé. J'oſe vous prier, Madame, de lui faire tenir pour mon compte une ſomme ſuffiſante pour la faire venir commodément elle & ſon enfant; marquez-lui de ma part toute la compaſſion, toute l'amitié dont mon cœur eſt capable; aſſurez-la que ſon enfant ſera élevé avec autant de ſoin que s'il étoit le mien. Invitez-la à prendre quelque temps pour refléchir en paix ſur ce que Dieu demande d'elle. J'ai peur que dans la premiere ferveur d'un juſte repentir elle ne prenne trop ſur elle, & ne nuiſe à ſa ſanté; nous avons intérêt de la conſerver pour jouir long-temps de ſes bons exemples. Et vous, Madame, le Ciel vous a rendu à mes vœux, parce que Dieu connoît le beſoin que j'ai de vos conſeils; entrez dans ſes vues, ménagez-vous pour nous. Je ne ſuis pas tellement occupée

de Victoire que j'en oublie sa malheureuse compagne ; comment se flatter d'un repentir permanent dans cette ame sans consistance ? Priez pour elle ; invitez Victoire à faire de nouveaux efforts pour l'enlever au danger. Elle seroit aussi en sûreté en Italie qu'en Angleterre, qu'elle tâche de l'engager à l'y suivre ; je m'engage à fournir à tous ses besoins, à l'établir honorablement ; je ne suis riche que pour cela, & je suis moins curieuse d'accumuler des sommes en faveur de mes enfants, que des œuvres de charité qui leur attireront la bénédiction du Ciel pour cette vie & pour l'autre. Je parle de mes enfants, parce qu'il seroit possible que j'en eusse encore ; cependant je ne suis pas grosse, & je souhaite d'avoir au moins le temps de nourrir ma chere petite, dont je vous parlerai une autre fois ; je ne veux pas vous surcharger d'écritures dans un temps où vous êtes encore si foible. Annette m'assure que les Médecins ne craignent point une rechute pour vous, à moins de quelque imprudence ; pour l'amour de Dieu & de nous laissez-vous conduire.

DIX-NEUVIEME LETTRE.

ÉMERANCE

A LUCIE.

IL n'eſt plus queſtion de convaleſcence, ma chere Marquiſe, ma ſanté eſt auſſi parfaite qu'on la peut ſouhaiter; mes forces ſont revenues à vue d'œil, & ma fille même me trouve engraiſſée; elle vous le mandera; car je prends des meſures contre votre tendre incrédulité. Les graces que Dieu a faites au Marquis dans les derniers moments de ſa vie, ſont bien propres à vous raſſurer ſur ſon ſort. Ce Prêtre qui ſe rencontre ſi-à propos, n'étoit point là par hazard; c'eſt ſans doute les prieres de ſon pere qui ont fléchi la miſéricorde divine en ſa faveur; faſſe le Ciel que les nôtres, & ſur tout celles de Victoire, en attirent une pareille ſur la malheureuſe Henriette. Je vous céde le plaiſir de prêter une main ſécourable à nos deux Amies; mais c'eſt à condition que vous m'abandonnerez le fils de Victoire; nous partagerons la bonne œu-

vre, s'il vous plaît; vous devez être bien contente, je vous laisse la plus grosse part; j'avoue pourtant que je le ferois moins volontiers si j'eusse profité de la bonne volonté de mon beau-pere; il vouloit me fixer une grosse pension; je l'ai refusée, & me suis bornée aux mille écus de mon revenu, dont je ne dépense pas le tiers; c'est, comme vous voyez, plus qu'il n'en faut pour bien élever cet enfant. Vous vous débarrasserez comme vous le pourrez de ma fille, qui prétend vous enlever une partie du plaisir que vous vous promettez; sa pension est du double plus grosse que la mienne; elle en a destiné le tiers aux bonnes œuvres, & veut partager celle-ci; je ne m'en mêle pas, entre vous le débat. J'écris à Victoire & à Henriette, je les presse de partir à lettre vue, & je n'oublie rien de ce que vous me marquez à l'égard de la derniere; il faut s'aider des motifs humains pour l'attirer ici; si une fois je puis la revoir, je ne désespere de rien. Sçavez-vous bien que si la lettre de Victoire m'avoit trouvé en bonne santé, & que si celle de M. de Sainville me l'eût permis, je n'aurois pas balancé à partir moi-même pour l'Angleterre, dans l'espoir que

cette ame foible n'eût pu me résister en face : je ne désespere point encore d'entreprendre ce voyaye si les soins de Victoire sont infructueux ; qu'est-ce que la fatigue de ce voyage comparé au fruit que j'en espere ? Je remets le tout aux soins de cette aimable Providence que je tâche de ne point perdre de vue. Je vous crois obligée en conscience de vous informer exactement des dettes & des injustices du Marquis ; il faut tout réparer, ma Chere ; ne laissez rien à votre fille qui ne soit bien acquis. Il se trouveroit bien des gens qui ne seroient pas de cet avis ; mais celui de l'Evangile est le mien, & qu'on n'entre point dans le Ciel avec le bien d'autrui, & qu'il vaut mieux faire dix restitutions douteuses que d'en omettre une seule. Il ne faut pas attendre que ceux auxquels on a fait tort redemandent leur bien, il faut les rechercher soigneusement, car le salut dépend de cette exactitude. Je crois aussi que pour rien au monde vous ne devez révéler au Marquis aucuns des crimes de son fils. Il n'y a qu'une seule chose qui puisse nous autoriser à découvrir les fautes du prochain, c'est la charité ; si on peut espérer de le corriger par ce moyen, ou

faire éviter aux autres un danger assez certain pour autoriser un avertissement. Excepté ces deux cas, il faut être d'une circonspection qui aille jusqu'au scrupule; c'est dans ces cas où il ne faut jamais craindre de pousser la délicatesse trop loin; car on n'entre point dans le Ciel avec la réputation d'autrui, non plus qu'avec son bien. J'ai eu depuis deux jours une utile leçon à ce sujet: je parlois d'une femme morte depuis plusieurs années, & d'une avanture scandaleuse, qui avoit été publique dans le lieu où elle vivoit, mais qui n'avoit pas été plus loin. Un homme éclairé eut la bonté de m'avertir que je blessois la charité en lui apprenant une chose qu'il ignoroit, & me fit comprendre que la réputation du prochain est aussi délicate que l'œil, la moindre chose peut lui faire une plaie mortelle. Parlez-moi beaucoup de votre petite; elle a bientôt un an; parle-t-elle? on dit que les filles sont précoces sur cet article; Annette commençoit à bégayer à un an. Du moins ses yeux disent-ils quelque chose? je veux vous dédommager de la contrainte que vous vous imposez à l'égard de tout le monde, en vous avertissant que le plus grand

détail à cet égard me causera beaucoup de plaisir, & ce n'est point un compliment.

VINGTIEME LETTRE.

LUCIE

A ÉMERANCE.

QUE je vous suis obligée, Madame, des nouveaux avis que vous avez la bonté de me donner. J'avois bien conçu toute l'étendue de mes devoirs par rapport aux restitutions dont je suis chargée pour le pauvre Marquis; mais je vous avoue que je n'avois pas, à beaucoup près, des idées aussi justes sur les égards dûs à la réputation du prochain. Votre lettre m'a engagée à faire un examen sérieux sur cet article, & je ne puis vous dire combien je me suis trouvée coupable, moi qui me flattois de n'avoir rien à me reprocher à cet égard. Je vais redoubler de vigilance, & prier le Seigneur de mettre une garde sur mes levres; car sans une grace particuliere, l'habitude m'entraînera. Je vois actuellement peu de

monde, & presque tous ceux que je fréquente sont gens de bien ; cependant le pauvre prochain fournit aux frais de la conversation, & sous prétexte que la plupart des fautes dont on parle ont quelque notoriété, on s'en entretient sans scrupule, & on en instruit bien des personnes qui peut-être les auroient toujours ignorées. En y refléchissant, il m'est venu une idée qui a quelque chose de choquant, mais que je ne puis m'empêcher de vous communiquer. Une compagnie où l'on s'entretient des fautes du prochain, même de celles qui sont connues, me semble comparable à une troupe de ces ennemis immondes qui se plaisent à fouiller dans les égouts, pour se nourrir & se délecter des ordures qui y croupissent. J'aurois grand besoin de vous avoir pour Ange visible, vous m'avertiriez par un signe quand ma langue s'échapperoit. La charmante Annette m'a écrit une grande lettre, où elle emploie toute son éloquence pour me persuader de lui abandonner la moitié de la bonne œuvre que j'ai projettée. Vous croyez peut-être que je la lui disputerai ; point du-tout ; le fonds destiné à cet usage ne chomera pas faute de trouver à être employé.

J'aurois eu plus de plaiſir à donner à nos Amies, j'aurai plus de mérite à aſſiſter des inconnus qui ne ſont pas moins que nos Amies les repréſentants de Jeſus-Chriſt ſur la terre, & ſes pauvres membres affligés. J'ai grand beſoin de veiller ſur moi à cet égard; j'aurois fait acception des perſonnes dans la diſtribution des aumônes, & au bout de tout, j'aurois ſuivi mon inclination, & il ne ſe ſeroit rien, ou preſque rien trouvé pour Dieu. Que d'écueils, chere Amie, même dans le bien qu'on veut faire; l'amour propre eſt bien vif, & ſe retrouve par tout. Ma charge eſt d'autant plus grande à cet égard, que mon Époux m'abandonne le ſoin de ſes aumônes: il fait de grands progrès dans la ſcience du ſalut, & répare par ſa ferveur tant d'années perdues pour le Ciel. Le Comte & ſon Épouſe l'animent, ils ſe ſont tout-à-fait dévoués aux bonnes œuvres. Ces ames étoient taillées pour le bien, quel dommage ſi leur incrédulité avoit continué à gâter de ſi excellents fruits!

Vous me donnez permiſſion de vous parler de ma petite; en vérité c'eſt une juſtice; vous me deviez ce dédommagement pour les violences que je me

fais

fais à cet égard. Elle continue à être belle ; je me dépêche de le dire avant qu'elle soit en état de m'entendre ; aussi-tôt qu'elle pourra apprécier les mots, celui de beauté sera proscrit de mon Dictionnaire. Elle est fort vive, fort tendre, honnêtement opiniâtre ; voilà tout ce qu'on en peut deviner. Elle ne parle pas encore ; on diroit qu'elle le voudroit ; je tâcherai de consacrer sa langue en lui faisant prononcer le Nom de Dieu avant le mien ; je la lui offre tous les jours, & quand elle est de bonne humeur, je la porte à l'Église, & j'ose la mettre sur l'Autel ; car je choisis des temps où il n'y a personne. C'est bien dans ces moments où je prie avec ardeur ; je m'offre avec elle ; mais quelle différence entre ces deux victimes ? Celle-ci est pure, & je suis criminelle. Il faut que l'une fasse recevoir l'autre ; ou plutôt, il faut que celui qui réside sur cet Autel où je la place, daigne sanctifier notre offrande par la sienne.

J'attends avec une vive impatience des nouvelles de nos Amies, fasse le Ciel qu'elles soient telles que nous les désirons.

Je suis fort occupée à la recherche des dettes du Marquis, & j'ai déja des

Mémoires pour trente-six mille livres ; je suppose qu'il y aura quelque chose à rabbattre ; il y en a qui me paroissent usuraires, n'est-il point permis de chercher à réduire celles-là, aussi-bien que les Mémoires de ceux qui avoient compté sur un crédit beaucoup plus long, & qui en conséquence avoient enflé leurs parties. Je n'ai point encore questionné le Domestique témoin de la mort du Marquis, sur le nom de son ennemi, il faut auparavant le convaincre qu'il pourra, sans blesser l'obéissance qu'il a promis à son Maître, me faire cette confidence. Je l'ai pris à mon service, & je l'emploie à me trouver les personnes auxquelles nous devons des restitutions. Quand j'aurai satisfait les Marchands, nous penserons aux autres.

Comme j'allois cacheter cette lettre on m'annonce un Religieux des Bons-hommes. Que me veut-il ? Je ne puis m'empêcher de frissonner. Ah ! Madame, ce Marquis que je regardois comme un homme sans religion, pensoit sérieusement à son salut ; on vient de me remettre un paquet de papiers qu'on a trouvé dans sa poche ; que croyez-vous qu'ils contenoient ? Une liste de ceux qu'il avoit trompés au

ʃeu, avec une priere pour moi de réparer le tort qu'il leur a fait ſi la mort le ſurprenoit avant qu'il eût pu s'acquitter de ce juſte devoir. Une lettre qui m'eſt adreſſée, où il m'avouoit les deſſeins qu'il avoit eu ſur ma vie; me demandoit pardon de la lettre anonyme; me conſeilloit de me défaire d'un Domeſtique qu'il me déſigne, & qu'il avoit ſéduit pour l'aſſocier à ſes mauvais deſſeins; & enfin une lettre, ou plutôt une amende honorable pour ſa malheureuſe Épouſe. Je copierai celle-là pour vous envoyer l'original. Rien de plus propre à confirmer notre Amie dans ſes bonnes réſolutions, pour la conſoler, peut-être même pour toucher la pauvre Henriette. Je ne ſuis plus ſurpriſe de la rencontre fortuite de l'Eccléſiaſtique qui l'a reconcilié avec Dieu; il paroît par ſes papiers que ſa réſolution de ſe convertir étoit ſincere, ou plutôt qu'il l'étoit déja. Une ſeule choſe me paſſe, c'eſt qu'au milieu de la ferveur de ſes bonnes réſolutions il ait pu ſe réſoudre à ſe battre. Apparemment qu'il a été attaqué ſans l'avoir prévu, & qu'il ignoroit le ſujet du rendez-vous qu'il avoit accordé. Cependant ſon Domeſtique m'aſſure qu'il lui avoit dit poſiti-

vement qu'il alloit se battre : je m'y perds, & j'abandonne toute cette affaire à la miséricorde du Seigneur. Comme il me prie expressément en cas qu'il fût surpris de la mort, de montrer l'état de ses dettes & des restitutions auxquelles il se croit obligé, à son pere, je lui donnerai ce papier qui est séparé des autres & je prierai mon Epoux, comme il m'en charge, de lui accorder le pardon de tous les chagrins qu'il lui a causés. Je me crois d'autant plus obligée à suivre ses volontés à cet égard, que rien n'est plus propre à calmer les inquiétudes de mon Epoux sur le sort éternel de son Fils. Ce pauvre garçon avoit des pressentiments de sa mort prochaine, comme vous le verrez par sa lettre à Victoire. Quel bonheur pour lui de ne les avoir pas négligés !

Lettre du MARQUIS *à* VICTOIRE.

CHERE ÉPOUSE,

Après avoir si malheureusement réussi à vous perdre, oserai-je me flatter de vous trouver aussi docile pour la vertu & le repentir, que vous l'avez été pour le vice ? Ne fermez pas votre cœur à la

voix miséricordieuse du Seigneur qui vous parle par ma bouche, quelqu'indigne que je sois. J'ai un vif pressentiment que le moment terrible où je dois lui rendre compte de ma vie criminelle n'est pas loin; que je n'aye point alors à me reprocher votre perte; vous étiez née vertueuse, mes mauvais exemples vous ont séduit. Plus heureuse que moi, vous aurez le temps de réparer vos désordres par une vie nouvelle; je sens que je n'aurai pas ce bonheur, & je me hâte d'employer le peu de temps qui me reste à réparer autant qu'il est en moi tout le mal que j'ai fait & que j'ai voulu faire. Peut-être Dieu prolongera-t-il ma vie au-delà du terme que je me promets; mais quoiqu'il arrive, je mourrai à la société que j'ai scandalisée; une retraite ignorée deviendra mon tombeau, si celui qui semble n'attendre que sa proie, se referme. Ne nous flattons point, c'est le seul parti qui nous reste pour nous soustraire aux dangers inévitables auxquels nous ne pourrions échapper, si nous nous y exposions; la mauvaise habitude prévaudroit sur la grace, & je suis persuadé que l'éloignement des occasions peut seul faire notre sûreté. Je ne differe à

me rendre à la Trappe, qu'autant de temps qu'il m'en faut pour mettre ordre à mes affaires; consentez à mon sacrifice & joignez-y le vôtre. Je prie votre respectable Amie, Madame de Villeneuve, de vous donner les moyens d'accomplir ce bon dessein, si elle peut découvrir le lieu où vous êtes. Je pourvois aussi au sort du malheureux enfant dont vous êtes grosse; souvenez-vous que vous ne pourriez sans crime lui faire porter mon nom & priver par là ma Sœur d'un bien qui n'appartient qu'à elle. Si le Seigneur exauce les vœux que je fais pour vous, ne passez aucun jour de votre vie sans lui demander miséricorde pour votre coupable Époux, soit qu'il soit encore en état de faire pénitence en cette vie, soit qu'il soit déja sous la main de la justice de Dieu.



VINGT-UNIEME LETTRE.

ÉMERANCE

A LUCIE.

NOUS n'avons plus rien à souhaiter, ma chere Marquise; Victoire a triomphé & nous ramene Henriette; mais lisez sa Lettre qui est jointe à celle-ci & qui m'a fait verser des larmes de joie. Je n'en ai pas moins répandu en lisant celle de son Epoux; assurément c'est M. de Villeneuve qui attire la bénédiction du Ciel sur toute sa famille. Le combat du jeune Marquis après cette lettre est une énigme que je ne puis débrouiller; peut-être la mauvaise habitude..... mais non, Dieu ne fait point les choses à demi; il paroît que ce pauvre Marquis n'avoit point résisté à la grace, elle ne l'aura point abandonné. Il faut croire que son domestique se trompe, ce pressentiment de sa mort prochaine étoit un miracle qui n'auroit pas été fait en vain; je fais comme vous, j'abandonne cette circonstance à la miséricorde de Dieu, d'autant plus

qu'il a ſurvécu aſſez d'inſtants à ſa bleſſure pour obtenir miſéricorde de cette derniere faute, s'il eſt vrai qu'il l'ait commiſe. Vous aurez connu par le Mémoire de ſes dettes ce que vous devez payer, & cela vous diſpenſera peut-être de l'examen que vous projettiez, mais prenez garde dans le rabais que vous devez faire au ſujet des dettes uſuraires, d'abuſer de la foibleſſe des créanciers. La plûpart de ceux du Marquis ſçavent qu'il s'eſt engagé avant d'être autoriſé par les loix, & qu'à raiſon de ſon âge on pourroit chicaner leur dette, il pourroit bien arriver qu'à cauſe de cette circonſtance ils conſentiſſent à perdre une partie pour ſauver le reſte, ce qui ſeroit une injuſtice. Voyez-les chacun en particulier; tâchez d'intéreſſer leur conſcience & de tirer d'eux l'aveu de la dette légitime, de laquelle il ne faut rien retrancher; au contraire, il faut y joindre un intérêt honnête & tel qu'ils euſſent pu eſpérer de tirer de leur fonds. Auſſi-tôt que nos Amies ſeront arrivées, nous concerterons ſuivant leurs diſpoſitions, ce qui conviendra de faire pour elles. Voici la copie de la Lettre de Victoire.

Lettre de VICTOIRE *à* ÉMERANCE.

Je n'en puis plus douter, Madame, le Seigneur m'a regardé dans sa grande miséricorde, puisqu'il a daigné vous inspirer la tendre compassion dont vous me donnez des preuves si frappantes dans votre Lettre. Vous me rendez, dites-vous, tous les droits que j'avois sur votre cœur, vous me commandez d'employer à votre égard le nom d'Amie autrefois si cher à mon cœur; non Madame, je n'abuserai point jusques-là de votre indulgence, non plus que de celle de Madame de Villeneuve; vous avez la bonté d'ajouter que vous me recevrez dans vos bras. Ah! c'est à vos genoux que je souhaite d'être admise; je n'aurai jamais la hardiesse de lever mes yeux vers vous, je craindrois de vous souiller par mes regards. Cette impression de honte & de confusion ne cessera qu'avec ma vie. J'ai vécu dans une grande retraite depuis la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire & je n'ai vu que ma bienfaictrice, mon Confesseur & Henriette; elle a sauvé de son naufrage environ vingt mille livres, & pense que cette somme sera suffisante

pour la faire vivre en Savoie où elle a dessein de se retirer. Vous le dirai-je, Madame, il me semble que j'aurois une grande répugnance à me servir de cet argent, il me paroît le sang de l'orphelin & de la veuve, puisqu'il est acquis par des voies injustes ? Je n'ai osé risquer cette réflexion vis-à-vis d'Henriette ; si vous sçaviez quelle peine nous avons eue à la déterminer à me suivre. Elle n'y consent qu'à condition que je vous laisserai ignorer le lieu de sa retraite ; je promets tout pour la tirer du danger où elle est, & j'espere l'amener par degrés à tout ce qui conviendra le mieux au salut de son ame. Elle me paroît effrayée du dessein que j'ai formé de me retirer dans une retraite, & me fait promettre de n'essayer jamais à l'y conduire ; je lui réponds que tout lieu où elle voudra vivre chrétiennement me sera bon ; enfin, Madame, je souscris à tout ce qu'elle exige,& encore je crains à tous moments qu'elle ne m'échappe. Aussi-tôt que j'eus reçu votre Lettre, j'eus soin d'en effacer la signature & les noms propres ; après cette précaution, je la portai à Milady G*** pour la prier de faire recevoir par un de ses gens la lettre de change que vous avez eu la

bonté d'y joindre. Je n'avois dépensé que deux guinées des quinze qu'elle m'avoit fait donner ; j'ai voulu la forcer à reprendre les treize qui me restoient, au moins pour la payer en quelque sorte de ce qu'elle a avancé pour moi ; elle en a paru offensée & je me suis vue obligée à les garder. Elle a joint à ce bienfait le présent d'un habit de voyage & des manieres si gracieuses, que son nom ne sortira jamais de ma mémoire. Elle pousse la bonté jusqu'à me donner une lettre de recommandation pour le Capitaine qui doit nous conduire à Livourne, & qui partira dans trois jours. J'attendrai vos ordres dans cette Ville, & si j'en croyois mon cœur, j'employerois l'excédent de la somme que vous me faites remettre, pour entrer dans une de ces maisons de pénitence qu'on dit être communes en Italie, & où l'on est reçu pour peu de chose. Quelle sera ma confusion de paroître devant vous ? hélas ! il faudra bien en essuyer une plus grande au jour du Jugement où mes crimes seront manifestés aux yeux de l'univers entier ! je me soumets à ces deux humiliations que je n'ai que trop méritées, & après avoir essuyé cette premiere honte, j'irai

de grand cœur me cacher aux yeux de tous les hommes. Je n'ai point encore la hardiesse d'écrire à Madame de Villeneuve ; ah ! si vous sçaviez combien je l'ai outragée, vous approuveriez le silence respectueux que je garde à son égard ! ma reconnoissance pour ses bontés n'en est pas moins vive ; à mesure que mon cœur se purifie, j'y sens renaître des sentiments que je n'ai pas la témérité d'exprimer, & que je sçaurai réduire à ceux du plus profond respect.

ÉMERANCE continue.

En vérité, ma chere Marquise, il faut convenir que cette pauvre égarée nous présente le modèle d'une parfaite conversion : quels bas sentiments d'elle-même ! quelle austérité ! Il faut qu'elle se soit réduite au pain & l'eau pour n'avoir dépensé que deux guinées en six semaines dans un lieu où tout est si cher. Nous devons espérer qu'à la fin son exemple touchera Henriette ; qu'elle est éloignée des admirables dispositions de sa compagne ! il ne faudra plus que modérer le zele de celle-ci. Je me propose d'aller jusqu'à Genes au-devant d'elle, & par-là j'empêcherai Henriette de m'échapper ; priez Dieu qu'il daigne toucher son cœur.

VINGT-DEUXIEME LETTRE.

LUCIE

A ÉMERANCE.

JE veux payer les bonnes nouvelles que vous m'avez données, chere Amie, en vous en apprenant une qui doit vous procurer les plus vifs transports; mais modérez-vous, je vous en conjure. J'ai trouvé un homme qui croit connoître votre Epoux, & qui m'assure qu'il respire encore. Je n'ose pas me livrer à toute l'espérance qu'il s'efforce de m'inspirer; c'est un homme extrêmement pauvre, & souvent ces gens forgent de fausses nouvelles pour intéresser la charité de ceux auxquels ils parlent; néanmoins il ne faut rien négliger, & j'ai pris des précautions si sûres qu'avant quatre jours je sçaurai quel fond je puis faire sur ses paroles. Après vous avoir annoncé un si grand motif de joie, aurez-vous bien le sang froid nécessaire pour lire une avanture qui m'a pensé devenir fatale & dont le danger n'est pas tout-à-fait passé :

j'ai manqué perdre M. de Villeneuve; il a versé; il s'est blessé; il est.... Ah! que j'entends mal à composer un Roman! il n'en est rien du tout, chere Amie; il se porte à merveille, mais comme l'homme dont je vous parle m'a donné des nouvelles certaines de votre Époux, je voulois vous conduire par degrés à cette grande nouvelle. Actuellement ceux que j'ai fait partir pour briser les fers de M. de Sainville, sont peut-être sur les côtes de Barbarie, & doivent le racheter quoiqu'il en coûte. Respirez un peu, je vous en conjure, & redoublez votre attention pour apprendre les moyens dont Dieu s'est servi pour me découvrir le lieu qui renferme votre thrésor.

Je vous l'ai dit, nous voyons peu de monde; cependant il est des occasions où il faut se prêter aux usages. Une Niéce de mon Époux, dont il a été le Tuteur, épousa il y a trois jours le Comte D***, nous ne pûmes nous dispenser de donner à cette occasion un dîner où il y avoit vingt-deux personnes. Le même jour les Peres de la Mercy avoient conduit à Paris une bande de captifs dont ils avoient brisé les chaînes, & qui, pour la plûpart, n'avoient ni

feu ni lieu. Un de ces Peres, que je connois beaucoup, me demanda permiſſion de nous amener ces pauvres gens, perſuadé que dans une ſi grande aſſemblée, il ſe trouveroit quelques perſonnes aſſez charitables pour ſe charger de faire une quête en leur faveur. On les fit entrer dans un grand Salon où je conduiſis toute la compagnie au ſortir du dîner. Tout le monde fut ému à la vue de leurs chaînes, & chacun ſe fit un plaiſir de les queſtionner après les avoir aſſiſtés. Parmi ces captifs je remarquai un homme qui, moins attentif que les autres aux queſtions qu'on lui faiſoit, ne détournoit pas les yeux de deſſus le portrait que Monſieur votre Beau-Pere nous a envoyé. Surpriſe de ſon attention, je lui demandai pourquoi il regardoit ſi attentivement ce tableau. Madame, me dit-il, en me montrant le portrait du jeune Marquis, je ſuis bien trompé ſi je ne connois l'original de cette figure qui a été mon compagnon d'eſclavage à Maroc depuis quatre années. Vous pouvez vous figurer avec quelle vivacité j'interrogeai cet homme ; voici ce qu'il me répondit. Celui qui reſſemble à ce portrait paroît avoir trente-ſix ans, il y en a huit qu'il

eſt captif; mais ce n'eſt que depuis quatre années que Moulei Iſmaël l'a donné au Prince Moulei Mahamet ſon fils qui étoit auſſi mon Maître. Ce Prince qui n'a rien de la barbarie de ceux de ſa nation, connut d'abord que ſon Eſclave excelloit dans les ſciences qu'il aime beaucoup lui-même, & Sintaile devint ſon favori. Ici j'interrompis l'Eſclave pour anagrammatiſer ce nom, & j'y découvris bientôt le nom de Sainville. Je n'eus pas la patience d'attendre le reſte de l'hiſtoire; je m'adreſſai au Pere de la Mercy, & lui demandai s'il auroit le courage de partir ſur le champ avec un de ceux qui venoient d'achever leur voyage, parce que je m'intéreſſois ſi vivement à la liberté de cet Eſclave, que je donnerois volontiers la moitié de mon bien pour le racheter. Ce Réligieux me pria de faire appeller ſon Supérieur; &, je vous l'avoue, Madame, j'étois ſi tranſportée que je me jettai à ſes pieds pour le conjurer de m'accorder la faveur que je lui demandois, & pour donner un nouveau degré de chaleur à ſon zele, j'ajoutai qu'il devoit s'attendre aux plus grandes marques de la reconnoiſſance de la part du Marquis de Sainville, pere de l'Eſclave pour

lequel je m'intéressois, & qui ne goûtoit qu'imparfaitement le plaisir de se voir réuni avec sa belle-fille & sa petite-fille, parce que la perte de ce fils unique faisoit couler ses larmes. Le Supérieur me demanda jusqu'au lendemain pour faire partir les deux Réligieux, & l'Esclave qui venoit de parler nous pria de lui permettre de se retirer pour composer un Mémoire instructif qui étoit absolument nécessaire au succès de la négociation qu'on alloit entreprendre, promettant de venir le lire sur les huit heures du soir. Pour l'encourager à travailler avec plus de soin, je lui donnai ma bourse où il y avoit une douzaine de loüis, en l'assurant que ce n'étoit que le prélude de ma reconnoissance, puisqu'il devoit être assuré que sa fortune étoit faite. Il baisa ma main en recevant cette bourse, & sortit avec ses compagnons. Vous pouvez croire qu'il ne fut plus question que de cette avanture le reste du jour; chacun me questionnoit, & en vérité, je n'étois guere en état de répondre; j'extravaguois un peu. Je tenois ma montre à ma main & comptois les minutes; il me sembloit que la lecture de ce Mémoire qu'on m'avoit promis, accéléreroit la

liberté de votre Époux. Enfin, sur les huit heures moins un quart, ne pouvant plus contenir mon impatience, j'envoyai chez les Peres de la Mercy. On me fait répondre que l'Esclave a disparu & qu'on ne sçait ce qu'il est devenu; je demeure immobile à ces mots, & dans l'instant le Marquis mon Époux entre & me demande permission de me présenter un de ses Amis; j'ouvre la bouche pour lui dire que le moment n'est pas bon, que je suis toute troublée, que j'ai besoin de me remettre du chagrin que me cause la fuite de cet Esclave; il ne me laisse le temps de rien, sort & rentre en tenant par la main, qui? le Marquis de Sainville lui-même qui se jette à mes genoux, me remercie avec dignité du feu que j'ai marqué pour sa délivrance, m'appelle son Ange visible, me demande permission de me quitter à l'instant pour voler à Turin, me prie de lui apprendre comment je connois son épouse, sa fille & son pere, & dans l'intervalle d'une minute me fait des questions qui se succédent si rapidement, que je n'aurois pu répondre quand j'aurois été en état de le faire; cependant il étoit toujours à mes pieds, & je ne pensois pas

même à le prier de ſe relever; je le regardois, je pleurois, je l'embraſſois! ouï, Madame, je l'embraſſois, & je vous défierois de le faire plus tendrement. Enfin, mon Epoux le prie de ſe relever, M. de Sainville s'aſſeoit à côté de moi, & toute notre compagnie nous entoure avec une avide curioſité d'apprendre comment le Marquis avoit pu être tranſporté en un inſtant de Maroc dans mon appartement. A la lettre, Madame, cette extravagance nous vint à tous dans l'eſprit, & pas un de nous ne s'aviſa de penſer que cet Eſclave, qui nous avoit paru vieux & caſſé, fût cet homme de bonne mine que nous avions devant les yeux. Enfin nous reprimes nos ſens, & capables d'entendre un diſcours ſuivi, M. de Sainville m'apprit que le Prince ſon bienfaiĉteur & ſon Maître avoit eu la bonté d'envoyer un Exprès en Italie, il y avoit deux ans, & qu'ayant appris que le Marquis de Sainville avoit adopté ſon neveu, il en avoit conclu que ſon reſſentiment n'étoit point appaiſé, & qu'il avoit refuſé de reconnoître ſon épouſe & ſa fille. Que cette nouvelle l'avoit déterminé à dire un éternel adieu à ſa Patrie, mais que la mort tragique de

ſon Maître lui avoit fait prendre l'Affrique en horreur, qu'ayant été affranchi peu de temps auparavant, il avoit profité de la rédemption que les Peres de la Mercy avoient faite à Maroc, pour repaſſer en Europe, qu'il étoit réſolu d'aller dans ſon habit d'eſclave en Piémont, non pour rentrer dans les droits de ſa naiſſance, mais pour ſçavoir au moins ce qu'étoit devenue une famille pour laquelle le temps n'avoit point diminué ſa tendreſſe. Il fallut à mon tour apprendre à votre Époux, non tous les événements de votre vie & de celle d'Annette, mais celui qui vous avoit réunie avec Monſieur votre beau-pere. Ce récit m'ayant rappellé St. Far qui étoit à S. Germain en-Laye avec ſon Épouſe, je fis partir un Exprès qui marcha toute la nuit, & le lendemain à huit heures du matin ils étoient à notre Hôtel. Il falloit ſonger à vous ménager dans un événement capable de vous faire mourir de joie; la crainte d'altérer votre ſanté & celle de Monſieur votre beau-pere, eut la force de modérer l'ardeur du Marquis; il me prie de vous écrire, & partira le lendemain de ma Lettre; c'eſt-à-dire, Madame, que vous n'avez que quelques heures à paſſer avant de l'avoir

ſous vos yeux & entre les bras. Il faut finir par là, vous n'entendriez pas mes félicitations, ſi je me mêlois de vous en faire, & elles ſont ſi vraies, ſi vives! oh devinez! je n'ai point d'expreſſions pour ces choſes; elles ſont telles, dis-je, que je n'aimerois pas à les perdre. D'ailleurs tous mes ſentiments ſont ſuſpendus jusqu'à ce que j'apprenne que vous n'êtes pas morte de joie.

VINGT-TROISIEME LETTRE.

ÉMERANCE

A LUCIE.

NOn-ſeulement, ma Chere, je ne ſuis pas morte de joie, mais je puis vous aſſurer qu'on n'en meurt pas, puiſque je reſpire encore; mon reſpectable beau pere a même eu aſſez de force pour ſoutenir la ſienne: je ne parle pas de nos jeunes gens, ils ſont dans la saiſon de la force & du courage, & ont ſupporté cet événement avec force ſans que leur tendreſſe en ait été moins vive. Votre Lettre m'a menée par gradation à la grande nouvelle, mais le premier

mot où vous me parliez d'une espérance vague, fit un effet si violent, que celui où vous m'annonçâtes que mon Époux étoit entre vos bras me trouva déja toute émue, toute transportée. Heureusement je n'étois pas seule lorsque je lus cette lettre; dès les dix premieres lignes j'avois été prête à m'évanouir, & je crois que ce qui m'empêcha de perdre connoissance, fut le desir ardent de trouver dans les deux pages de cette lettre, une confirmation des espérances que vous me donniez. On avoit sonné pour appeller ma Fille, elle me trouva pâle, tremblante & sans avoir le courage & la force d'ouvrir la bouche : effrayée de me voir dans cet état, & voyant que les questions qu'elle me faisoit étoient sans réponse, elle me pria de lui permettre de lire votre lettre qui étoit toute ouverte sur ma table; je lui fis signe de me la donner & la refermai, ce qui la surprit beaucoup. Elle fit appeller son mari qui ne put tirer de moi une seule parole. Je leur fis entendre que je voulois être saignée; dans l'instant, le visage d'Annette fut couvert de larmes; elles exciterent les miennes, & j'en versai avec tant d'abondance que j'en fus soulagée, en sorte que le Chirurgien

me trouva beaucoup mieux & ne jugea pas à propos de me ſaigner. Ma pauvre Annette ſe déſeſpéroit de ma ſituation & craignoit une rechûte ; pour moi, je ſentois fort bien que le danger étoit paſſé, & auſſi-tôt que je fus en état de la raſſurer, je lui dis qu'elle n'avoit rien à appréhender d'une émotion cauſée par la joie ; que je venois d'apprendre que ſon Pere vivoit encore, & que je n'avois pas eu la force de ſupporter ce bonheur. A ces mots, ma Fille s'élança dans mes bras, & après m'avoir accablé de ſes embraſſements, me conjura de lui donner ma lettre. Elle étoit trop émûe elle-même pour oſer riſquer d'augmenter ſon émotion ; je la ſoutins quelques inſtants dans une incertitude capable de donner le juſte équilibre à ſes eſprits, & je l'amenai par degrés à la grande nouvelle. Le ſoin de ménager mon Beau-Pere nous fit une utile diverſion ; je voyois par votre lettre que mon Époux pouvoit arriver à chaque moment, euſſions-nous été les maîtres de compenſer nos mouvements dans une telle occaſion ? à la fin Annette ſe chargea de l'entrepriſe. Nous fûmes déjeûner dans la chambre du Marquis, ſelon notre coûtume, & Annette au milieu

d'une conversation indifférente, s'écrie : Ah ! mon cher Pere, je me rappelle à ce moment le songe que j'ai eu cette nuit & qui a manqué me faire mourir de joie ; en même-temps elle lui raconte le précis de votre lettre & a soin d'y mêler quelques circonstances qui sentent le rêve ; mes larmes coulent, celles de M. de Sainville s'y mêlent ; & Deshomais nous dit, d'un grand sérieux, qu'un tel songe est significatif, qu'assurément il nous annonce quelque bonne nouvelle, & nous jure qu'il a eu la même vision ; mais, ajoute-t-il, le mien a été poussé plus loin ; nous étions allés sur le chemin, & c'est à Rivol que nous avons trouvé mon Pere. Le Marquis qui étoit encore couché, se leve sur son séant, & me demande, tout troublé ce que je pense de la conformité de ces rêves. Il y a quelque chose de surprenant dans tout ceci, lui dis-je ; je n'ai pas pensé précisément la même chose, mais il est vrai que j'ai eu ce matin un si vif pressentiment du bonheur que ces rêves nous annoncent, que ma Fille m'a trouvée toute en larmes, je n'ai pas voulu lui donner une fausse joie ; cependant toutes ces circonstances réunies me paroissent si extraordinaires,

que

que si je n'avois pas peur que vous vous mocquiez de moi, je partirois sur le champ pour aller au-devant du bonheur que le Ciel semble nous présager. Eh! que risquons-nous, me répond le Marquis tout ému ? je veux vous accompagner ; il ne faut que cacher le motif de ce petit voyage, car nous sommes un peu fous. Nous nous écriâmes tous les trois avec transport, qu'il falloit faire cette équipée, & que nous en serions quitte pour rire de notre crédulité, si, conformément au proverbe, *tout songe étoit mensonge*. Nous dîmes mille folies à ce sujet, & mon Beau-Pere s'étant habillé nous montâmes en carrosse; Deshomais eut la précaution de se faire suivre par un Chirurgien qui devoit se tenir à l'écart, & nous plaçâmes un Laquais sur le grand-chemin pour nous avertir de tous ceux qui y passeroient. Nous dînâmes à Rivol & notre repas fut égayé de mille plaisanteries que nous faisions sur notre crédulité; cependant cinq heures sonnerent, le cœur me battoit furieusement, mon Beau-Pere proposoit de regagner Turin & nous prioit sérieusement de ne parler jamais de cette extravagance, lorsque le Laquais rentra avec précipitation, & nous dit qu'un homme

en chaiſe de poſte ayant reconnu ſa livrée, lui avoit demandé s'il appartenoit à M. le Marquis de Sainville, & qu'ayant appris qu'il étoit à Rivol, il demandoit la permiſſion de le ſaluer. Deshomais & ſon Epouſe n'entendirent pas la fin de cette phraſe, ils s'étoient précipités hors de la porte ; j'avois voulu les ſuivre, & mes jambes tremblantes ayant refuſé de me ſoutenir, je fus contrainte de me raſſeoir en ſanglotant de toutes mes forces. Mon Beau-Pere ſurpris, s'approcha de moi & me dit quelques mots ſans ſuite : mais qu'eſt-ce que tout cela ſignifie ? ſeroit-il poſſible ? Il n'eut pas le temps d'en dire davantage ; mon Epoux étoit à ſes pieds qu'il embraſſoit avec tranſport ; Annette & Deshomais étoient dans la même poſture ; tout pleuroit, ou plutôt, tout ſanglotoit ſi fort qu'il n'étoit pas poſſible de parler. Le Chirurgien qui avoit pris ſes précautions, interrompit cette ſcène & nous préſenta des cordiaux qui, en vérité, nous étoient devenus néceſſaires : nous forçâmes mon Beau-Pere à ſe coucher pour une couple d'heures, & nous lui avouâmes que nous étions avertis. Le Ciel qui ne vouloit mêler aucune amertume à notre

joie, ne permit pas qu'il fût incommodé de la ſienne ; nous étions tous quatre à genoux autour de ſon lit, il nous pria de nous y aſſeoir, & nous paſsâmes une heure dans une confuſion ſi charmante, que le Chirurgien & les domeſtiques pleuroient d'auſſi bon cœur que nous à ce ſpectacle ; c'étoit bien alors qu'il eût fallu nous peindre. Mon Beau-Pere, qui ne s'étoit couché que par complaiſance pour nous, voulut retourner le ſoir même à Turin ; le bruit du retour du Marquis nous y avoit précédés, & nous trouvâmes le Palais plein de parents & d'amis qui attendoient nôtre retour. La foule n'a point diminué depuis deux jours, & je trouve à peine ce moment pour vous écrire, à vous, que mon Epoux a nommé notre Ange viſible, & qui l'êtes en effet, puiſque c'eſt de vous qu'il s'eſt ſervi pour me rendre tous les biens que j'avois perdu. Une ſuite ſi conſtante de proſpérités me fait faire des réflexions qui moderent ma joie ; je remets à un autre jour à vous en entretenir ; il ne faut point mêler de nuages aux plus beaux jours de ma vie.

VINGT-QUATRIEME LETTRE.

EMERANCE

A LUCIE.

VOici deux postes passées sans avoir reçu de vos nouvelles, ma chere Marquise ; qui peut occasionner votre silence dans un temps où il étoit si naturel de partager ma joie ? la juste inquiétude que j'en ai conçue est un contrepoids à l'excès de ma félicité. Il faut que vous soyez hors d'état d'écrire ; tout ce qu'il y a de plus funeste se présente à mon esprit; la poste n'a pas manqué : si je n'ai pas de vos lettres à la premiere poste, je ferai partir un Exprès ; je ne puis rester dans cette accablante inquiétude. Voilà quel étoit le sujet de ces réflexions que je vous annonçois dans ma derniere Lettre ; je pensois qu'un bonheur si constant ne pouvoit être de durée. Hélas ! qu'est-ce que l'espece de félicité qui nous environne ? chaque objet qui nous attache &. dont nous jouissons, est une occasion prochaine de douleur & de regrets cuisants. Il fut un

temps de ma vie, où privée de tout, je n'avois plus de malheur à craindre; j'avois, ce semble, épuisé tous les traits du sort. Aujourd'hui tout ce que je possede me fait trembler, je crois toucher au moment de le perdre. Votre silence dans ces moments de terreur, fait sur moi une impression si douloureuse que je vous ferois pitié: vous êtes devenue un bien absolument nécessaire à ma félicité, & je ne suis pas plus attachée à ma Fille & à mon Époux qu'à mon Amie. Victoire m'a écrit de Genes où son vaisseau a été obligé de relâcher à cause d'une violente tempête; elle attend mes ordres, dit-elle, & ne m'écrit que deux mots, tant elle a été incommodée de la mer. Pas une syllabe sur Henriette; c'est un surcroît d'inquiétude pour moi. Je fais partir Deshomais pour aller prendre cette pénitente à laquelle je fais préparer un appartement, n'osant la recevoir chez moi de peur d'exciter une curiosité que je ne pourrois satisfaire. J'ai déja trop d'une confidente, & elle l'est devenue malgré moi. Ce n'est pas que je me défie de la prudence d'Annette, je lui confierois les choses dont ma vie dépendroit, mais libre de déposer mes secrets dans son

ſein, je ne puis diſpoſer de celui des autres. Le hazard ſeul lui apprit la fuite de Victoire; je m'étois évanouïe en liſant la lettre qui me l'annonçoit, & l'avois laiſſé tomber, les domeſtiques qui me ſécoururent la lui firent remarquer, & ne doutant pas que cette lettre ne fût la cauſe de cet accident, elle crut qu'il lui étoit permis de la lire pour connoître ſi elle ne trouveroit pas dans la choſe même qui cauſoit mon mal, quelque moyen de l'adoucir. Le ſoin qu'elle eut de brûler cette lettre ſur le champ, me fit connoître qu'elle l'avoit lue, & inſtruite de la faute de Victoire, j'ai cru qu'il étoit juſte de lui apprendre ſon repentir & ſa pénitence. Mon Epoux dit qu'il vous a promis le récit de tout ce qui lui eſt arrivé depuis notre ſéparation, il y travaille, & en vérité, c'eſt un volume. Notre curioſité à cet égard n'eſt pas moins vive que la vôtre, car il s'eſt excuſé de nous faire ce récit juſqu'à ce qu'il ait eu le temps de ſe rappeller par ordre les divers accidents qui lui ſont arrivés dans ſes différents voyages. Auſſi-tôt que j'aurai reçu de vos nouvelles, je ferai partir ce pacquet.

VINGT-CINQUIEME LETTRE.

LUCIE

A ÉMERANCE.

ST. Far vous remettra cette Lettre, chere Amie ; il vient d'engager son Epouse à faire le voyage de Turin pour rassembler sous les yeux de M. de Sainville le Pere, tout ce qu'il a de cher au monde. Je crains bien que vous n'ayez été inquiette de mon silence ; vous l'excuserez quand vous sçaurez les cruels embarras dans lesquels nous avons été depuis le départ de votre Epoux, & vous avouerez que je suis née sous une étoile qui ne me promet que des agitations violentes & des avantures bien extraordinaires.

Je vous ai écrit que M. de Villeneuve le fils nous avoit prié par le papier trouvé après sa mort, de chasser un domestique qu'il avoit suborné pour nous faire périr ; je fis entendre à ce misérable que j'étois instruite de ses mauvaises intentions, & l'exhortai à réparer par une sincere pénitence le crime qu'il avoit eu

intention de commettre. Peut-être fis-je une imprudence en lui montrant que je connoissois ses desseins ; ce qui est certain, c'est que cette action a eu des suites fort étranges & en même-temps fort heureuses. Préparez-vous à l'admiration.

Vous pouvez bien penser que la reconnoissance de votre Epoux fit du bruit dans la maison ; il n'avoit aucun intérêt à faire mystere des motifs qui l'avoient engagé à rester si long-temps hors de l'Europe. Une femme de chambre qui avoit entendu ce récit, conservoit un commerce secret avec le domestique chassé dont elle étoit amoureuse ; & dans le premier rendez-vous qu'elle lui donna, elle lui raconta ce qu'elle avoit appris de l'histoire du Marquis. Ce malheureux, soit qu'il fût persuadé de ce dont il nous accusa, soit qu'il ne voulût que se venger, fut trouver le Procureur-Général, & lui dit que, selon toutes les apparences, nous avions fait enlever le Marquis de Villeneuve, dont on avoit faussement publié la mort. Vous voyez que l'enlévement de votre Epoux lui avoit fourni le canevas de ce Roman. Pour lui donner de la vraisemblance, il ajouta, ce qui étoit vrai, que le jeune Marquis ne voyoit plus son

son Pere depuis quelque temps, car ses mauvaises manœuvres étoient parvenues aux oreilles de M. de Villeneuve, qui véritablement l'avoit menacé d'obtenir contre lui une Lettre de cachet pour le faire mettre en lieu d'où il ne sortiroit jamais. Le jeune Marquis en se plaignant de cette menace avec des amis de sa trempe, n'avoit eu garde de leur en découvrir les motifs, & l'avoit attribué à la haine qu'il supposoit que j'avois pour lui & que j'inspirois à son Pere : ce domestique fut trouver quelques libertins qui avoient été amis de son Maître, leur déclara ses soupçons qui paroissoient s'accorder avec la menace dont il les avoit instruits ; ils encouragerent donc cet homme à déposer contre nous, & avoient promis d'appuyer sa déposition. Vous voyez, Madame, que la circonstance d'une belle-mere ambitieuse & intéressée, telle qu'on me supposoit, donnoit du poids à cette accusation, & que le Procureur-Général, qui d'ailleurs n'étoit pas notre Ami, pouvoit, sans être blâmé de trop de crédulité, donner quelque créance à nos ennemis. Je lui dois même cette justice, que malgré l'inimitié qui étoit entre nous, il voulut nous avertir de

ce dont nous étions accusés, & éclaircir la vérité par nos réponses. Mon Époux resta immobile en apprenant qu'il étoit accusé d'avoir fait disparoître son fils. Il eût été aisé de confondre l'imposture en produisant les papiers qui avoient été trouvés dans la poche du Marquis ; mais le moyen de deshonorer sa mémoire, & de nous couvrir nous-mêmes de honte en publiant cette espece de confession ? mon Époux n'eut donc à alléguer que le témoignage du domestique qui avoit reçu ses derniers soupirs, & qui fut recusé parce qu'il étoit à mon service. Il offrit de faire chercher l'Ecclésiastique qui lui avoit donné l'absolution, car il nous étoit inconnu, & proposa au Magistrat de se rendre avec lui aux Bons-Hommes pour y entendre ces Réligieux chez lesquels ce jeune Marquis étoit mort & avoit été enterré, & insista à ce que ce fût sur le champ, afin qu'on ne pût soupçonner qu'il eût cherché à les prévenir ou à les séduire. Son empressement à cet égard le rendit suspect ; on crut qu'il s'en étoit assuré d'avance, cependant sa proposition fut acceptée. Le Marquis fit appeller le Prieur des Bons-Hommes, & le pria de raconter tout simplement, &

sans aucun détour, ce qui s'étoit passé dans sa Maison au sujet de son malheureux fils; & pour donner plus de poids à ce qu'il alloit dire, il l'interpella au nom de Dieu de déclarer le tout comme s'il étoit prêt à paroître devant lui, sans altérer la vérité ni la taire. Ce Réligieux parut embarrassé de cette semonce, & rougit prodigieusement; son embarras n'échappa pas à un Magistrat accoûtumé à lire sur le visage les mouvements des coupables, & il lui dit, d'un ton à le faire trembler: Vous hésitez, mon Pere, il y a quelque mystere dans tout ceci; il faut l'éclaircir; & si vous refusez de le faire, je ne pourrai m'empêcher de vous faire arrêter. Mon Epoux avoit aussi remarqué l'embarras du Prieur, & n'ayant pas moins d'empressement que le Magistrat, d'être instruit, ajouta: M'avez-vous trompé, mon Pere? ne m'avez-vous pas certifié que mon fils avoit été apporté chez vous, mort, & que vous lui aviez rendu les derniers devoirs? Le Prieur ne répondoit point & paroissoit rêver profondément pour chercher sa réponse. Mon Epoux se tournant avec émotion du côté du Magistrat, lui dit: Monsieur, nous avons

un vif intérêt à approfondir cette affaire; si vous êtes Juge, je suis Pere, & je prends Dieu à témoin que je ne suis pas plus instruit que vous. Faites le devoir de votre charge; je suis prêt à me consigner en prison, & j'exige que le Révérend Pere soit aussi mis en lieu de sûreté jusqu'à ce qu'il nous dise franchement le sujet de son embarras : seroit-il possible que mon malheureux fils ? .... Mais non, le domestique lui a vu rendre le dernier soupir ; le Chirurgien le trouva mort : ah ! mon Dieu, je n'en puis plus. Effectivement, mon Epoux se trouva si mal qu'il fallut appeller du secours, & le Magistrat prévenu, prit son agitation pour une preuve du crime dont il étoit accusé. Il ne fut pas long-temps dans cette pensée ; le Prieur craignant les suites de cette affaire, dit au Magistrat : Vous me mettez, M. dans une situation bien pénible ; je commence par vous assurer que M. le Marquis ignore, comme vous le secret qui m'a été confié & que je voudrois en vain vous déguiser. Monsieur son fils n'est point mort, & ce n'est qu'à sa priere que nous avons confirmé l'opinion que le Chirurgien en a donnée. Je suis prêt à vous offrir deux témoins non suspects ;

c'est ce même Chirurgien, que je fis rappeller lorsque M. le Marquis fils donna quelques signes de vie, & qui l'a traité dans sa maladie; & l'Ecclésiastique qui l'a confessé & par le conseil duquel il écrivit le Mémoire que j'ai remis moi-même à Monsieur. Voilà tout ce que je puis vous apprendre; il sortit de cette maison au bout de trois semaines & je n'ai point été instruit du lieu de sa retraite; mais si j'en crois ses dispositions, c'est dans une retraite austere qu'il faut le chercher. Je lui ai entendu prononcer le nom de la Grande Chartreuse ou de la Trappe; je suis presque sûr que vous le trouverez dans un de ces deux endroits. Il est à la Trappe, s'écria mon Epoux! & tirant de sa poche le Mémoire que le Marquis m'avoit adressé, il montra au Magistrat l'endroit où son fils lui marquoit le desir qu'il avoit d'entrer dans cette maison; puis cédant au transport dont il étoit agité, il se jetta à genoux & remercia Dieu de la faveur qu'il lui faisoit de lui rendre son fils, avec une telle ferveur, que le Magistrat fut convaincu de la vérité. Je vous ai dit que le Marquis n'étoit pas son ami; il croyoit avoir eu quelque sujet de se plaindre de

lui dans une affaire qu'il avoit eue quelques années auparavant ; la circonstance ne pouvoit guere manquer d'effacer entierement le souvenir de tout ce qui s'étoit passé ; il embrassa le Magistrat, & lui demanda son amitié d'une maniere si franche & si cordiale, qu'elle lui fut accordée avec beaucoup de marques de sincérité. Mon Époux brûloit du désir de sçavoir toutes les circonstances d'une avanture si extraordinaire, le Prieur proposa de les conduire chez M. D*** Chanoine de la Cathédrale, & ils accepterent sa proposition. Voici ce que leur dit ce bon Ecclésiastique.

Je ne puis m'empêcher, Messieurs, d'admirer la bonté de Dieu dans les merveilles qu'il a faites en faveur du jeune homme dont vous me demandez l'histoire. Je suis fort sédentaire, & résistois depuis six mois à l'invitation du Curé de St. Cloud, qui souhaitoit que j'allasse me délasser chez lui de la fatigue que me donnent des études un peu trop continues. J'avois presque oublié son invitation lorsqu'en disant la sainte Messe, j'eus une forte pensée d'y aller dîner ; je la rejettai comme une distraction, mais ce fut inutilement, & j'en fus si tourmenté pendant mon ac-

tion de graces, que ne pouvant m'en débarrasser, je résolus d'obéïr à ce mouvement. Je marchois fort occupé de ce qui avoit pu les causer, lorsque je vis accourir vers moi un homme effrayé, qui me pria de venir sécourir son Maître qui étoit blessé mortellement, à ce qu'il croyoit; je me hâtai d'arriver au lieu qu'il me montroit du doigt, & je trouvai un jeune homme couché contre terre, & qui paroissoit toucher à son dernier moment. Je l'exhortai à en profiter pour se reconcilier avec Dieu, & lui dis tout ce que mon zele me suggéra; il avoit encore de la connoissance, quoiqu'il eût perdu la parole, & croyant remarquer en lui des signes de repentir, je lui prononçai quelques actes, & lui donnai l'absolution. Je crus le voir expirer, & ne pouvant plus lui être utile, j'allois m'éloigner lorsque son Valet de chambre arriva avec M. de la Peronye qu'il avoit rencontré, & qu'il connoissoit. Ce Chirurgien, quoique fort habile, crut comme moi que ce jeune homme n'étoit plus en état de recevoir du secours; mais ayant appris son nom, il me dit qu'il falloit tâcher de dérober au public la connoissance de cette affaire par considération pour

la famille du mort. Je me prêtai à son intention, & j'aidai à porter ce cadavre aux Minimes, qui eurent beaucoup de peine à le recevoir; ils céderent pourtant à nos prieres; on porta le corps sur un lit, & le Chirurgien se retira. Heureusement je fus inspiré de dire l'Office des Morts avant d'abandonner ce malheureux jeune homme. A peine avois-je commencé que je crus appercevoir en lui quelque mouvement; on se hâta de rappeller le Chirurgien qui s'étoit arrêté, par bonheur, à parler à un Religieux qu'il connoissoit. Il visita la plaie du malade, qui étoit très-dangereuse, mais qui pourtant laissoit quelque espoir, & à ma priere il passa quelques heures avec lui, & promit de le venir voir sur le soir. Pour moi je ne voulus point le quitter, & persuadé que Dieu ne m'avoit conduit si miraculeusement en ce lieu que pour me donner la charge de cette ame, je demandai permission au Prieur de rester auprès de lui autant de temps que mon ministere pourroit lui être de quelque utilité. Le Médecin lui avoit défendu de parler; je pris le parti de faire un examen très-détaillé de toutes les fautes ordinaires aux gens de cet âge,

& je priai le malade de me serrer la main toutes les fois qu'il se sentiroit coupable de quelques-unes des fautes que je lui exposerois. Pendant cet intervalle son Valet de chambre revint chargé des ordres de Monsieur pour l'inhumation de son fils, dont il lui avoit annoncé la mort. Je dis à ce Domestique qu'il falloit l'avertir promptement que ce n'étoit qu'un profond évanouissement, que nous avions pris pour la mort. Le blessé me pria d'attendre vingt-quatre heures pour lui faire donner cette nouvelle, & j'y consentis, persuadé qu'il ne vouloit que lui épargner un renouvellement de douleur, s'il lui laissoit prendre un faux espoir de le sauver, & j'engageai le Domestique au silence. M. de la Peronye augura bien du blessé lorsqu'il le revit; il avoit peu de fievre, & nous assura que si elle n'augmentoit pas, il espéroit de le sauver. Il confirma ce prognostic le lendemain en levant le premier appareil; & je m'apprêtois à vous faire donner cette bonne nouvelle; le malade s'y opposa encore, & fit promettre à son Domestique de différer jusqu'à son entiere guérison. Ce ne fut que quelques jours après qu'il m'apprit les

raisons qui lui faisoient exiger ce silence. La mort avoit fait disparoître certains préjugés, le Marquis croyoit avoir besoin de quitter absolument le monde, sa qualité de fils unique lui faisoit prévoir de grandes difficultés à l'exécution de son dessein, & il étoit déterminé à laisser subsister le bruit de sa mort pour être libre de se consacrer à la pénitence. Je ne me rendis à ce dessein qu'après lui avoir fait toutes les objections que la prudence me dicta; & sur lesquelles il me donna des réponses satisfaisantes. J'exigeai pourtant de lui qu'il passeroit trois mois à la Trappe avant de faire aucune démarche pour s'y engager, & comme les trois mois vont expirer, il n'attend que ma réponse pour y prendre l'habit, le temps n'ayant fait qu'augmenter le désir qu'il a de se consacrer entierement au Seigneur.

Voilà, Madame, ce que ce Chanoine déclara à mon Époux en présence du Procureur Général, & ce fut en conséquence que nous partimes sur le champ pour la Trappe. Comme le Marquis étoit encore au-dehors de la Maison, je me flattois de pouvoir lui parler, voulant lui communiquer ce que vous m'avez mandé de son Épouse. Son

Pere s'adressa directement à l'Abbé, & le conjura de ne point se rendre aux désirs de son fils, & pour lui en donner une raison plus forte que celle de sa tendresse, il lui apprit que le jeune Marquis étant marié, ne pouvoit disposer de lui. Le Pere Abbé fit appeller ce Pénitent, qui fut bien surpris, comme vous le pouvez croire, de se trouver en présence de son pere. Il se jetta aux pieds de mon Époux, sans pouvoir parler, & se contentoit d'embrasser ses genoux, & ensuite il n'ouvrit la bouche que pour le conjurer de ne point s'opposer au dessein que Dieu lui avoit inspiré de passer ses jours dans cette retraite. Monsieur, lui dit l'Abbé, je loue votre zele pour la pénitence, mais il n'est pas selon la conscience; vous avez une Épouse, pourriez-vous sans crime briser les liens sacrés qui vous unissent à elle? Le jeune Marquis demeura interdit; mais son pere lui ayant dit que je lui en apportois des nouvelles, il se rassura, & souhaita de me voir. Il partit avec son pere, & vint me joindre dans le lieu où je l'attendois. Ah! Madame, qu'il étoit changé, pâle, défait! ses habits étoient en désordre, ses cheveux, qu'il avoit les plus beaux du

monde, étoient plats & mêlés en quelques endroits. Sçavez-vous quel sentiment s'empara de mon ame en le voyant ainsi défiguré ? Un sentiment de respect qui m'entraîna à ses genoux au moment où il cherchoit à prendre la même posture ; il me sembloit le voir environné de la miséricorde, de sa protection, de la grace du Seigneur. Non, je n'oublierai jamais l'impression que me fit ce saint pénitent, qui me prenant la main qu'il baisa respectueusement, me força de me relever. Son pere comprit qu'il souhaitoit de me parler en particulier, se retira, sous prétexte d'avoir besoin de se promener un peu pour dissiper le saisissement que lui avoit laissé cette scène. Lorsqu'il fut sorti, le Marquis me dit : Oserai-je vous demander, Madame, si mon pere sçait jusqu'à quel point j'ai déshonoré son nom ? la crainte de lui percer le cœur m'a empêché de lui dire les raisons invincibles qui doivent me fixer à la Trappe, j'ai conclu de son opposition à mon dessein que vous aviez poussé la discrétion jusqu'à lui cacher mes crimes ; parlez, Madame, & ne craignez point de blesser un malheureux qui se reconnoît digne du mépris de toutes les créa-

tures. J'assurai le Marquis que je n'avois découvert à son pere que ce qui étoit absolument nécessaire pour l'exécution de ce que je croyois ses dernieres volontés, & qu'il n'avoit jamais eu connoissance du reste. Puisque votre charité, me répondit-il, a été jusques-là, j'ose vous en demander une nouvelle preuve. Mon pere ignore le mur de séparation que les désordres de Victoire ont élevé entre elle & moi; ils me fournissent une raison légitime de séparation, du moins celui qui m'a confessé me l'a assuré ainsi. Aidez-moi à faire valoir ce motif auprès de l'Abbé de la Trappe, sans ruiner la réputation de ma malheureuse Épouse auprès de mon pere. Je sens que mes foibles résolutions ne tiendroient pas un moment contre la séduction du monde, la force du mauvais exemple, & la chaîne d'une habitude invétérée; il me semble que le soin que je dois prendre de mon salut, doit prévaloir sur les motifs d'indulgence qui me sollicitent en faveur de Victoire. Je l'ai perdue, je le sçais; mais dois-je me jetter dans le précipice que je lui ai creusé, sans espoir de l'en retirer elle-même? Rassurez-vous, Monsieur, dis-je au Mar-

qui ſçait mieux que moi juſqu'à quel excès l'oubli de Dieu peut porter l'homme ? J'ai plus à réparer que vous, & outre mes fautes j'ai à pleurer les vôtres. Mes mauvais exemples vous ont perdu ; je n'ai jamais cherché qu'à vous inſpirer une vertu payenne ; foible digue pour contenir des paſſions violentes. J'interrompis un diſcours trop attendriſſant pour moi, & le jeune Marquis nous ayant quittés, m'obtint une faveur bien rare ; ce fut une converſation avec le ſaint Abbé de la Trappe. Tout ce que j'avois entendu de ce reſtaurateur de la vie religieuſe, tout ce que je m'en étois figuré, eſt au-deſſous de ce que je vis. Je l'ai appellé Abbé par habitude ; il s'étoit démis de ſon Abbaye en faveur d'un de ſes Religieux, qui fidéle admirateur des vertus de ſon ſaint Pere, ne faiſoit rien ſans le conſulter, & lui avoit abandonné l'examen de la vocation du Marquis. Repréſentez-vous, Madame, un corps exténué par les auſtérités & par de cruelles maladies, avec un viſage où ſe peignoient la paix, le calme de la conſcience, ſur lequel on voyoit éclater la joie du Saint-Eſprit ; une douceur inaltérable tempéroit une fermeté que la charité ſeule pouvoit

pouvoit fléchir. Si j'en avois cru mes mouvements, je ne lui aurois parlé qu'à genoux. Il écouta avec patience le long récit que je lui fis de ce qui étoit arrivé à nos Amies; mais il ne put me dérober les transports qui s'excitoient en lui à quelques parties de ma narration. Le jeune Marquis attendoit en tremblant la décision de cet homme respectable; non, jamais un ambitieux qui prétend au Thrône, n'éprouva des craintes aussi vives de le voir échapper à ses désirs, que ce vrai pénitent en ressentoit dans la crainte de se voir refuser l'entrée d'une maison dont le seul aspect effraye la nature. Lorsque j'eus fini de parler, le saint Abbé se recueillit un moment, & dit au postulant: Vous avouez, Monsieur, que le déreglement de votre Épouse est votre ouvrage; elle étoit vertueuse, vos mauvais exemples, vos discours empoisonnés l'ont séduite; cessez donc de regarder ses fautes comme une raison légitime de l'abandonner; son repentir d'ailleurs doit lui rendre tous les droits qu'elle a sur votre tendresse. Cette Épouse, à la vérité, soupire pour la pénitence & pour la retraite; mais elle peut la faire dans le monde, & sans une vocation bien

extraordinaire, il n'est pas permis de quitter l'état où Dieu nous a mis. J'avoue que l'Histoire de l'Eglise nous fournit un grand nombre d'exemples d'Epoux qui se sont séparés pour ne plus penser qu'à leur salut, & à Dieu ne plaise que je blâme une action si sainte, ou que je veuille vous dissuader de suivre leur exemple ; tout ce que j'exige, est un temps suffisant pour examiner la vocation de Madame votre Epouse ; peut-être n'a-t-elle d'autre principe que la juste défiance où elle est d'obtenir de vous le pardon de ses fautes ; il faut le lui offrir de la maniere la moins équivoque. Si malgré cette offre elle persévere dans le dessein de renoncer au monde, vous serez libre de suivre son exemple ; le même jour doit voir votre engagement réciproque. Vous pourrez attendre ici l'effet que produiront vos sollicitations envers elle, & si ses bons desseins se soutiennent, nous vous accorderons l'asyle que vous nous demandez. J'admirai la sagesse de cette décision, & voulant profiter d'une occasion que je ne retrouverois jamais, je consultai ce grand homme sur le désir que je sentois d'engager mon Epoux à se retirer pour toujours dans nos Ter-

res pour ne plus penser qu'à notre salut. Il loua mes bonnes intentions; mais il ajoûta qu'il croyoit que Dieu me demandoit où j'étois, & qu'au milieu du monde je pouvois acquérir les vertus & la couronne d'une Solitaire, pourvu que j'eusse soin d'en détacher mon cœur, & d'édifier par de bons exemples. Il se chargea d'instruire mon Epoux du résultat de notre conférence, & de le résoudre à ne point s'opposer aux desseins de Dieu sur son fils, si on pouvoit s'assurer qu'il le voulût dans cette sainte Maison. Pendant qu'il s'acquittoit de cette promesse, le jeune Marquis écrivoit une lettre à Victoire, qu'il m'a remise toute cachetée, après l'avoir fait lire à l'Abbé. Je vous l'envoie, Madame, & vous prie d'assurer mon Amie de sa part, que rien n'est plus sincere que la reconciliation qu'il lui offre. Empêchez-la, je vous en conjure, d'écouter les conseils du désespoir, ou même du découragement, sur le genre de vie qu'elle doit embrasser, & sur tout, forcez la de prendre un temps suffisant pour examiner ce qu'elle veut quitter & ce qu'elle veut entreprendre. Je pense qu'il feroit bon d'abord de lui cacher le changement du

Marquis; mais non, la connoissance de ses mauvaises qualités pourroit entrer dans les motifs qui lui feroient refuser une reconciliation. J'admire mon impertinence d'oser vous dicter une conduite; oubliez-la, chere Amie, & faites usage de toute vôtre prudence dans une occasion si délicate. Vous êtes pénétrante, vous devinerez Victoire; d'ailleurs je ne crois pas qu'elle cherche à vous rien déguiser.

VINGT-SIXIEME LETTRE.

EMERANCE

A LUCIE.

VOus avez bien raison, chere Amie, d'admirer nôtre étoile; car assurément nous n'en n'avons qu'une à nous deux. Nous étions destinées vous & moi à éprouver des avantures si extraordinaires, qu'elles sont vraies sans être vraisemblables. La derniere doit vous avoir comblée de joie. Voilà la clef de cette énigme que nous avions tant de peine à déchiffrer. C'est pendant sa convalescence que le Marquis

vous avoit écrit, & son combat avoit précédé sa lettre; j'avois bien de la peine à l'accorder avec sa conversion; l'habitude peut bien entraîner dans un premier mouvement qui précéde la réflexion, pour ainsi dire, (car il y en a toujours un peu) & je n'ai pas beaucoup de foi à ceux qu'on nomme strictement *premiers mouvements*. Lorsque la crainte & l'amour de Dieu sont rentrés dans un cœur, elles le rendent alerte pour prévenir le mal, & vigilant pour l'appercevoir. Une rechute telle que l'auroit supposé le combat du Marquis, nous eût annoncé une conversion fausse, ou du moins très-imparfaite. Graces à Dieu nous n'avons rien à craindre de pareil pour notre pénitent; on apperçoit clairement le doigt de Dieu dans sa conduite. Celle de M. de Rancé ne me surprend pas, je sçavois de lui des traits fort ressemblants à celui-là, & sa piété réelle a toujours fait marcher l'observation des préceptes devant celle des conseils, quand on ne peut observer ceux-ci sans blesser ceux-là. Victoire n'est point encore arrivée, je l'attends ce soir, & je n'oublierai pas ce que vous me suggérez par rapport à elle. Je ne vous dirai pas que j'ai retrouvé mon

Époux tel qu'il étoit quand je l'ai perdu. Quelle supériorité de vertu, de lumieres & de sentiments n'a t-il pas acquise! Mon beau-pere peut à peine se séparer de lui un moment, & bénit les malheurs qui ont rendu son fils un parfait modéle en tout genre. Nous passons nos journées dans la chambre de ce pere tendre, & nous les passons délicieusement. St. Far vient augmenter notre bonheur; il ne nous manque plus que vous, Madame. Pourquoi la foiblesse de mon beau-pere ne nous permet elle pas d'aller passer quelque temps chez vous? Pourquoi le voyage est-il trop pénible pour votre chere enfant? Sans cet obstacle je vous inviterois à venir vers nous. Vous voyez que je puis à meilleur titre que vous me traiter d'impertinente avec mes *pourquoi*. Il est si simple de répondre; parce que Dieu qui connoît mieux ce qu'il nous faut que nous-mêmes, juge qu'il est plus convenable que nous soyons séparés. Au reste, vous ne reconnoîtrez pas mon Époux si le fortuné moment que j'espere arrive; il est plus dissemblable du Seigneur étranger qui vous fut présenté par le Marquis, que cet Inconnu ne l'étoit de l'Esclave. Par quelles souf-

frances n'a-t-il point acheté la félicité dont il jouït ? Je ne veux point vous prévenir : le récit qu'il vous en fera lui-même, perdroit de sa force ; j'en dévore quelques lambeaux. Annette moins discrette, debout derriere la chaise de son pere, lit à mesure qu'il écrit, & lui a signifié que c'étoit une fantaisie de femme grosse, qu'il ne falloit pas songer à contredire ; elle ne l'est pourtant pas ; c'est un air qu'elle se donne vis-à-vis de nous quand elle veut quelque chose. . . . .

On me vient appeller, c'est Deshomais ; il a laissé Victoire dans l'endroit que je lui ai indiqué ; elle est seule ; Henriette est restée en Angleterre où elle s'est mariée. Mais je ne veux pas laisser languir notre Amie, je finirai ma lettre à mon retour.

J'aurois dû ajoûter, si j'étois en état de le faire ; mais, en vérité, au sortir de chez elle je pouvois dire comme David : mes yeux qui sont aveuglés de l'eau de mes larmes, n'apperçoivent plus la clarté. Ce n'étoit pas des larmes de douleur au moins ; l'admiration, la joie, la pitié, la tendresse les ont fait couler. J'ai trouvé Victoire pâle, abbattue, tremblante ; un mauvais ha-

bit de laine, ses beaux cheveux coupés, une coëffure grossiere. Tout son extérieur annonce la pénitence, comme vous me le disiez de celui de son Epoux. Je ne vous répéterai point sa conversation, cela n'est pas possible, j'en étois trop touchée pour m'amuser à la retenir. Que les progrès qu'elle a fait dans le repentir sont grands! Elle me conjura de lui ménager la retraite dont elle m'a parlé dès Londres. Je l'arrêtai, en me servant des paroles de M. de Rancé. Pouvez-vous disposer de vous sans l'aveu du Marquis? Et quel intérêt peut-il prendre à une infame créature qui l'a déshonoré, me dit-elle? si jamais les sentiments de l'honneur se réveilloient en lui, il devroit implorer le secours des Loix pour me forcer à la retraite que je fais volontairement. Ne craignez pas une telle démarche de sa part, lui dis-je; l'honneur du monde pourroit la lui dicter, mais la Religion lui impose d'autres devoirs qu'il veut remplir à votre égard; c'est de sa part... je ne pus poursuivre. A ce mot, qui sembloit indiquer le changement du Marquis, Victoire leve une coëffe qui lui couvroit presqu'entierement le visage, me regarde attentivement, puis se

jettant à genoux en joignant les mains : L'ai-je bien entendu, Madame, mon Epoux des ſentiments de religion ! le Ciel auroit-il exaucé les vœux qu'une miſérable ne ceſſe de lui faire pour ſon ſalut ? Il eut fallu voir ſon viſage, ma Chere, pour comprendre l'ardeur de ſes ſentiments ; un rayon de joie l'avoit entierement changé, ſes couleurs étoient revenues, & ſon cœur, à ce qu'elle m'a avoué enſuite, s'ouvroit au premier mouvement de ſatisfaction qu'elle eût encore éprouvé. Vous n'avez plus que la perſévérance à demander pour lui, lui dis-je en l'interrompant, & il n'eſt pas poſſible de voir une converſion plus parfaite que celle de votre Epoux. Ah ! s'écria-t-elle avec vivacité, il comprendra donc le beſoin que j'ai de faire pénitence dans la plus auſtere retraite ; auroit-il la cruauté de m'expoſer à de nouveaux périls ? Non, je veux m'aller jetter à ſes pieds, je lui expoſerai le fruit de mon crime, autant pour exciter ſa pitié que ſa juſte indignation. Que feroit-il d'une malheureuſe qu'il verroit toujours baignée dans ſes larmes, qui n'auroit pas le front de ſe trouver avec d'honnêtes gens, qui ne pourroit s'empêcher de

publier ſes déſordres ? Il n'endurcira point ſon cœur à ma demande ; il me rendra la liberté de diſpoſer de moi. Mais, ma chere Amie, lui dis je, ne pouvez-vous pas réparer vos fautes par la pratique des vertus chrétiennes, & l'exciter au bien par votre exemple ? Craignez une ferveur indiſcrette, & ne vous expoſez pas au repentir par une retraite trop auſtere, & qui peut-être vous deviendroit odieuſe lorſque des vœux ſolemnels vous auroient ôté la puiſſance d'en ſortir. Ecoutez, Madame, me dit Victoire, je n'ai jamais penſé à me faire Religieuſe, non que je craigne les regrets que vous prévoyez pour moi avec quelque raiſon, à cauſe de ma foibleſſe ; cette conſidération ne m'arrêteroit pas, car *je puis tout en celui qui me fortifie* ; mais je n'ai pas la hardieſſe de ſouhaiter d'être admiſe avec celles qui ſuivent l'Agneau vêtues de robes qu'elles n'ont point ſouillées ; je craindrois que Dieu n'envoyât un Ange pour me chaſſer de ces Paradis terreſtres. C'eſt avec les proſtituées que je dois prendre rang, & je regarderois comme une faveur du Ciel d'y être traînée publiquement & avec ignominie. Vous craignez pour moi le dé-

goût ; ah ! Madame, je ne perds point de vue le gouffre de feu où le malheureux pere de mon enfant expie les crimes dont je suis complice ; il me semble à tous moments qu'il m'appelle, qu'il me montre la place qui m'est destinée ; pourrois-je trouver rien de pénible avec cette terrible vue ? pourrois-je cesser d'adorer, d'aimer un Dieu qui m'a préservée de cet horrible malheur ? pourrois-je passer un seul instant sans lui en marquer ma reconnoissance par le sacrifice de ma vie, & de tout ce qu'il y a de plus pénible. Il ne me fut pas possible de dissimuler davantage. Suivez, chere Amie, lui dis je, suivez le saint transport qui vous guide ; votre Epoux vous en donne l'exemple, c'est de la Trappe qu'il vous écrit pour vous demander sans doute un consentement d'où dépend sa réception dans ce saint asyle. En même-temps je lui présentai la lettre du Marquis, qu'elle relut deux fois, après quoi elle me dit : Une seule chose m'arrête ; le même jour doit nous voir renoncer au monde pour jamais. Je vous ai dit ce que je pensois par rapport aux Maisons religieuses ; seroit-il possible qu'il en fût une où l'on voulût m'enfermer entre

quatre murailles après ma profession, afin de ne point se trouver en société avec une créature telle que moi ? Ma chere Victoire, lui répondis-je, je loue le sentiment qui vous porte à vous trouver indigne de vivre en société avec les Epouses de Jesus-Christ ; cependant la vertu même doit avoir des bornes, & c'est à l'obéïssance à les poser. Ce n'est qu'en vous engageant irrévocablement que le Marquis peut être reçu à la profession religieuse ; vous ne trouverez à le faire que dans un Ordre approuvé, & par conséquent vous êtes dans la nécessité ou de retourner avec le Marquis, ou de vous faire Religieuse. Cette alternative demande de sérieuses réflexions, prenez du temps pour les faire ; nous avons ici des gens habiles & pieux, consultez-les. Il me vient une pensée, ajoûtai-je ; en faisant réponse au Marquis, chargez-le d'une lettre pour l'Abbé de la Trappe, exposez-lui vos fautes, vos desseins, & conduisez-vous par ses conseils. En attendant cette réponse, vous pourrez demeurer ici aussi ignorée que vous le souhaiterez, votre Domestique ne sçaura pas même qui vous êtes. Un domestique ! me dit-elle en m'interrompant ; ah ! Madame, je ne

veux avilir perſonne juſqu'à m'en faire ſervir ; je reſterai ſeule ; s'il vous plaît ; ma cuiſine demande peu d'apprêt, & un témoin gêneroit mes larmes. Il fallut conſentir à ce qu'elle vouloit, mais j'exigeai qu'elle recevroit ſa nourriture toute apprêtée, & je lui promis que je me prêterois à ſes déſirs ſur la frugalité. Je n'avois encore oſé lui parler d'Henriette, ce fut elle qui commença à m'en apprendre des nouvelles, hé qu'elles ſont affligeantes ! Vous vous ſouvenez qu'elle m'avoit écrit qu'elle l'avoit déterminé à la ſuivre ; effectivement elle fit tous les préparatifs ; & quitta ſa maiſon la veille du départ pour venir chez Henriette. Il y a beaucoup d'apparence qu'elle eut ſoin de faire avertir le Gentilhomme qui étoit amoureux d'elle, de la proximité de ſon départ ; peut-être auſſi lui avoit-il donné des ſurveillants ; quoiqu'il en ſoit, cet homme tout hors de lui, vint la trouver chez Victoire, & voyant qu'elle s'obſtinoit à quitter l'Angleterre, uſa du ſeul moyen qu'il crût capable de la retenir, qui fut de lui offrir de l'épouſer, & de lui aſſurer un douaire conſidérable. Comme cet homme n'étoit rien moins qu'aimable, Victoire n'avoit pas

cru la tentation dangereuſe ; elle ignoroit qu'Henriette pareſſeuſe, pleine d'amour pour ſes aiſes & ſes commodités, regardoit le bien comme un des bonheurs de la vie, ou du moins comme une choſe néceſſaire pour ſe procurer le bonheur. Elle quitta donc Victoire malgré ſes larmes, avec de belles proteſtations de conſerver la foi & de vivre chrétiennement. Je ne ſçais ſi elle a beaucoup à perdre du côté de la foi ; ce qu'il y a de sûr, c'eſt qu'elle aura peu de perſécutions à eſſuyer à cet égard ; la haine de la Catholicité a beaucoup diminué en Angleterre, ſi j'en crois notre Amie, & l'on y eſt généralement ſi perſuadé que Dieu ne ſe ſoucie point du tout de ce que l'on croit, & que tout culte revient au même ; qu'on aimeroit autant les Catholiques que les gens d'une autre Secte que l'Anglicane, ſi les premiers étoient gens d'accommodement comme les derniers. Vous trouverez dans ce paquet les lettres de Victoire pour ſon Epoux & pour M. de Rancé. Elle n'oſe vous écrire non plus qu'à M. de Villeneuve ; mais elle me charge de vous dire que perſonne au monde ne peut vous reſpecter davantage, & n'a plus beſoin de vos prieres.

VINGT-SEPTIEME LETTRE.

LUCIE

A ÉMERANCE.

MOnſieur de Villeneuve n'a voulu ſe remettre à perſonne du ſoin de rendre au Marquis la lettre de ſon Epouſe ; il vient de partir pour la Trappe, & va faire un nouvel effort pour en tirer ſon fils. A tout autre que vous, Madame, je dirois que je ſouhaite qu'il réuſſiſſe ; ma fille gagnera trop à ſa retraite pour oſer montrer un autre ſentiment. Dieu ſçait pourtant juſqu'où va mon mépris pour les richeſſes, & je puis vous dire avec vérité que je ſacrifierois volontiers la moitié de ce que je poſſéde pour obtenir au Marquis & à ſon Epouſe la perſévérance dans leur vocation. Que je les trouve heureux de pouvoir embraſſer un état qui les arrache tout d'un coup à tous les périls du ſalut, & qui ne leur laiſſe que le ſoin de travailler à cette grande & unique affaire ! J'ai les larmes aux yeux en vous écrivant ceci, & je

me trouve si misérable d'être hors d'État de suivre leur exemple, que cela va tout auprès du murmure. On dit que c'est une tentation ; mais, Madame, considérez, je vous prie, combien il est dur de perdre la moitié de sa vie à des inutilités, tandis qu'elle devroit être employée toute entiere à servir Dieu. Il faut finir sur cet article, je craindrois de manquer de soumission. J'écris un mot à notre sainte pénitente ; oh ! que j'envie sa ferveur & son amour pour l'humiliation ! Je suis à cent mille lieues de-là ; loin de faire du progrès dans cette science, je vous assure bien sincerement que je recule. Autrefois je comptois pour rien les discours publics, ma philosophie me suffisoit pour mépriser le mépris que je ne m'étois point attiré ; j'aimois la priere, les bonnes œuvres ; il n'est plus question de cela, tout a disparu, & il ne me reste qu'une volonté ferme, mais impuissante de servir Dieu. Je suis dans un abbattement que j'ai peine à comprendre ; car enfin je dois compter sur le secours de Dieu, il me veut où je suis, ce n'est pas moi qui ai choisi ma place. A toutes ces peines il s'en joint une autre que je ne connoissois pas : ma santé se dérange ;

ce n'eſt point une maladie, c'eſt une langueur, un mal-aiſe, qui me force à des ménagements dont je m'étois moquée juſqu'à ce jour. Au lieu d'avancer dans l'eſprit de pénitence, je ſuis contrainte de prendre garde à tout; je ſuis toute occupée de mon corps, j'en occupe les autres. Oh! que cela eſt ridicule & ennuyeux! Dix ans de plus ou de moins valent-ils donc la peine de ſe tant contraindre & d'expoſer ſon ame? Il faut finir cette lettre, je ne la remplirois que de mes miſeres, & je riſquerois de vous faire partager le dégoût dont je ſuis la proie.

VINGT-HUITIEME LETTRE.

LUCIE

A VICTOIRE.

JE m'étois bien doutée, ma chere Victoire, du raviſſement où vous jetteroit le miracle que Dieu vient d'opérer en faveur de votre Epoux. Il eſt revenu de bien loin, & pourtant marche d'un pas à laiſſer tous les autres derriere. Je ſuis ſortie d'avec lui toute découragée;

fait comment oser espérer d'imiter de telles vertus ? Il me semble que Dieu n'a pas fait de distinction entre lui & vous dans la distribution de ses graces, & qu'il vous en accorde une bien grande en vous donnant le désir & le moyen de vous séparer du monde. Tous n'ont pas le même bonheur, & j'en connois qui acheteroient une telle vocation de la moitié de leur vie. J'approuve fort que vous remettiez la décision de vos affaires à M. de Rancé ; c'est un homme rempli de l'Esprit de Dieu ; je dois en être crue, je ne suis pas partiale en sa faveur, au contraire, je serois plutôt portée au ressentiment contre lui, puisque c'est par sa décision que nous restons au milieu du monde que je déteste, & où je trouve à chaque instant des périls & des dégouts. Priez Dieu qu'il me donne une protection spéciale pour y échapper ; vous y êtes obligée par le sincere attachement que j'ai pour vous, & qui ne s'est jamais démenti.



VINGT-NEUVIEME LETTRE.

LUCIE

A ÉMERANCE.

MON Epoux arrive de la Trappe, si touché, si pénétré de tout ce qu'il a vu, qu'il paroît être devenu un nouvel homme. La lettre de Victoire a déterminé l'Abbé à lui offrir une place aux Clairets; c'est une Abbaye de Filles dépendante de la Trappe, & moins austere, à ce que l'on dit. Elle y passera trois mois d'épreuve, après quoi elle recevra l'habit le même jour que son Epoux, qui en attendant suit tous les exercices de la Communauté avec une ferveur qu'on a besoin de modérer. Il a fait une sorte de confession générale à son pere, & lui a avoué le dessein où il a été de m'empoisonner, aussi-bien que ma petite. Pendant les deux jours que mon Epoux a été à la Trappe, il a été témoin de la mort d'un de ces saints Solitaires qui y vivoit depuis vingt quatre ans. Il fut la veille à l'Eglise, soutenu par quelques-uns des

Religieux, & y reçut le saint Viatique & l'Extrême-Onction. La paix, la joie étoient peintes sur son visage desséché & déja couvert des ombres de la mort. Lorsqu'il approcha de ses derniers moments, une cloche lugubre avertit toute la Communauté de se rendre à l'Infirmerie; mon Epoux y suivit M. de Rancé. On arrangea de la paille sur la terre, & on y fit une croix avec de la cendre. A cette vue le malade recueille ses forces, & s'écrie avec transport : Je ne dirai pas comme saint André, oh! l'heureuse croix ! mais je dis, oh! l'heureuse cendre qui va finir mon sacrifice! Puis il demande à son Supérieur si cette joie qu'il a de mourir n'est point présomptueuse, puisqu'un malheureux pécheur comme lui a bien sujet de craindre les Jugements de Dieu. Rassuré par ce sage Directeur, il se couche sur cette cendre, & lui dit que ces derniers moments sont troublés par une pensée affligeante. J'ai un frere, ajoûte-t-il, que j'aimois beaucoup, & que j'ai laissé dans le monde livré à des excès qui me donnent une juste frayeur pour son salut. Rassurez-vous, mon Frere, lui dit l'Abbé, il y a quatorze ans que votre frere vit dans cette maison. Pensez

donc, Madame, que ce frere étoit présent, & qu'il ne lui échappa rien qui pût le décéler aux yeux du Marquis. Je ne finirois pas si je vous rapportois toutes les admirables choses que mon Epoux a remarquées dans ce Sanctuaire. Il a vu son fils en travail avec les Novices, & n'a pu s'empêcher de verser des larmes en voyant avec quelle ardeur il se livroit à cette fatigue. Il commence pourtant à comprendre que pour des gens qui ont la foi, une telle vie est préférable à tout ce que le monde offre de plus flatteur. Je vous envoie la réponse de M. de Rancé & celle du Marquis à notre chere pénitente; si elle persévere dans ses résolutions, vous pouvez la faire partir sous la conduite d'une personne sûre. Elle passera par Paris; je meurs d'envie de l'embrasser; cependant s'il lui en coûtoit trop, j'aimerois mieux me priver de cette satisfaction, que de lui donner la moindre peine. Je frémis d'avance de la violente douleur qu'elle ressentira en se séparant de son fils; ce sacrifice sera héroïque. Il est vrai qu'elle doit être sans inquiétude pour lui, puisque vous vous en chargez; je vous envie ce plaisir. Vous ai-je dit que le Marquis donne

vingt mille livres à cet enfant ? Je suis persuadée que mon Epoux augmentera cette somme si l'enfant se porte au bien. Heureusement il est, ou plutôt il sera dans des mains capables de le paîtrir & d'effacer jusqu'aux moindres traces les vices qu'il pourroit avoir hérités de son pere, supposez que les mauvaises dispositions se transmettent comme les maladies.

TRENTIEME LETTRE.

ÉMERANCE

A LUCIE.

JE me hâte de vous faire réponse, pour prévenir l'arrivée de Victoire à Paris. J'étois embarrassée à trouver un conducteur sûr, Deshomais m'a tirée de peine; il a été charmé de m'obliger en cela, & de se procurer en même-temps l'honneur de vous connoître. Annette a fort approuvé ce voyage; comme elle est dans notre secret, elle croit qu'on n'en peut faire assez pour une femme qui a l'honneur de vous appartenir, & que ses sentiments présents rendent très-

respectable. J'ai admiré sa discrétion ; son Époux ignore parfaitement que celle à laquelle il va rendre ce second service, soit cette Victoire dont il a tant entendu parler ; il croit tout uniment que c'est une Dame veuve qui est parente de M. de Villeneuve. Je n'ai passé aucun jour sans voir Victoire, & dès le troisieme j'ai découvert qu'elle ne touchoit pas au modique ordinaire que je lui fais porter de chez un Traiteur. C'est l'après dîner que je la vois ; prétextant une visite pour ce temps, j'y fus de grand matin, & je trouvai dans son escalier une pauvre femme avec un plat couvert ; comme cette femme ne pouvoit venir que de chez elle, j'eus la curiosité de l'interroger, & de sçavoir ce qu'elle portoit. Elle m'avoua qu'elle venoit deux fois par jour recevoir une aumône que lui donnoit une femme étrangere qui logeoit dans cette chambre ; c'est-à-dire, que notre Amie se nourrit de pain & d'eau. Je n'ai pu m'empêcher de la gronder de cette excessive austérité, & j'ai bien eu de la peine à l'engager à manger au moins une petite partie de ce qui lui étoit offert. Elle a lu à genoux les lettres que je lui ai remises, & j'ai eu lieu de me

convaincre de la vérité de sa dévotion par la perfection de son obéissance. Pas une difficulté, pas une replique. Elle me pria de la faire partir quand je le jugerois à propos. Un regard qu'elle jetta sur son fils, l'attendrit; je ne vous dirai pas qu'il fit couler ses larmes, elles n'ont point tari depuis qu'elle est ici, & je ne l'ai jamais trouvée les yeux secs. Elle le prit entre ses bras, l'éleva vers le Ciel, & me dit: Hélas! je sens que je suis mere; mais l'idée du bonheur de cet enfant me console; vous deviendrez sa mere, vous me l'avez promis. Je lui réïtérai mes promesses à cet égard, & lui lus l'article de votre lettre où vous parlez de la petite somme qu'on lui assure. Ah! s'écria-t-elle, ce ne sont pas des biens que je souhaite pour lui, ce sont des vertus. Qu'il soit, s'il le faut, privé de tous les dons de la fortune, & qu'il conserve la grace que Dieu a daigné lui conférer par mes mains. Ces paroles me firent souvenir qu'on n'avoit pas suppléé les cérémonies du Baptême à cet enfant; j'y avois pensé plusieurs fois, j'avois même craint que notre Amie, dans le trouble où elle étoit, n'eût omis quelque chose d'essentiel en le baptisant. Je lui proposai
de

de lui faire recevoir ce Sacrement sous condition, & je m'offris d'être sa marraine ; cette proposition lui donna une grande consolation. J'ai donc tenu cet enfant avec Deshomais, que j'ai bien catéchisé sur les devoirs sacrés qu'impose cette auguste cérémonie; je veux ménager, multiplier les ressources pour cet enfant, si nous lui manquions vous & moi. Il a été nommé François au Baptême, & l'a reçu sous le nom de Desfontaines. J'aurois eu horreur de lui faire porter celui du monstre auquel il doit le jour, & d'ailleurs nous ne sçavons pas le réel. Il ne m'a fallu que vingt-quatre heures pour préparer le voyage de notre Amie, & je n'ai pas fait cette diligence sans qu'il en coûte à mon cœur. Je m'étois fait une douce habitude d'aller m'édifier tous les jours auprès d'elle, & j'en retirois un grand bien dont je vais être privée. Je vous ai dit que je la trouvois toujours baignée dans ses larmes, & qu'elle ne se nourrissoit qu'autant qu'il falloit pour ne pas mourir de faim ; cependant elle est d'une beauté miraculeuse. Quelle victime à offrir au Seigneur. Je fus la veille de son départ pour l'embrasser pour la derniere fois, & prendre son

fils. Je craignois, comme vous, des excès de douleur ; mais notre Amie a tout sacrifié sans réserve, & une personne qui l'auroit moins connu, eut pu penser qu'il ne lui en coûtoit que médiocrement. Cependant sa constance ne la put soutenir jusqu'au bout, & lorsque je me levai pour la quitter, elle s'évanouit. Lorsqu'elle fut revenue de cette foiblesse, elle m'en demanda pardon, comme si elle eût commis une action scandaleuse, & sans vouloir regarder son fils, elle se jetta aux pieds de son Crucifix, & en sanglottant lui fit ce sacrifice. La foiblesse où je l'avois vue me fit craindre de la laisser seule ; je donnai son fils à une de mes femmes, qui étoit demeurée dans mon carrosse, & qui avoit mes ordres, & je restai avec elle jusques bien avant dans la nuit. Deshomais la vint prendre à la pointe du jour, & j'ai mieux aimé prendre sur son sommeil que de l'exposer à rester long-temps seule dans l'état violent où elle étoit. Vous la verrez, elle ne veut point se refuser à cette humiliation, & elle m'a avoué qu'elle lui seroit très-sensible, aussi-bien que celle de paroître aux yeux de M. de Villeneuve. Je ferai nourrir son fils chez

moi, je ne veux point le perdre de vue, je le regarde comme un dépôt dont Dieu me demandera compte; mais comme il faut jetter un voile épais sur sa naissance, il est actuellement à l'Hôpital, où je dois aller demain avec Annette, comme par curiosité, & nous dirons à mon beau-pere que la beauté de ce petit innocent l'a touchée, & qu'elle veut le faire élever. Cette fable n'est que pour lui, Deshomais sçait qu'il appartient à une personne que j'aime beaucoup, & c'est ce que je lui dis lorsqu'il lui a donné son nom. Vous aurez par le prochain Courier le récit surprenant des malheurs de mon Epoux, qui figureroient fort bien dans un Roman, tant ils sont extraordinaires. J'attends avec impatience le récit de votre entrevue avec notre Amie; j'ai prié Deshomais de la mettre en arrivant dans un Hôtel garni; comme elle est connue de tous vos gens, j'ai cru qu'il n'étoit pas prudent qu'elle parût chez vous, cela donneroit trop matiere à parler, & me paroîtroit messéant après la publicité de sa fuite.

TRENTE-UNIEME LETTRE.

LUCIE

A ÉMERANCE.

NOus l'avons vue, Madame, & nous sommes si pénétrés de ce spectacle attendrissant, que nous ne l'oublierons jamais. M. Deshomais nous écrivit de Lyon, & en nous marquant le jour de son arrivée à Paris, il nous avertit qu'il iroit descendre à l'Hôtel de Hollande. Nous fumes les y attendre; mais pour ménager mon Amie, je fis mettre mon Epoux dans un appartement voisin, & je restai seule dans la chambre où Deshomais devoit l'amener; j'avois comme par pressentiment prié l'Hôtesse de ne la point accompagner dans cette chambre; je craignois une scène, & elle arriva. Lorsque j'entendis le carrosse entrer dans la cour, j'eus beaucoup de peine à m'empêcher d'aller au-devant d'elle: cependant je me contraignis, & me contentai de me tenir à la porte de l'appartement. J'allai à elle avec transport; mais se dérobant à mes

embrassements, elle se prosterna contre terre, & sans s'embarrasser de la présence de M. votre fils, elle me dit qu'elle étoit indigne de ces marques de tendresse, & qu'assurément elle ne quitteroit point en ma présence la posture dans laquelle elle étoit. Il n'y eut pas d'autre moyen de la faire relever, qu'en me mettant à genoux comme elle, & en m'obstinant à y demeurer jusqu'à ce qu'elle fut assise. Je mis tout en usage pour lui rendre cette confiance qu'elle avoit eue en moi; je l'assurai que tout étoit oublié; je la conjurai de reprendre cet air de liberté, d'amitié. Elle me répondit que les sentiments respectueux qu'elle avoit pour moi n'avoient point refroidi.... Elle alloit dire sans doute des sentiments plus tendres, elle se retint, & ajouta: Dieu sçait, Madame, ce que je sens pour vous; accordez-moi la grace de croire que je suis ce qu'il me convient d'être; votre bonté ne me le fera pas oublier. J'étois si attendrie qu'à peine pouvois-je parler. M. Deshomais, pour faire diversion, me donna votre lettre. Lorsque j'en eus fait la lecture, Victoire me demanda si elle auroit l'honneur de voir M. de Villeneuve. Il n'est pas loin, lui dis-je;

cependant il faut me resoudre à le priver du désir qu'il a de vous embrasser, à moins que vous ne me promettiez de ne point quitter la posture où vous êtes, vous l'attendririez trop, & cette émotion nuiroit à sa santé. A Dieu ne plaise, répondit-elle; j'obéïrai, Madame, & me contenterai d'être en esprit à ses pieds, aux vôtres, & à ceux de toutes les créatures, c'est là ma véritable place. J'avois promis à mon Epoux de sonner pour l'appeller; il parut, & Victoire fut assez maîtresse d'elle-même pour me tenir la parole qu'elle m'avoit donnée. Le Marquis l'embrassa, l'appella sa chere fille, lui parla de son fils, & n'oublia rien pour faire disparoître l'air de confusion qui étoit peint sur son visage; il ne put y réussir, & je sentois qu'il lui coûtoit infiniment pour rester assise en sa présence. Je ne sçais quelle idée M. Deshomais prit de nous dans cette premiere demi-heure; il est certain que trop occupés de l'objet touchant qui étoit devant nos yeux, nous nous étions à peine acquittés envers lui des devoirs d'une froide civilité; j'y fis réflexion; je n'eus pas de peine à réparer cette faute que je le priai d'excuser; & si j'en crois ses paroles, il

étoit lui-même si touché de ce qu'il voyoit, qu'il ne fit pas attention à notre froideur. Le discours de mon Epoux lui avoit appris quelle étoit celle dont il s'étoit fait le guide, & l'intérêt qu'il n'avoit pu s'empêcher de prendre en elle depuis qu'il l'avoit amenée de Gènes, en avoit beaucoup augmenté. Ce ne fut qu'à son retour des Clairets qu'il me dit ce que je viens d'écrire, & le reste du temps qu'il passa avec Victoire, il eut la prudence de ne rien laisser échapper qui pût lui faire croire qu'il eût la moindre connoissance de ses malheurs. Si nous en eussions cru la ferveur de Victoire, elle seroit partie dès le lendemain, tant il lui tardoit de commencer son sacrifice; mais mon Époux la pria de nous accorder trois jours; il vouloit la conduire lui-même à l'Abbaye des Clairets, & l'y présenter comme sa fille, afin de lui attirer plus de considération; une raison contraire faisoit désirer à notre Amie d'y entrer sans être connue; elle céda à la fin, & elle est partie il y a trois heures dans la chaise de poste du Marquis; Deshomais les accompagne à cheval, & moi pauvre écloppée, qui ai mal par tout sans avoir mal à un endroit fixe,

qui peut à peine se soutenir, il a fallu obéir au Médecin qui m'a défendu de quitter Paris. Je passerai le temps de leur voyage dans la retraite ; ma maladie m'apporte ce bien qu'elle m'éloigne des compagnies, je ne vois que le Comte & son Épouse, qui dans un autre genre sont des prodiges de vertu. Je les ai édifiés de la conduite de notre sainte pénitente, & j'ai bien médité sur tout ce que je lui ai entendu dire de bon, c'est-à-dire, sur toutes les paroles qui sont sorties de sa bouche. Elle m'a beaucoup parlé d'Henriette ; le souvenir de cette pauvre égarée lui déchire le cœur, & j'espere que Dieu se laissera toucher des prieres qu'elle ne cesse de lui faire pour elle. Je ne dis rien à ma chere Annette de son Epoux, & j'avoue franchement que toute occupée de mon Amie, je n'ai encore vu que son extérieur. Il faudra qu'elle m'en pardonne bien d'autres. Par exemple, elle peut compter sur un bon mois d'absence ; il m'a promis de passer ce temps avec nous, & je ne permettrai pas qu'il en rabbatte une seule heure.

TRENTE-DEUXIEME LETTRE.

ÉMERANCE

A LUCIE.

Les excuses que vous me faites d'une apparence de froideur pour Deshomais sont venues fort à propos pour me rappeller celles que je vous dois ; ou plutôt, je n'en prendrai pas la peine ; je suis sûre de votre amitié, vous devez compter sur la mienne, & nos distractions avoient une cause trop légitime pour ne pas mériter une indulgence réciproque. J'avois été vraiment effrayée du dérangement de votre santé & des peines que vous vous créez ; j'avois mille choses à vous dire là-dessus, & puis l'impression que me faisoit Victoire a tout effacé. Je connois par expérience la sorte de maladie dont vous êtes attaquée, & n'en déplaise à vos Médecins, ce n'est point du repos qui vous est nécessaire, tout au contraire, il vous faut du mouvement, une agitation modérée. Cette maladie a sa source dans les inquiétudes que vous vous êtes faites très-

mal-à-propos. Mettez-vous bien dans l'esprit, ma Chere, que la perfection, la sainteté consistent à faire la volonté de Dieu. Elle n'est point équivoque par rapport à vous ; il vous a placée, & votre inquiétude dans cette place est une grande imperfection ; humiliez-vous de n'avoir point été trouvée digne de vivre dans la retraite ; mais humiliez-vous sans chagrin & sans trouble. Croyez-vous sçavoir mieux ce qui vous convient que Dieu ? pensez-vous qu'il manque de puissance ou de bonté ? Vous me direz peut-être que la nécessité où vous êtes de vivre dans le monde, est un châtiment ; & quand cela seroit, ignorez-vous que Dieu ne blesse que pour guérir ? soumettez-vous à sa volonté sans retour, sans réflexion, sans murmure ; détachez votre cœur du monde dans lequel il vous ordonne de rester ; faites-lui le sacrifice de vos dangers, de vos dégoûts, de votre desir pour la retraite, & vous pourrez, par ce chemin, arriver à la perfection aussi-bien que Victoire dans son cloître. Je sçais bien bon gré au Marquis de l'y avoir accompagnée ; c'est un acte d'humanité & de charité bien propre à relever le courage de notre chere Amie.

Sçavez-vous ce que je me propose, ou plutôt ce que nous nous proposons ? le voici. Mon Beau-Pere est entierement rétabli de la langueur qui nous faisoit craindre pour lui, & il se trouve si bien qu'il a le courage de me proposer une visite; devinez à qui ? je vais vous mettre sur les voies. C'est à la personne qui m'est la plus chere, à une Amie que je meurs d'envie de quéreller, de guérir; le mot de l'énigme n'est pas bien difficile; du moins je me le persuade, & j'aime à penser que cette seule idée de nous réunir pour quelques mois, vous fera plus de bien que dix Médecins avec tout l'attirail de la Médecine. Cette petite équipée sera décidée d'ici à huit jours; vous connoissez mon activité sur les choses qui intéressent mon cœur; c'est d'après cette connoissance, que vous devez juger du soin que j'aurai de faire prospérer cette idée. N'en dites rien à Deshomais, nous voulons le surprendre. En attendant, je vous envoye de quoi vous occuper agréablement; c'est le récit des étranges avantures de mon Époux qui se reproche de ne vous avoir point assez témoigné sa reconnoissance. C'est une vision, j'en suis sûre; elle étoit si

vive, qu'il a dû l'exprimer comme il la sentoit.

Histoire du Marquis de SAINVILLE.

Vous m'avez demandé, Madame, l'histoire de mes malheurs; pourquoi me forcez-vous à me rappeller un songe fâcheux qui vient d'être dissipé par le réveil le plus agréable? d'ailleurs quelle grace pourra mettre dans ce récit, un homme séparé de toute société pendant quatorze ans, & qui est devenu aussi sauvage que ceux avec lesquels il a vécu? J'ai peine à parler ma langue naturelle, & si le Français m'est un peu plus familier, parce que j'ai eu occasion de le parler quelquefois, c'est pour les mots de conversation & d'usage. Je ne me détermine à vous obéïr que parce qu'il m'est impossible de refuser si peu de chose à qui je dois tout, mais j'ai besoin d'une grande indulgence pour le style; vous allez juger que je la demande à bon droit.

Mon Épouse vous a peint mon désespoir au moment où je fus séparé d'elle; l'image qu'elle vous en a tracée ne peut vous en avoir donné qu'une idée fort imparfaite; c'est au fond de votre

cœur qu'il faut en chercher le supplément. Vous la connoissez, Madame, & par-là vous êtes à portée d'apprécier mes douleurs à l'instant fatal où elle me fut arrachée. Hélas ! les barbares Ministres de la cruauté de mon Rival n'en furent point attendris & pousserent l'inhumanité jusqu'à insulter à mon désespoir. Ce mot n'est pas juste ; la fermeté qu'elle m'avoit fait puiser dans l'étude de la Réligion, m'empêcha d'en venir jusques-là ; & je puis dire qu'elle aggrava mes peines en me conservant la faculté de les sentir dans toute leur étendue, & en m'ôtant la ressource de les terminer par une mort volontaire. Arrivé au Vaisseau qui devoit me transporter au Canada, je fus abandonné à la férocité des Matelots qui me jetterent sans pitié à fond de-cale, & qui ne me donnerent pendant la traversée qu'autant d'eau & de biscuit qu'il m'en falloit pour ne pas mourir de faim. Hélas ! ce ne fut pas mes propres maux que je sentis le plus vivement pendant ce funeste voyage ; j'évaluois la colere de mon Pere à proportion du traitement rigoureux qu'on me faisoit par son ordre, & puisqu'il avoit pu se résoudre à une telle barbarie contre son fils unique,

que n'avois-je pas à craindre de son ressentiment contre mon Épouse & ma Fille; tout ce qui pouvoit leur arriver de plus funeste se présentoit à mon esprit. L'excès de ces pensées en devint le reméde; je me persuadai qu'elles avoient été immolées à sa haine, & l'idée que la mort les auroit affranchies de sa cruauté eut quelque douceur. Jugez de mon état, Madame, par la sorte de consolation que je reçus de cette horrible pensée. Il y avoit déja quinze jours que j'étois dans cette espece de cachot, lorsque le Ciel me ménagea un secours qui me devint fort utile dans la suite. Il y avoit deux Chirurgiens sur ce Vaisseau, selon la coutume; le premier étoit un homme que la seule faveur avoit placé; il étoit fils de la Nourrice du Capitaine; homme brutal, ignorant & grand buveur d'eau-de-vie. Le second étoit un jeune homme qui, non-seulement étoit fort habile dans son art, mais qui avoit aussi cultivé la physique; je vous fais cette remarque, parce que c'est à son habileté dans cette derniere science que je dois le bonheur de vous écrire, comme vous le verrez par la suite de mon discours. Il étoit d'ailleurs d'une douceur qui l'avoit fait

aimer de tout l'Équipage ; ce qui ne pouvoit manquer de lui attirer la haine de son Major & du Capitaine son protecteur : cette haine parvint à son comble par le refus que fit ce jeune homme d'exécuter quelques ordres que le premier Chirurgien avoit dictés dans son yvresse, & qui auroient été funestes aux malades. Ce brutal ne cherchoit donc que les occasions de nuire à son Collegue, & il en trouva une très-favorable. On prend de grandes précautions contre le feu dans les Vaisseaux, & il n'est permis à personne d'avoir de la lumiere pendant la nuit ; le jeune Chirurgien, qui aimoit passionnément la lecture, s'étoit précautionné d'une bouteille de phosphore en poudre ; elle prend feu d'abord qu'on l'expose à l'air ; il en répandoit quelques grains sur une planche & s'en servoit pour allumer sa chandelle. Cette bouteille étoit dans le coffre des remédes, apparemment qu'elle étoit mal bouchée, puisqu'elle en sortit assez pour mettre le feu à des étoupes qui entouroient d'autres bouteilles ; une épaisse fumée l'avertit de ce malheur qui fut bientôt réparé aux dépens de quelques pots de ptisanne. Cette fumée causa une grande frayeur ; on courut à

la cuisine, ne croyant pas qu'elle pût venir d'un autre endroit. Le Major seul, comme s'il eût été poussé par le mauvais Génie de son second, entra dans le lieu où il achevoit de réparer le mal qu'il avoit causé, & fut inexorable à la priere que lui fit le coupable pour lui demander le secret. C'est un crime de leze-Vaisseaux, que celui d'avoir du feu, & le Capitaine le condamna à être à fond de cale, les fers aux pieds & aux mains pendant le reste du voyage. Ce Chirurgien sentit cet affront avec une vivacité bien pardonnable à son âge; je lui laissai évaporer sa premiere bile, & j'entrepris ensuite de le consoler. J'ai oublié de vous dire que les satellites qui m'avoient conduit au Vaisseau, s'étoient emparés de mes habits, qui étoient riches, & m'avoient revêtu d'une mauvaise sous-guenille de toile à demi usée avec une veste de Matelot par-dessous; ajoutez à ce mauvais équipagè, une chemise grossiere que je n'avois point quittée depuis le jour de mon embarquement, & vous devinerez quelle physionomie je devois avoir. Ma figure & mon langage avoient si peu de rapport, que cela frappa mon compagnon d'esclavage; la curiosité suspendit

ſa colere, & il me demanda comment un homme tel que mon diſcours l'annonçoit, étoit réduit à un état ſi miſérable. Je ne le connoiſſois pas aſſez pour m'ouvrir à lui, je lui fis une réponſe vague qui lui fit comprendre que je ne voulois pas me découvrir, mais ma réſerve dura peu; je lui racontai mes malheurs & je vis couler ſes larmes; bientôt nous liâmes une amitié qui ne s'eſt jamais démentie, & il jura de périr ou de me remettre en liberté. Arrivés à Quebec, on me donna à un Négociant qui vouloit défricher une grande étendue de bois, & auquel on me vendit pour trois ans. C'étoit un homme humain qui voyant que je n'étois pas accoutumé à un travail très-rude, n'exigea d'abord de moi qu'une tâche modérée, & je me trouvai heureux dans mon malheur d'être tombé en de ſi bonnes mains. Mon ami le Chirurgien, qui ſe nommoit Longueil, n'avoit point perdu de vue le projet de ma délivrance; il ſe lia avec quelques Sauvages qui étoient venus vendre leurs pelleteries, & par des préſents qu'il leur fit, il les engagea à me conduire avec lui chez les Anglois. J'eus quelque ſcrupule de quitter un Maître qui m'avoit acheté,

& qui alloit perdre l'argent que je lui avois coûté ; le desir de la liberté prévalut ; & une belle nuit, je sortis de chez mon Maître & fus joindre Longueil & nos conducteurs. Nous marchâmes le reste de la nuit & nous avançâmes dans un endroit d'un bois si touffu, qu'il fallut nous y faire un passage avec nos haches. Nos conducteurs nous y laisserent & retournerent à Quebec pour entendre ce que l'on diroit de ma fuite & apporter le reste de nos provisions ; c'est-à-dire, celles de bouche ; mon ami s'étant contenté de se charger d'un paquet où il avoit empacqueté ses instruments de Chirurgie & de Physique. Je portois un grand sac de poudre & de plomb & deux fusils ; & un autre paquet étoit porté, vous ne le devineriez jamais, par un chien si habile & si obéissant, qu'on avoit peine à conserver l'opinion de Descartes en le regardant ; au moins faut-il dire, si c'étoit une machine, qu'il étoit impossible d'en imaginer une plus parfaite : les services que cet animal nous rendit méritent cet éloge que ma reconnoissance m'a dicté. Nos conducteurs ne devoient être absents que vingt-quatre heures, nous les attendîmes trois jours

pendant lesquels nous fûmes réduits à manger fort peu de chose. Longueil ne douta plus qu'ils ne nous eussent abandonnés, & peut-être trahis, & cette pensée lui fit prendre résolution de marcher sans autre guide que le soleil & les étoiles. Effrayé des suites que pourroit avoir ce voyage par rapport à lui, je voulois retourner à Quebec, aimant mieux m'exposer à la colere de mon Maître que d'abuser de son amitié en l'engageant dans des périls inévitables dans une route aussi longue. Il me dit froidement que j'étois le maître de retourner sur mes pas; qu'il continueroit sa route tout seul; qu'il n'étoit point inquiet pour la nourriture & que son chien & nos fusils ne nous en laisseroient pas manquer; qu'il ne pouvoit mourir qu'une fois, & qu'il aimoit mieux s'y exposer qu'à la haine de son Capitaine qui ne manqueroit pas de le traiter comme un déserteur; qu'il n'estimoit pas assez sa vie pour lui préférer l'esclavage. Son seul péril m'avoit effrayé, & le voyant déterminé à tout braver, je l'assurai que je le suivrois avec courage. L'infidélité de nos guides nous fit changer notre route dans la crainte d'être poursuivis, & nous tirâ-

mes vers le Sud, quelques rélations nous ayant appris que les Sauvages de ces quartiers ont commerce avec les Espagnols. Le voyage étoit de douze cents lieues, pour quelqu'un qui eût sçu la route; jugez combien il devoit s'allonger pour nous qui marchions au hazard. Ce fut le 9. de Juin où nous commençâmes cette longue route en nous dissimulant réciproquement le désespoir où nous étions d'arriver au terme, car nous avions à craindre la cruauté des Sauvages, la rencontre des bêtes féroces, & un obstacle encore plus désespérant, c'étoit des lacs à traverser, & non-seulement nous n'avions pas de canot, mais nous ignorions la façon de les construire. Voici ce que me dit mon camarade à ce sujet.

Supposons, ce qui est arrivé quelquefois, qu'un Equipage révolté nous eût mis à bord d'un lieu tel que celui-ci, & absolument désert, serions-nous d'humeur de nous coucher contre terre en attendant la mort, sans nous donner aucune peine pour la reculer, surtout si nous sçavions qu'il y a un endroit où nous pouvons espérer de trouver du secours? Faisons ce que nous ferions en pareil cas, ménageons nos

forces & notre poudre; quand nous aurions à faire le tour du monde, nous verrions le bout de cette route immense si nous ne mourrions pas en chemin; c'est ce qui peut nous arriver de pis, n'allons point au-devant de ce pis, & faisons si bien, s'il en faut venir là, de n'avoir point à nous reprocher de lâcheté & de foiblesse. J'embrassois Longueil avec transport & je le trouvai le premier Philosophe du monde; j'ajoutai aux motifs de courage qu'il essayoit de me donner, la confiance au secours du Ciel qui pouvoit nous procurer des facilités que nous n'osions prévoir. Ce fut avec ces pensées que nous commençâmes notre voyage. Cette Providence à laquelle nous nous étions abandonnés, permit qu'au sortir du lieu où nous avions été pendant trois jours, notre chien, que nous avions déchargé de son paquet, nous apporta une bête faite comme un liévre, mais dont la chair nous parut beaucoup plus délicate; peut-être notre faim nous la fit trouver telle: quoiqu'il en soit, cette rencontre nous parut de bon augure & nous nous arrêtâmes pour faire cuire & manger cette chasse. Je ne vous ferai point le journal de ce voyage; nous

marchâmes cinquante jours sans aucune rencontre ; nous ne faisions guere que six lieues par jour pour ménager nos forces, & nous ne manquâmes de vivres que deux fois dans cette longue route. Il m'en coûta beaucoup d'abord pour me passer de pain & je crois que j'en eus quelques accès de fiévre, car de peur de décourager mon compagnon, je ne voulus pas me plaindre ; mais l'exercice & la diette forcée que je fus contraint de faire pendant deux jours, dissiperent entierement mon mal, & l'habitude, autant que la nécessité, m'accoutumerent à ne vivre que de viande & d'œufs d'oiseaux. Au bout de ces cinquante jours, nous nous disposions à la pointe du jour à nous mettre en marche pour éviter les chaleurs du mois d'Août, lorsque nous apperçûmes de la fumée. Cette vue nous obligea de rester un moment dans le lieu où nous avions passé la nuit pour y tenir conseil. Si quelques-unes des Nations sauvages de l'Amérique sont en quelque façon policées par le commerce qu'elles ont avec les Européens, le plus grand nombre est absolument barbare, & plusieurs sont antropophages ; nous conclûmes pourtant que dans l'impossi-

bilité où nous étions d'échapper à la vue de ceux qui étoient dans les environs, il valoit mieux nous présenter à eux avec assurance, que de paroître les fuir. Je ne sçaurois vous exprimer combien des hommes déterminés à mourir ont de courage, il n'y a rien au-delà qu'ils puissent craindre; (je mets toujours à part la frayeur qu'un Chrétien doit avoir des suites de la mort.) Une des précautions de Longueil avoit été de s'appliquer beaucoup à la langue Algonquine pendant les cinq mois qu'il avoit été à Quebec, il la parloit passablement, & dans notre route il m'en avoit appris tout ce qu'il sçavoit. Il est vrai que cette langue n'est pas générale, cependant elle ne différe pas tellement des autres qu'on ne puisse se faire entendre de presque toutes les nations sauvages. Nous suivimes le chemin que cette fumée nous indiquoit, & Longueil se présenta à une trentaine de Sauvages avec sa pipe au bout d'un bâton en guise de chalumet, & leur fit entendre que nous venions en qualité d'amis; ils nous reçurent avec humanité, & notre joie fut au comble en apprenant d'eux qu'ils étoient Chrétiens, que leur Village n'étoit pas éloigné, & qu'ils y

avoient un Missionnaire. Ils nous offrirent à manger, & nous en avions besoin ; la chasse n'ayant pas été heureuse le jour précédent, parce que ce lieu étoit souvent fréquenté. Après avoir réparé nos forces, deux d'entr'eux nous conduisirent au Village, & droit à la cabane du Missionnaire. Ce fut en cet endroit que nous éprouvâmes les marques les plus certaines d'une Providence qui veilloit sur nous. La femme du Capitaine, ou, pour parler le langage de ces peuples, du Chef du Village, avoit une esquinancie qui faisoit désespérer de sa guérison ; Longueil la tira d'affaire avec trois saignées, & par-là s'acquit le respect & la confiance de ces pauvres gens ; il est vrai qu'ils la pousserent un peu plus loin qu'il ne convenoit à nos vues ; car le Missionnaire nous avertit qu'ils avoient dessein de nous retenir chez eux, & nous conseilla de feindre d'y consentir, jusqu'à ce que nous eussions une occasion favorable de les quitter. Ce Missionnaire étoit un Jésuite, qui avoit bien de l'esprit, & encore plus de piété ; il avoit été l'Apôtre de ce Village, où il demeuroit depuis douze ans, & en vérité il falloit un zele bien ardent pour lui

faire

faire supporter un tel genre de vie ; car il n'y a rien à faire avec les Sauvages si on ne s'assujettit à vivre aussi durement qu'eux. Il nous parla d'un des Habitants d'un autre Village qui étoit à vingt lieues de celui où nous étions, & qui ayant été jusqu'à la Mer du Sud, pourroit nous donner de grandes lumieres sur ce voyage, & peut-être nous servir de guide ; il eut la complaisance d'envoyer un des Sauvages de notre habitation pour le prier de s'y rendre. C'étoit un homme de cinquante ans, qui avoit un bon sens & une probité dont un Européen eut pu se faire honneur. Il étoit Chrétien depuis deux ans, & le Jésuite nous assura qu'il étoit persuadé qu'il avoit conservé l'innocence de son Baptême, tant ses mœurs étoient pures. Cet homme ne nous dissimula pas les périls de notre entreprise, sur tout de la part des Sauvages que nous ne pouvions éviter de rencontrer dans cette route, & qui méritoient ce nom dans toute son étendue. Comme il vit que son récit ne nous avoit point rebutés, il consentit à la priere du Pere à nous accompagner, & notre départ fut fixé au commencement de l'hyver, qui est le temps de la grande chasse des Sauva-

ges de ces quartiers. Nous pafsâmes donc deux mois dans ce Village, & ce séjour fut bien favorable à Longueil, qui n'étoit que fort honnête homme en arrivant, & qui en sortit bon Chrétien, non sans admirer la sagesse des desseins de Dieu qui l'avoit conduit dans ces déserts pour y apprendre son catéchisme, & qui avoit récompensé du don précieux de la foi la charité qu'il avoit eue pour moi. Je dis son catéchisme, & le terme est bon; ce pauvre garçon n'ayant pas la plus petite idée des vérités qu'il enseigne; c'étoit donc par pure ignorance qu'il n'avoit point de religion; & il s'y affectionna au moment où on lui en découvrit la solidité & la beauté. A ce soin de s'instruire de ses devoirs, il en joignit un autre qui nous fut d'une grande utilité par la suite; ce fut de recueillir tout ce que notre guide futur avoit appris de la langue des peuples qui habitent vers le Sud, & sa facilité à apprendre me laissa bien loin derriere lui. Nous quittâmes ce Village deux mois après y être arrivés; Thomas (c'étoit le nom de notre conducteur) augmenta nos paquets de ce qui nous étoit nécessaire pour construire un canot, & le

Jésuite nous vit partir avec une frayeur qui nous fit comprendre les périls auxquels nous allions nous livrer. Il faisoit un froid dont on n'a pas l'idée en Europe, mais le temps étoit clair & serein. Nos paquets avoient beaucoup retardé notre premiere marche, ils nous embarrasserent peu alors, Thomas avoit fait une espece de radeau, sur lequel tout étoit arrangé, & que nous traînions tour à tour avec beaucoup de facilité; car il y avoit dix pieds de neige endurcie sur la terre, & les vallées étoient comblées. Lorsqu'il fut question de nous coucher, il s'y prit d'une singuliere maniere pour nous défendre d'une neige fort épaisse qui nous avoit surpris à la fin du jour, & sous laquelle nous craignions d'être ensévelis pendant notre sommeil. Il commença par nous faire abbattre plusieurs arbres avec une grande quantité de broussailles, cela fit un bucher de douze pieds de haut au moins. Il l'avoit placé dans un espace assez large, il nous apprit ensuite à creuser la neige à dix pieds de cet abbattis, ensorte qu'elle nous faisoit un toît qui avoit au moins quatre pieds d'épaisseur; ce fut dans cette singuliere cabane qu'il rangea de

petites branches d'arbres pour nous servir de lits de plumes, ensuite nous allumâmes notre bucher, & nous étant assis sous notre toît, nous soupâmes des provisions que nous avions apportées, après quoi chacun de nous s'étant envéloppé dans une peau d'ours dont notre Jésuite nous avoit fait présent; nous nous serrâmes les uns contre les autres, les pieds tournés vers le bucher, & Thomas s'endormit. Longueil & moi nous fumes long-temps à nous disputer contre le sommeil, dans la crainte d'être noyés par l'affaissement de notre cabane; tout ce que Thomas nous avoit dit pour nous rassurer ne pouvant nous faire comprendre qu'elle pût résister à la fournaise dont nous étions si proche. La fatigue à la fin l'emporta sur notre frayeur, & nous fumes fort surpris à notre réveil de trouver notre toît augmenté de plus d'un pied. Après cette expérience nous ne fumes plus inquiétés d'un gîte, une demi-heure de travail avec nos haches nous bâtissoit une maison solide. Nous eumes bientôt expédié nos petites provisions, & notre vie dépendit de notre chasse, heureusement on la fait abondante dans cette saison; cependant comme elle

manque quelquefois, & que nous pouvions avoir ce malheur, nous chargions toujours notre traîneau de quelque morceau de viande cuite; car il nous arrivoit souvent de tuer un animal que nous n'aurions pu manger en huit jours. Voilà, Madame, comment nous vécumes pendant trois mois, & nous eumes le bonheur de passer trois grands lacs sans nous en appercevoir. Nous eussions été trop heureux si notre voyage eût fini aussi heureusement qu'il avoit commencé; mais au commencement de Février il survint des brouillards si épais, que dans l'impossibilité de régler notre route, nous fumes forcés de rester vingt jours dans le même endroit, sans oser avancer, de crainte de nous écarter de notre but. Ce brouillard fut suivi d'un dégel si épouvantable, que nous y eussions péri infailliblement si notre guide, qui l'avoit prévu deux jours auparavant, n'eût profité des premiers rayons du soleil pour diriger nos pas vers une montagne qu'il apperçut, & où nous nous ménageâmes un abri dans les fentes d'un rocher. Nous y passâmes quarante-huit heures sans aucune nourriture & sans pouvoir nous entendre parler, tant les

torrents qui descendoient de la montagne faisoient un horrible bruit. Ne pouvant plus résister à la faim, nous sortimes de notre antre le troisieme jour; il faisoit un vent horriblement froid qui eut bientôt affermi la terre, mais qui nous ôtoit la respiration. Nous avions une ressource contre notre foiblesse & contre ce grand froid, c'étoit quatre bouteilles d'eau-de-vie que le Jésuite nous avoit données dans une espece d'outre; mais il nous avoit recommandé de la cacher soigneusement, parce que les plus sages d'entre les Sauvages ne sont point capables de résister à la tentation à la vue de cette liqueur; il fallut pourtant y recourir, nous n'en pouvions plus, & ce fut alors que nous reconnumes la haute vertu de notre guide; il n'en voulut jamais goûter, de crainte de n'être plus maître de son goût s'il s'accordoit la plus légere indulgence à cet égard. Il avoit fait des excès de cette liqueur dans les Habitations Françaises; & en recevant le Baptême il avoit promis à Dieu de s'en priver absolument. Nous eumes beau lui représenter que dans le cas d'une nécessité absolue, il pouvoit sans péché enfreindre sa résolution, il

fut inébranlable. Dieu récompensa sa fidélité: un animal dont je ne pourrois orthographer le nom, c'est, je pense, un Orignac, nous donna le moyen de continuer notre route, après nous être fortifiés & rétablis du jeûne forcé que nous avions fait. Nous étions dans le mois de Mars, il geloit encore; cependant Thomas nous avertit que dans cette saison la glace n'étoit plus assez forte pour oser traverser les lacs du côté du Sud où nous avancions, & qu'il falloit penser à construire un canot; il nous dit encore que nous approchions des lieux habités, & que nous devions concerter l'ordre qu'il faudroit garder si nous étions attaqués. Le Missionnaire avoit partagé avec nous ses thrésors, qui consistoient en quelques petits miroirs, des ciseaux, des aiguilles, trois couteaux, & autres clincailleries; ces présents pouvoient nous concilier les Sauvages, & il fut convenu d'en étaler quelques échantillons, d'avoir toujours nos fusils chargés, de ne nous en servir qu'à la derniere extrémité, & de ne les décharger jamais tous trois à la fois. Il fut question ensuite de construire un canot, & nous y employâmes un mois entier malgré nos outils; car nous étions

d'un petit secours à Thomas faute d'usage. Nous ne reprimes notre route qu'à la fin d'Avril, & trois jours après il fallut nous servir de notre canot pour descendre une riviere assez rapide. Thomas s'étoit chargé de la manœuvre, & ne nous demandoit que de rester immobile dans le canot; bientôt nous eumes appris la maniere de conduire ce frêle bâtiment, qu'il falloit tirer très-souvent de l'eau pour le porter sur nos épaules, à cause des rochers qui traversoient cette riviere, & qui l'auroient brisé. Cependant nous nous appercevions du changement du climat, & nous commencions à espérer une fin heureuse de notre voyage, lorsque nous découvrimes trois canots sur le bord de la riviere, auprès desquels il y avoit trois hommes endormis. Thomas nous fit descendre à terre, nous cachâmes notre petit bateau dans des joncs, & nous étant mis nous-mêmes dans un lieu qui nous déroboit à la vue, nous nous préparâmes à aborder ces Sauvages. Le temps étoit fort doux, & nous quittâmes les peaux d'ours & les bonnets fourrés pour reprendre nos habits. Longueil avoit la tête absolument chauve; c'étoit à la suite d'une longue maladie dans

dans laquelle il avoit perdu ſes cheveux ; cette perte lui avoit été ſenſible, & pour la réparer en quelque ſorte, il portoit des perruques naturelles ſi bien faites, qu'il falloit le regarder de près pour connoître que ce n'étoit pas ſes cheveux. Il eut fantaiſie de mettre une de ſes perruques, ſans prévoir l'uſage qu'il auroit occaſion d'en faire. Après avoir fait notre toilette, Thomas ſe chargea du calumet, & nous marchâmes vers ces Sauvages d'un air aſſuré. Deux d'entr'eux s'enfuirent à notre approche, & le troiſieme ne paroiſſoit pas fort éloigné d'en faire autant. Thomas raſſembla tout ce qu'il ſçavoit de la langue de ces quartiers, & lui dit que nous étions envoyés par le Chef & le Soleil de toutes les Nations, pour faire alliance avec ſes Chefs, & leur procurer toutes ſortes de biens, & en même-temps il lui offrit un collier de verre que le Sauvage admira beaucoup. Pendant qu'il nous parloit, nous vîmes paroître un gros de Sauvages qui étoient encore à une grande diſtance ; celui qui nous avoit attendus nous pria de reſter au lieu où nous étions, & prit ſa route vers ſes compagnons, avec leſquels il reſta un demi-quart-d'heure. Pendant

cet intervalle nous demandâmes à Dieu, avec ferveur de préparer les cœurs de ces Sauvages à nous bien recevoir, ensuite nous posâmes nos paquets à nos pieds, & ayant visité nos fusils pour voir s'ils étoient dans un bon état, nous les attendîmes avec assurance. Ils s'approcherent avec assez d'ordre; Thomas leur fit un petit discours qui tendoit à leur confirmer que nous ne voulions que leur faire du bien. Ils nous ont dit depuis qu'ils ne l'entendirent qu'imparfaitement, cependant ils en parurent satisfaits, & nous inviterent à venir à leur Village qui n'étoit pas fort éloigné. Ils nous conduisirent à la cabane de leur Chef, qui nous présenta son calumet, & qui fuma dans le nôtre, ce qui est la marque d'une alliance que les Sauvages ne violent guere. Nous étalâmes nos présents qui furent reçus avec transport, & l'on nous prépara un grand festin, qui fut suivi d'une danse & d'autres réjouissances usitées en pareil cas; on nous harangua même; mais Thomas qui avoit ses vues, leur dit que nous ignorions leur langue, & nous interprêta leur discours, après quoi il nous dit en Français, (car nous le lui avions appris en route) qu'il alloit

s'éloigner pour laisser les Sauvages en liberté de s'expliquer naturellement entr'eux, & que nous devions nous rendre très-attentifs à leurs discours, pour tâcher de découvrir leurs intentions. Effectivement tous les Chefs s'assirent, ou plutôt s'accroupirent en rond, & Longueil, qui avoit beaucoup plus d'aptitude que moi pour les langues, me dit d'abord qu'ils étoient sinceres dans le bon traitement qu'ils nous faisoient. Mais un d'eux réussit à leur faire changer de résolution; en leur disant que peut-être nous ne venions que pour examiner leurs forces, & les livrer ensuite aux Hommes rouges; nous apprimes depuis qu'ils appelloient ainsi les Espagnols qui paroissoient quelquefois à l'embouchure d'un fleuve qui n'étoit pas fort éloigné, & qui enlevoient souvent des Sauvages. Cette Nation dans laquelle nous étions, étoit trop avant dans les Terres pour craindre leurs insultes; mais celui qui excitoit la défiance à notre égard, avoit eu quelque commerce dans un Village beaucoup plus prochain de la mer, où on lui avoit raconté les cruautés de ces Hommes rouges, & il inspira une telle défiance à nos hôtes, qu'ils résolurent

de nous endormir par leurs caresses, & de nous massacrer ensuite pour avoir nos marchandises & nos chevelures, celle de Longueil sur tout excitoit leur cupidité. Voici ce qu'ils font lorsqu'ils ont des prisonniers. Ils ont une pierre qu'ils trouvent le moyen de rendre extrêmement tranchante à force de l'aiguiser, ils s'en servent pour couper très-adroitement la peau tout autour de la tête à un doigt de la racine des cheveux, & alors ils arrachent avec violence cette peau & les cheveux tout ensemble. Longueil sûr de leurs desseins, appelle Thómas, & lui dit de se tenir tout prêt à tirer aussi bien que moi; puis s'avançant deux pas devant nous, il dit fierement au Chef : Perfide, puisque tu as le cœur assez mauvais pour vouloir ma chevelure, prends-la si tu óses. En même-temps il jette sa perruque à terre, & surprend tellement les Sauvages, qu'ils restent immobiles, ne pouvant comprendre qu'il eût ainsi arraché ses cheveux sans effusion de sang. Comme personne n'étoit tenté de ramasser cette perruque, Longueil la reprend, passe derriere nous, la remet sur sa tête, & augmente la crainte des Sauvages. Leur Chef d'un air suppliant

lui dit : Je vois bien que tu as un meilleur esprit que nous, & que le grand Manitou te favorise ; pardonne-nous notre folie ; & reçois ce présent pour la couvrir ; & en même-temps il lui jette un paquet de castor. Longueil lui fit entendre qu'il lui pardonnoit, qu'il n'avoit pas besoin de ses présents, parce qu'il appartenoit à un Maître qui ne laissoit manquer de rien à ceux qui lui étoient soumis. Thomas & moi avions toutes les peines du monde à tenir notre sérieux pendant cette comique scène, & Longueil voulant en tirer tout l'avantage qu'il pouvoit en espérer, demanda qu'on lui abandonnât une cabane pour quelques jours, avec défenses à aucun Sauvage d'en approcher sous peine de la vie. Après cela Thomas, par son ordre, dit à ces pauvres gens qui étoient à demi morts de frayeur, que celui qui venoit de leur parler étoit un homme très-puissant, qu'il pouvoit brûler l'eau & la terre, que le tonnerre obéissoit à ses commandements, mais qu'il ne faisoit que du bien à ceux qui se rendoient dignes de ses bontés par une grande fidélité. A peine eut-il fini sa harangue, dont ils comprirent ce qu'ils purent, qu'on s'empressa de lui préparer une

cabane, où l'on porta ce qu'il y avoit de plus précieux dans l'habitation. Nous n'avions, à ce qu'il paroissoit, rien à y craindre; cependant pour plus grande sûreté nous passâmes une partie de la premiere nuit à nous y fortifier de maniere à ne pouvoir y être forcés. Un de ces Sauvages avoit appris à Thomas que les Hommes rouges ne venoient dans ces parages qu'après le mois de Septembre, il falloit donc nous résoudre à passer presque six mois avec cette Nation, où nous pouvions espérer plus de sûreté qu'ailleurs, par la terreur que nous lui avions inspirée. En général ces peuples ont moins de férocité que ceux des Indes & de l'Afrique; il est aisé d'acquérir leur amitié, sur tout s'ils en espérent quelques avantages. Dieu nous favorisa en cette occasion; Longueil guérit plusieurs malades que les Jongleurs avoient abandonnés, & il fut bientôt révéré comme un être bienfaisant. Cependant celui qui avoit conseillé de nous massacrer ne pouvoit se persuader qu'il fût en sûreté avec nous; il se joignit à deux Jongleurs désespérés de voir qu'on méprisoit leurs remédes pour ne plus prendre que ceux de Longueil, qui passoit

une partie des jours à étudier les simples du pays, pour en composer des remédes. Un troisieme Jongleur, moins envieux que ses camarades, s'étoit attaché à lui, & lui en apprenoit les propriétés. Ce jeune Sauvage avoit un excellent caractere, & après plusieurs épreuves de sa fidélité, nous le reçumes le jour dans notre cabane, où nous le traitâmes si bien qu'il nous pria de lui permettre de nous suivre en quelque lieu que nous voulussions aller. Il y avoit déja trois semaines que nous vivions dans cette cabane, & Longueil avoit si bien profité de l'entretien du Sauvage, qu'il parloit sa langue très-intelligiblement. J'ai dit que nous lui permettions de rester le jour avec nous; mais nous le faisions sortir tous les soirs. Un jour qu'il s'étoit retiré selon sa coûtume, nous fumes fort surpris d'entendre sa voix à la porte de la cabane; il nous pria instamment de l'ouvrir, parce qu'il avoit quelque chose de la plus grande conséquence à nous communiquer. Vous penserez peut-être que nous aurions dû ne pas manquer à mettre un de nous en sentinelle pendant la nuit pour éviter les surprises; nous y avions pensé d'abord, mais

nous nous flattions d'avoir éteint toute défiance & toute animosité dans le cœur de ces Sauvages, & cela étoit vrai pour le gros de la Nation; d'ailleurs Longueil nous avoit fort assurés que son chien ne nous laisseroit pas approcher impunément pendant la nuit, ce qui étoit vrai encore; mais il connoissoit notre jeune Sauvage, & loin d'abboyer contre lui, il avoit été près de la porte d'un air caressant. Nous fumes quelques moments indécis sur ce que nous devions faire; mais ayant conjecturé par la tranquillité du chien qu'il n'y avoit point d'étrangers avec le jeune Sauvage, nous ouvrimes notre porte. Ce pauvre garçon nous parut pâle & tremblant, & se mettant à genoux, il nous pria de ne point nous fâcher s'il étoit venu contre notre ordre, puisque c'étoit pour nous avertir que les deux Jongleurs & le Sauvage notre ennemi avoient résolu de mettre la nuit même le feu à notre cabane, & de nous tuer à coups de flêches lorsque nous voudrions en sortir. Nous caressâmes beaucoup ce jeune homme, auquel nous donnâmes le nom de Fidéle, qu'il a toujours gardé depuis; nous lui dimes qu'il n'avoit rien à craindre, & que le

châtiment terrible que nous allions tirer de ces perfides, apprendroit aux autres combien il étoit dangereux de nous offenser. Nous nous hâtâmes après cela de faire plusieurs trous au toît de notre cabane, & chacun de nous se mit à une de ces ouvertures avec son fusil chargé, & comme les abboyements du chien auroient pu faire découvrir à nos ennemis que nous étions éveillés, son Maître lui mit une museliere pour l'empêcher de crier ; car il nous importoit infiniment d'être défait de ces trois hommes; un Sauvage ne pardonne jamais, & nous ne pouvions être généreux en cette occasion sans exposer notre vie. Nous commencions de croire que Fidéle nous avoit donné une fausse allarme, lorsque nous découvrimes deux de ces scélérats qui s'avançoient vers nous; la nuit étoit très-obscure, mais comme ils portoient du feu, il nous fut facile de les appercevoir, & de mesurer notre coup. Le troisieme resta plus loin, effrayé des menaces que nous avions faites contre ceux qui oseroient nous approcher sans notre aveu, & c'étoit justement celui qui étoit de mon côté. On laissa approcher les deux autres, & Longueil ayant

dit il est temps, nous tirâmes si juste, ou plutôt ils tirerent si juste, qu'ils ôterent la vie à deux de nos ennemis. Je souhaitois passionnément de ne point tuer celui qui m'étoit échu ; Dieu exauça mes désirs, & je lui cassai une jambe. Au bruit que fit notre décharge, & aux cris de ces malheureux, tout le Village fut éveillé ; nous rechargeâmes nos fusils, & ayant allumé un grand feu devant la porte de la cabane, nous appellâmes le Chef à haute voix. Alors Longueil lui dit qu'il s'étoit trouvé trois méchants parmi eux, qui avoient résolu de déterrer la hache (a) contre la foi jurée, & au mépris des menaces qu'il avoit fait à ceux qui oseroient approcher de notre cabane sans notre aveu. J'ai commandé au tonnerre de les tuer, ajoûta-t-il ; mais comme je voulois que vous apprissiez leur crime de la bouche d'un des coupables, il y en a un qui n'est que blessé ; interrogez-le, & vous sçaurez de lui qu'il avoit intention de mettre le feu à la cabane que vous nous avez cedée, & de nous tuer nous-mêmes à coups de flêches. Ce discours qu'il prononça à

(a) Expression Sauvage, qui veut dire attaquer, rompre la paix.

haute voix, glaça d'effroi toute la multitude ; le Chef & les autres se mirent à genoux, nous conjurant de ne point faire tomber le tonnerre sur eux, parce qu'ils étoient innocents de cette trahison ; & pour marquer combien ils la détestoient, le Chef demanda permission de jetter le blessé dans le feu que nous avions allumé. Mon Maître, lui répondit Longueil, est ennemi de la cruauté ; s'il punit quelquefois les coupables, il aime à pardonner à ceux qui se repentent. Si le blessé veut promettre de chasser de lui son mauvais esprit, je prierai mon Maître qui le guérira si son repentir est sincere. Il ordonna en même-tems qu'on le portât dans notre cabane ; mais avant de l'y laisser entrer, il lui fit promettre de se corriger, en lui disant que sa guérison dépendroit de sa bonne volonté à cet égard. Ce malheureux, qui avoit cru sa mort certaine, fit les plus belles promesses du monde, & la suite fit voir qu'elles étoient sinceres. Longueil visita sa jambe, & nous assura qu'il guériroit s'il ne survenoit point d'accidents. Tout notre soin fut à dissiper sa frayeur qui auroit pu le mettre en danger, & quand il vit avec quel soin nous le servions, il reprit toute sa

tranquillité, & ne sçavoit comment nous marquer sa reconnoissance.

Le lendemain le Chef assembla les Anciens des deux sexes, & leur dit qu'il avoit un grand dessein à leur communiquer. Vous voyez, ajoûta-t-il, quelle est la puissance de cet homme, & en même-temps quelle est sa bonté, il n'a point voulu nos présents, quoiqu'il nous en ait fait; il guérit nos malades sans leur rien demander; il a pardonné au Jongleur qui vouloit lui ôter la vie; il dit que son Maître lui a commandé toutes ces choses; il faut donc que son Maître soit bien bon; ne ferions-nous pas sagement de le choisir pour notre Chef? C'est pour cela que je vous ai assemblés; je serai le premier à lui obéïr; voulez vous suivre mon exemple?

Il n'y eut qu'une voix dans le Conseil, & tous ayant consenti à la proposition du Chef, les Anciens se répandirent dans le Village, & publierent la résolution qui venoit d'être prise, à quoi chacun consentit de bon cœur. Nous ne sçavions rien de ce qui se passoit, & nous dînions dans notre cabane lorsque Fidéle nous avertit que le Chef à la tête de tout le Village, & ayant le calumet à la main, demandoit à nous parler.

Nous fumes un peu ſurpris d'une viſite auſſi extraordinaire, & nous envoyâmes Fidéle lui dire qu'il pouvoit s'approcher avec deux des Anciens, mais que nous défendions aux autres de paſſer les limites que nous avions tracées. Il ſe proſterna trois fois avant de nous aborder, & nous expoſa ſon deſſein dans une harangue qui auroit ſurpris nos Européens par ſa beauté; car par un Sauvage ils entendent un homme tant ſoit peu au-deſſus de l'animal. Il n'y eut pas un ſeul de notre petite troupe qui ne versât des larmes de joie en écoutant ce diſcours. Longueil y répondit ſur le champ, en louant la réſolution qu'ils prenoient de ſe donner à un ſi bon Maître; & certainement dans cette occaſion il eut le don des langues; car il parla avec une éloquence Sauvage qui ſurprit le Chef. Par ſon ordre on fit avancer tous les Habitants, qui s'aſſirent en rond avec beaucoup de modeſtie. Le nouvel Apôtre leur expliqua à quelles conditions ils pouvoient eſpérer d'être reçus parmi les ſujets du grand Ontario, (c'eſt le nom qu'ils donnent aux Rois) c'eſt-à dire, qu'il leur rappella tous les principes de la Loi naturelle, qui ſe réduiſent à ces deux

points : Aimez votre Créateur ; aimez vos ſemblables. Jamais Prédicateur ne fut écouté avec tant d'attention, & jamais ſermon ne fit tant de fruit. Ces Sauvages ne ſont point Idolâtres, ils croient l'immortalité de l'ame ; ils diſent qu'il y a de bons & de mauvais eſprits qu'ils appellent Manitoux, & le grand Eſprit ſupérieur à tous les autres. C'eſt celui-là que je vous annonce, leur diſoit Longueil ; vous le connoiſſiez, mais vous ne ſçaviez pas ce qu'il falloit faire pour lui plaire. Lorſqu'il eut fini de parler, il leur commanda d'élever une grande cabane de branches d'arbres, où tout le Village ſe raſſembleroit deux fois par jour pour prier le grand Eſprit. Cela fut exécuté avec promptitude, & ce fut là le premier Temple où Dieu fut adoré dans cette partie du Continent. Après la priere Longueil leur faiſoit une inſtruction, & en deux mois ils furent mieux inſtruits que bien des perſonnes nées dans le ſein du Chriſtianiſme. Alors Thomas, Fidéle & un autre Sauvage furent députés vers le Miſſionnaire, pour le conjurer de les accompagner, afin de recevoir cette nombreuſe peuplade au nombre des enfants de Dieu par le Baptême. Longueil n'ignoroit

pas qu'il pouvoit administrer ce Sacrement, & il baptisa tous les malades & tous les enfants en danger; mais il crut qu'il ne devoit pas se charger des adultes, dans la crainte de prophaner ce bien précieux en le donnant à des gens peu disposés ou mal instruits, & il n'osoit s'en rapporter à ses lumieres. Cependant le temps où les vaisseaux Espagnols paroissoient dans ces parages étoit arrivé. Thomas nous avoit quittés pour s'approcher des côtes avec deux de nos Sauvages; il avoit vu arriver les Espagnols, & avoit même parlé à un Capitaine d'un de leurs vaisseaux. Il vint nous en instruire, & nous dit qu'il falloit partir sur le champ si nous voulions arriver à temps pour profiter de cette occasion favorable; Longueil m'invita à partir; pour lui il ne put se déterminer à quitter sa mission, & voyant que j'étois résolu à suivre son sort, il m'embrassa avec un transport de joie, & me dit: Qu'irions-nous chercher en Europe que nous ne trouvions point ici? Vous avez perdu tout ce qui pouvoit vous y attacher: faisons-nous dans cette Contrée une nouvelle patrie; nous y jouissons des biens réels que nous ne pourrions nous flatter.

de retrouver dans celle que nous abandonnons. En même-temps il me découvrit le dessein où il étoit de civiliser ses Sauvages, & m'exhorta à me rendre à bord des Espagnols avec des pelleteries, pour les échanger contre tout ce qui pourroit convenir à son dessein. Il me donna quarante Sauvages pour faire ce voyaye qui étoit de deux cents lieues, mais qui n'avoit rien de fort pénible, puisque nous devions faire en canot la plus grande partie du chemin. Thomas étoit avec nous, parce qu'il parloit beaucoup mieux que moi la langue des peuples que nous devions trouver sur notre passage. Nous avions chacun un fusil qui nous devint tout-à-fait inutile; mais je courus une autre sorte de péril, dont notre chien me délivra. Cet animal m'avoit suivi, & se couchoit ordinairement à mes pieds aussi-tôt que nous faisions halte. Une nuit que je dormois seul dans un canot que nous avions mis à sec, comme nous le faisions tous les soirs, je fus éveillé par un bruit qui se faisoit fort proche de moi, & je fus témoin d'un combat qui me fit trembler pour ce pauvre animal. Il étoit aux prises avec un énorme serpent, dont sans doute j'aurois été la proie sans lui. Nos Sau-

vages

vages qui s'étoient éveillés comme moi, m'aiderent à tuer cette horrible bête qui avoit plus de douze pieds de long, & m'apprirent ensuite qu'il arrive quelquefois que ce monstre avale des animaux beaucoup plus gros que le chien. Il commence par les étouffer en s'entortillant autour d'eux, puis il les traîne contre un arbre contre lequel il les serre avec tant de violence, qu'il réussit à leur briser les os, & les engloutit ensuite. Je frémis à la vue du péril que j'avois évité, & les Sauvages qui m'accompagnoient conçurent un vrai respect pour mon chien, & se mirent dans la tête que cet animal avoit été chargé par Longueil du soin de ma conservation, & qu'il étoit capable de punir ceux d'entr'eux qui refuseroient de m'obéïr, puisqu'il avoit eu le courage d'attaquer une bête si terrible.

Voilà, Madame, le seul incident qui nous arriva pendant une si longue route. Nous trouvâmes les Espagnols prêts à remettre à la voile; la vue d'une assez grande quantité de pelleteries, toutes des plus rares, les engagea à différer de quelques jours leur départ. Les Chefs étoient de fort honnêtes gens, avec lesquels je m'expliquai en Latin;

car il n'y en avoit qu'un qui parlât François; mais je m'apperçus que les Officiers subalternes ne me voyoient pas de bon œil, parce qu'ils prévoyoient ce qui arriva en effet, que je ne donnerois pas la cargaison à vil prix comme l'auroient fait les Sauvages ; ils se rassurerent pourtant quand ils virent que je méprisois leur or, & que je ne demandois que des échanges. Je pris deux barils de poudre, des haches & autres instruments propres à travailler la terre & le bois ; tout ce qui leur restoit de pois, de fêves, & une bonne quantité de ris ; quelques poules, un cochon & sa femelle, quelques livres, & un peu de bled d'Inde qu'ils avoient par hazard. Il est vrai que ce que j'emportai en échange étoit très-considérable, eu égard à ce qu'ils auroient donné aux Sauvages s'ils avoient été seuls ; mais ce n'étoit, pas le centieme de la valeur des marchandises que je leur laissois; ainsi ils ne me chicanerent sur rien, & me firent promettre de me retrouver en pareil lieu l'année suivante, où ils m'apporteroient les choses dont je leur laissai un mémoire ; il y eut même plusieurs d'entr'eux qui s'offrirent à me suivre ; mais je n'avois garde d'accepter

leur offre, nous voulions conſerver l'indépendance de nos Sauvages, & par conſéquent il ne falloit pas apprendre aux Eſpagnols le chemin de notre habitation. Il étoit pourtant décidé que je ne reviendrois pas ſeul. Nous vimes les Eſpagnols remettre à la voile ſur les ſept heures du ſoir par un vent favorable. Il en étoit dix lorſque Thomas demanda à me dire un mot en particulier ; il parut embarraſſé, & je compris d'abord qu'il y avoit quelque choſe d'extraordinaire qu'il craignoit de me dire. Jurez-moi, me dit-il, que vous ne ſerez pas fâché contre moi, & je ſerai ſincere. Je lui répondis que ma promeſſe valoit mon ſerment, & qu'il pouvoit parler avec aſſurance. Alors il m'apprit qu'il n'avoit pu réſiſter à la priere de deux Matelots Français qui étoient à bord des Eſpagnols, & qu'il leur avoit promis de m'engager à les recevoir s'ils trouvoient moyen de s'échapper du vaiſſeau. J'avois promis de pardonner, & je le fis en effet ; cependant je repréſentai à Thomas les ſuites de cette action, tant par rapport au mécontentement des Eſpagnols ſi ces hommes reſtoient à leur inſçu, que pour la sureté des Sauvages, s'ils étoient d'accord

avec leurs Chefs pour examiner nos forces, & prendre les moyens de nous assujettir. Vous n'avez rien à appréhender de ce côté-là, me dit-il, ce n'est assurément pas de l'aveu des Espagnols que ces hommes sont revenus à terre, & pour vous dire tout, je soupçonne un des deux d'être une fille ou une femme fort aimable. Je ne pus m'empêcher de blâmer l'indiscrétion de Thomas, & je lui dis que si cette fille ou femme appartenoit à quelques-uns des Espagnols, comme il y avoit beaucoup d'apparence, j'étois résolu d'attendre dans ce lieu jusqu'à ce qu'on la vînt reclamer, ce qu'on ne manqueroit pas de faire si on s'appercevoit de sa fuite avant d'être fort loin. Je le chargeai de m'amener ces deux personnes, & je vous avoue que je fus frappé de la beauté d'un de ces prétendus Matelots. Sa délicatesse faisoit conjecturer son sexe, & elle me l'avoua sans se faire presser. Elle étoit fille d'un des plus riches Négociants de St. Domingue; une belle-mere qui la haïssoit, l'avoit fait enlever par un Capitaine de Vaisseau Espagnol, qui lui promettoit de l'épouser si elle vouloit le suivre en Espagne. Comme elle avoit pour lui une

grande averſion, elle avoit rejetté ſes offres avec indignation, réſolue de ſe jetter dans la mer s'il entreprenoit de lui faire quelque violence. Le déſir de ſe mettre en liberté lui avoit fait ménager le Matelot dont elle étoit accompagnée, & qui venoit ſouvent dans ſa chambre, parce qu'il ſervoit le Capitaine; il s'étoit emparé d'une des chaloupes du Vaiſſeau, & elle avoit eu le courage de s'y jetter par un des ſabords, & d'aider à ramer à ſon conducteur pour regagner la côte.

Ce récit, que j'ai beaucoup abrégé, me mit dans un étrange embarras. Cette fille pouvoit me tromper; mais ſi ſon récit étoit vrai, pouvois-je en conſcience la remettre entre les mains de ſon raviſſeur? Comment eſpérer de lui réſiſter, s'il entreprenoit de l'enlever un ſeconde fois? Ces réflexions m'engagerent à quitter le lieu où nous étions à l'heure même, & ſans inſtruire mes Sauvages du motif qui m'engageoit à partir avec tant de précipitation, j'ordonnai qu'on ſe préparât à ſe mettre en route avant minuit. Je ne paſſai pas ces deux heures ſans de grandes inquiétudes, & je ne me raſſurai qu'à la pointe du jour, où nous avions déja fait aſſez de che-

min pour ne plus craindre qu'on pût retrouver nos traces. J'avois une vraie compassion de la jeune personne qui causoit notre fuite, & je craignois qu'une si longue marche n'épuisât ses forces; la crainte qu'elle avoit d'être poursuivie lui permit à peine de s'appercevoir de la longueur du chemin, & heureusement nous nous embarquâmes après avoir fait cinq lieues sans nous reposer, quoique nous fussions chargés de paquets assez considérables. Notre voyage fut heureux; nous trouvâmes tout le Village dans l'attente du Missionnaire; la ferveur de nos Catéchumenes s'étoit soutenue, & lorsqu'il arriva, il trouva les choses si bien disposées, qu'il n'eut qu'à baptiser des gens qui étoient déja Chrétiens dans le cœur. Il promit en nous quittant de solliciter pour nous un Missionnaire qui pût se fixer dans la Colonie; mais pendant deux ans que j'y restai encore, il ne nous fut pas possible d'apprendre ce qu'il étoit devenu, non plus que trois Sauvages qui l'avoient escorté à son retour. Longueil demeura donc chargé du soin d'entretenir la piété de ces Néophites, & je le secondai de mon mieux. Sa mort, qui arriva au bout de deux

ans, causa une douleur universelle, & ne pouvant plus souffrir les lieux où j'avois perdu un tel Ami, je pris résolution de tenter à retourner en Europe. Thomas & Fidéle, auxquels je confiai mon dessein, me prierent avec instance de leur permettre de me suivre, & j'y consentis. Nous primes une bonne quantité de pelleteries pour payer notre passage, & nous fumes assez heureux pour trouver un Vaisseau Espagnol qui nous conduisit aux Isles Bermudes. Nous ne nous y arrêtâmes qu'autant de temps qu'il fallut pour vendre le reste de nos marchandises, & nous nous mimes à bord d'un Vaisseau Anglois, qui devoit nous remettre en Hollande. La guerre se déclara entre cette Couronne & la France avant que notre Capitaine put en être instruit, & il fut pris par un Corsaire Français qui le rançonna. Nous restâmes à bord de ce Corsaire qui étoit de Marseille, & qui promit de nous remettre dans ce Port. Si vous me demandez ce que je prétendois faire en France, je vous avouerai que je n'avois encore rien déterminé, & que j'attendois à prendre conseil des circonstances. Quelquefois je me flattois que la colere de mon Pere seroit

appaiſée, & qu'un exil de ſept années lui paroîtroit un châtiment ſuffiſant pour la faute que j'avois commiſe ; mais cet eſpoir s'évanouiſſoit bientôt. On ne pardonne guere à ceux qu'on a traité d'une maniere ſi cruelle. D'ailleurs je me craignois moi-même. A quelles extrémités n'étois-je pas capable de me porter ſi j'avois eu à reprocher à l'auteur de mes jours la mort de mon Epouſe & de ma fille ? Mon eſprit reſtoit donc flottant entre mille réſolutions, qui ſe détruiſoient alternativement. Mon deſtin fut bientôt fixé d'une maniere bien cruelle. A peine avions-nous doublé le Cap de St. Vincent, que nous fumes attaqués par un Corſaire Maroquin, qui nous étoit trop ſupérieur pour nous laiſſer l'eſpoir de lui échapper. Nous avions plus de la moitié de notre Equipage malade, & ceux qui reſtoient étoient ſi foibles, qu'à peine pouvoient-ils faire la manœuvre du Vaiſſeau. Nous fumes pris, mis aux fers, & l'habitude du malheur avoit tellement émouſſé ma ſenſibilité, que j'aurois à peine ſenti ce dernier malheur ſans mes deux compagnons qui recevoient un ſi triſte ſalaire de leur attachement pour moi. Leur fermeté
m'aida

m'aida à ſupporter cette diſgrace, & nous eumes la conſolation de n'être point ſéparés comme nous le craignions.

Le fameux Mouleï Iſmaël étoit alors ſur le Thrône. Tout ce que l'Hiſtoire nous rapporte de la cruauté des Caligulas & des Nérons, peut être regardé comme peu de choſe ſi on les compare au monſtre qui devint l'arbitre de notre deſtinée. Il avoit alors ſoixante ans, & conſervoit toute ſa vigueur. Sous ſon regne les particuliers ne pouvoient avoir d'Eſclaves Chrétiens, il falloit les lui ceder à vil prix, & il s'applaudiſſoit de pouvoir en leur perſonne commander à tous les peuples de l'Europe. Il ſe vantoit d'en avoir tué trente mille de ſa main, & l'âge, loin d'adoucir ſon humeur féroce, ſembloit y ajoûter chaque jour. Un de ſes divertiſſements étoit en montant à cheval, de couper la tête à celui qui lui tenoit l'étrier, & il s'amuſoit à caſſer avec le fer d'une lance, la tête de ceux qui étoient chauves. Dans ſes accès de fureur il mettoit un habit jaune, & deſcendoit dans un lieu où il avoit fait aſſembler tous ſes Eſclaves; alors il traverſoit pluſieurs fois ce vaſte enclos, en maſſacrant à droite & à gauche tout ce qui ſe trou-

voit sous sa main. Il y avoit déja trois ans que nous étions à Maroc, lorsqu'il se prépara pour une de ces sanglantes exécutions. Tous les Esclaves frémirent en le voyant habillé de jaune, le cimeterre en main, & chacun tâcha de s'éloigner de son passage. Je n'estimois point assez la vie pour craindre la mort, & au lieu de chercher à fuir, je l'attendis avec tranquillité dans le lieu où j'étois lorsqu'il étoit entré, & qui étoit des plus exposés. Ma fermeté le frappa, & s'étant approché de moi en levant son cimeterre déja tout souillé de sang, il fit mine de vouloir m'en frapper, & comme il n'apperçut aucune émotion sur mon visage, il me dit : Chien, pourquoi ne crains-tu pas la mort ? Parce que je crains la vie, lui répondis-je, & que vous allez m'affranchir de celle que je traîne dans vos fers. Tu seras trompé dans ton attente, me dit-il, tu vivras pour souffrir. En même-temps il tourna d'un autre côté en jettant de temps en temps quelques regards sur moi pour voir si je ne cherchérois pas à me perdre dans la foule, & me voyant immobile dans la même place, il commanda à l'un de ses Noirs de me mettre à part, & de me conduire

à ſon Palais à l'heure de ſon dîner. Je ne doutois point qu'il ne voulût me faire périr dans les ſupplices, ainſi je paſſois les deux heures que je regardois comme les deux dernieres de ma vie, à demander pardon à Dieu, & à me préparer à la mort. Lorſque je fus en ſa préſence, il me demanda pourquoi je me trouvois plus malheureux que ce grand nombre d'Eſclaves, qui ſoumis aux mêmes travaux que moi, ne laiſſoient pas de craindre & de fuir la mort. Les cheveux de ma tête ſont comptés, lui répondis-je, & quand j'aurai comblé la meſure de ma pénitence, Dieu qui a retenu votre bras, vous permettra de finir des miſeres auxquelles la mort ſeule peut apporter du remède. Je ne ſçais ſi ma fermeté n'eut point excité ſa fureur; mais dans l'inſtant où il ouvroit la bouche, peut-être pour commander qu'on me livrât au ſupplice, on lui annonça le retour de ſon fils Mouleï Mahamet, qui revenoit des voyages qu'il lui avoit fait faire dans les principales Cours de l'Europe. Comme c'eſt à ce Prince que je dois ma liberté & tout le bonheur de ma vie, je ne puis me refuſer au plaiſir de vous le faire connoître.

Le Roi de Maroc, au temps dont je parle, avoit trois cents femmes dans son Serrail, parmi lesquelles il y en avoit quatre qu'il aimoit plus particulierement que les autres. La premiere, & c'est la seule qu'il ait aimé sans inconstance, ne devoit cet avantage ni à sa figure, ni à aucune qualité propre à faire naître l'attachement. C'est une Mulâtre d'une taille gigantesque, & qui ne posséde nul de ces talents qu'on trouve assez communément dans les Esclaves des Souverains. Elle aime à monter à cheval, & se sert du sabre avec autant de facilité que celles de son sexe emploient l'aiguille & le fuseau. Le peuple croit qu'elle a employé le secours de la magie pour s'emparer de l'esprit de Mouleï Ismaël, sur lequel elle a un empire absolu; je suis persuadé que la seule sympathie a serré les chaînes qui l'attachent à ce monstre; car elle est aussi cruelle que lui. Elle souffre sans jalousie la faveur de ses rivales, pourvû qu'elles lui soient soumises, & que cette faveur soit subordonnée à la sienne, & trouve le moyen de faire périr celles pour lesquelles le Roi prend un attachement trop sérieux. L'infortunée Mere du Prince dont j'ai

l'honneur de vous parler, fut immolée à sa jalousie. C'étoit une Georgienne, dont la beauté avoit peu d'égale, & dont on admiroit l'esprit & les talents; le Roi s'y attacha de maniere à faire craindre à la Mulâtre la diminution de son crédit, & dès-lors elle jura sa perte. Le Serrail est rempli d'ames vénales devouées à la faveur, elles servirent avec succès la jalouse rage de la Mulâtre. On accusa la Georgienne de quelques intrigues, & dans le premier transport d'une colere aveugle, Mouleï Ismaël ordonna sa mort. A peine fut-elle exécutée, qu'il devint la proie du repentir le plus cruel; on crut que la Mulâtre seroit immolée aux manes de la Georgienne; elle sçut éviter ce danger, & conserva tout son empire sur l'esprit du Roi. Il avoit eu deux fils de la Georgienne. Mouleï Mahamet, qui étoit l'aîné, & Mouleï Assan. Mahamet pouvoit passer pour le chef-d'œuvre de la nature, & son Pere lui transporta toute la tendresse qu'il avoit eue pour sa malheureuse Mere; il voulut qu'il fût élevé à la maniere des Princes Européens, & choisit parmi ses Esclaves ceux qu'il crut propres à lui donner les premiers principes des sciences. L'heureux natu-

rel de Mahamet suppléa à l'incapacité de ses Maîtres, & Ismaël voulant lui donner les moyens de se perfectionner, le fit voyager pendant cinq ans sous la conduite d'un Esclave Arabe, qui méritoit sa confiance. Mahamet étoit blanc comme sa Mere, & lui ressembloit si parfaitement, que le Roi ne put le revoir sans s'attendrir sur le sort de cette femme infortunée; je vis couler des larmes de ses yeux. Il embrassa son fils avec les marques de la plus vive tendresse, & voulant s'y livrer en liberté, il m'ordonna de me retirer. Le Prince en ce moment jetta les yeux sur moi, & trouvant dans ma physionomie quelque chose qui l'intéressoit, il demanda au Roi de quelle Nation j'étois. Je sortois de l'appartement d'Ismaël au moment que son Fils lui fit cette question, ainsi je n'entendis pas la réponse que lui fit le Roi; mais j'eus un secret pressentiment que ce Prince finiroit mon esclavage. Le lendemain le Roi me fit appeller une seconde fois, le Prince Mahamet étoit avec lui, & il me demanda si je sçavois assez la langue pour lui dire qui j'étois, & par quels malheurs je me trouvois réduit à souhaiter la mort. Je lui répondis que je me

croyois en état d'obéïr à ses ordres, & je lui fis le récit des malheurs de ma vie, qu'il écouta avec beaucoup d'attention. Je m'apperçus que le Prince avoit été obligé de retenir ses larmes en quelques endroits de mon récit, & lorsqu'il fut achevé, il me demanda au Roi pour se perfectionner dans l'Italien & le Français qu'il avoit appris dans ses voyages. Ismaël m'adressant la parole, me dit : J'avoue, Chrétien, que tu as essuyé d'étranges malheurs, dont ta désobéïssance à ton pere a été le principe; mais ils sont finis en ce moment, je te donne à mon Fils aussibien que les deux Sauvages tes compagnons, & j'espere qu'il apprendra par ton exemple combien Dieu punit rigoureusement les enfants qui abusent de la bonté de leurs peres. Je me prosternai contre terre pour lui témoigner ma reconnoissance, & ayant eu ordre de me retirer, je fus annoncer cette heureuse nouvelle à Thomas, Fidéle étant allé travailler dans une des maisons de campagne du Roi. Sur le soir le Prince mon Maître me fit appeller, & eut une grande conversation avec moi sur plusieurs parties de mon histoire, qu'il me fit expliquer plus particulierement; en-

fuite il me dit : Chrétien, je ſuis charmé de pouvoir mettre fin à tes infortunes ; je jure par Mahomet, ſi ton Épouſe vit encore, de te la rendre, & de te mettre en liberté ; ſois prudent & fidéle, tes fers en attendant n'auront rien de pénible, & j'aſpire moins à être ton Maître qu'à devenir ton Ami ; mais je dois reſpecter les préjugés de ma Nation, & ſur tout ceux de mon Pere, tu ne ſeras donc diſtingué des autres Eſclaves que par ma confiance, & tu attendras le moment où je pourrai ſans danger m'acquitter des promeſſes que je te fais aujourd'hui. Je tombai aux pieds de Mahamet, ſans pouvoir m'exprimer autrement que par mes larmes, & je lui jurai un attachement éternel. Il fit appeller l'Arabe qui avoit été ſon Gouverneur, & me remit entre ſes mains pour être inſtruit de ce que j'aurois à faire pour cacher au public les bontés qu'il vouloit avoir pour moi, & je compris bientôt combien la réſerve dans laquelle il vouloit vivre avec moi, étoit néceſſaire.

Ally Baſſen, (c'étoit le nom de l'Arabe,) avoit pour ſon Éleve une tendreſſe de pere. Il prévoyoit avec douleur la difficulté qu'auroit Mahamet à

échapper aux artifices de sa Marâtre. La Noire sûre de son ascendant sur l'esprit du Roi, n'attendoit sans doute qu'un moment favorable pour perdre le fils comme elle avoit perdu la mere, & ce jeune Prince ne pouvoit assez veiller sur lui-même pour écarter toute ce qui pourroit donner prise à la malignité de cette Mégere. A la haine qu'elle avoit pour un Prince dont elle avoit sujet de redouter la vengeance s'il parvenoit au Thrône, se joignoit l'intérêt d'un fils qu'elle s'étoit flattée de voir succéder au Roi. Il étoit l'aîné du Prince Mahamet; mais le droit qu'il tiroit de sa naissance étoit peu de chose dans un pays tel que la Barbarie, où l'on ne suit guere que la loi du plus fort. Mouleï Ismaël ne cachoit pas le désir qu'il avoit de laisser la Couronne à ce cadet, qui avoit pour lui le vœu de toute la Nation; il falloit donc une grande prudence à mon Maître pour se préserver des embûches qu'on ne manqueroit pas de lui tendre. Il avoit sur tout à se craindre lui-même; né tendre, humain & compatissant, il ne pouvoit qu'être revolté des horribles cruautés que son Pere exerçoit tous les jours, & loin de pou-

voir gagner sur lui d'y applaudir lâchement, comme faisoit le fils de la Noire. Ally Bassen son Gouverneur m'associa au soin de reprimer les mouvements de sa compassion, & dans les occasions où elle eût pu se manifester en pure perte, nous retenions le Prince dans son Appartement, sans lui permettre d'en sortir. Cette contrainte lui rendoit le séjour de la Ville de Maroc insupportable, & quoiqu'il sentît la nécessité d'y rester pour cultiver la tendresse de son Pere, il soupiroit après le moment qui pourroit, en l'éloignant, lui laisser au moins la liberté de pleurer les innocentes victimes de la fureur du Roi & de la Mulâtre. Enfin une horrible inhumanité dont il fut le témoin, le détermina à tout risquer pour s'éloigner de la Cour. Les jardins du Roi étoient remplis d'une grande quantité d'orangers, dont les fruits tomboient à terre, & étoient si peu estimés qu'on les abandonnoit souvent aux Esclaves. Un jour que toutes les Femmes du Serrail se promenoient dans ces jardins, il y en eut quatre qui amasserent de ces oranges; le Roi par un caprice qu'on ne peut attribuer qu'à son extrême cruauté, fut irrité de l'innocente liberté

qu'elles avoient prise, & les en punit avec une barbarie qui me fait encore frémir en l'écrivant. Il fit dépouiller ces infortunées, on leur fit appuyer le sein sur le bord d'un coffre dont le couvercle étoit fort aigu; & en faisant tomber ce couvercle avec violence, on leur coupa les mammelles. Au récit de cette horrible exécution, Mouleï Mahamet sentit s'évanouir toute sa tendresse contre son Pere, qu'il ne regardoit plus que comme un monstre, & si la réflexion lui fit condamner ce mouvement de haine contre l'auteur de ses jours, elle le confirma dans la pensée de s'éloigner d'un lieu où se renouvelloient chaque jour de pareilles scènes. Je vous ai dit que mon Prince avoit un frere uterin nommé Mouleï Assan; il fut pourvu du Gouvernement d'une Place assez éloignée de la Capitale, & mon Maître saisit cette occasion de la quitter. Comme le Roi sçavoit qu'il aimoit passionnément son frere, il ne fut point surpris de la permission qu'il lui demanda d'aller passer quelques mois avec lui. Ce fut là que ces deux Princes se livrant sans réserve à leur inclination bienfaisante, s'attirerent les cœurs de tous ceux qui leur étoient soumis. Je

fus un des premiers auxquels ce changement de demeure devint favorable. Mouleï Mahamet fit partir Thomas pour l'Europe, & lui ordonnant d'obéïr exactement aux ordres qu'il recevroit de moi. Ils se bornerent à s'informer à Turin de l'état de ma famille. Vous sçavez qu'ayant appris de lui que mon Pere avoit adopté M. de St. Far, j'en conclus que ma fille & sa malheureuse mere n'avoient point trouvé grace aux yeux de mon inflexible pere, & cette affreuse idée me fit prendre la résolution de finir mes jours en Afrique sous la protection de mon généreux Maître. Abensaï, me dit-il un jour, (c'étoit le nom de mon esclavage,) je goûte ton esprit, & je souhaiterois pouvoir dans la suite me gouverner par tes conseils; il n'est rien de si haut que tu puisses regarder au-dessus de tes espérances, si tu n'apportois toi-même un obstacle invincible à ton avancement par ton attachement à la Religion Chrétienne. Et que penseriez-vous, mon Prince, d'un homme assez lâche pour vous sacrifier son Dieu, lui répondis-je? Auriez-vous sujet de compter sur sa fidélité? Écoute, me dit Mahamet, je vais te parler à cœur ouvert: un homme

qui croiroit que l'intention du Très-Haut a été d'assujettir la créature à un culte particulier, seroit un lâche si par la crainte des maux ou l'espoir des biens, il abandonnoit ce culte; mais où trouver un homme assez simple pour croire que la Divinité se fasse une affaire de notre façon de penser? je t'avoue que je n'en ai point encore rencontré, ni parmi les Chrétiens ni parmi nous; je parle de gens éclairés s'entend. Tous n'étoient pas plus Chrétiens que je suis Mahométan. Vous avez trouvé cet homme, répondis-je au Prince. Si je pouvois douter un instant de la divinité de la foi que je professe, je ne serois pas assez stupide pour sacrifier le désir de vous plaire à un vain phantôme; mais parfaitement convaincu de la vérité de la Religion que je professe, je serois le dernier des hommes si je pouvois l'abandonner, ou même la dissimuler. Cet entretien fut renouvellé en plus d'une occasion, & comme Mahamet avoit beaucoup d'esprit, il ne me fut pas difficile de convaincre son esprit. Il m'avoua qu'il avoit un goût décidé pour la Religion Chrétienne, qu'il lui sacrifieroit volontiers le Thrône auquel il aspiroit; mais que l'austérité



de la Morale Évangélique, sur tout par rapport aux femmes, l'effrayoit; qu'il espéroit dans l'âge où ses passions seroient amorties, pouvoir s'y soumettre, & qu'alors il se feroit Chrétien. Hélas! cet âge où il avoit dessein de répondre aux graces que Dieu lui faisoit, ne viendra jamais pour lui, & une mort prématurée l'a fait devenir un exemple terrible de sa justice pour ceux qui remettent le temps de leur conversion à un temps qui peut leur échapper.

La Mulâtre n'avoit point perdu de vue le dessein où elle étoit de perdre le Prince Mahamet, & l'inutilité des tentatives qu'elle avoit faites pour refroidir la tendresse du Roi à son égard, ne fut pas capable de la rebuter. Elle comprit pourtant qu'elle ne devoit point espérer de le ruiner, s'il ne lui en fournissoit lui-même les occasions, & elle s'appliqua à trouver les moyens de le rendre coupable. Il s'en falloit de beaucoup que le Roi de Maroc eût pour Mouleï Assan l'attachement qu'il avoit pour son frere aîné, ce fut donc contre ce Prince qu'elle tourna tous ses artifices. Il fut accusé de penser à se fortifier dans son Gouvernement; on l'attira à la Cour sous de faux prétextes, & il

fut étranglé. Mouleï Mahamet manqua expirer de douleur lorſqu'il apprit la mort de ſon frere, & plus pour le venger que pour aſſurer ſa propre vie, il réſolut de ſe rendre coupable du crime dont on avoit fauſſement accuſé ſon malheureux frere. J'avois prévu ce malheur, & j'avois mis tout en uſage pour le détourner, en repréſentant à mon Maître que nulle raiſon ne pouvoit autoriſer un Fils à prendre les armes contre ſon Pere & ſon Roi. Avec tout autre que Mahamet, j'aurois payé de ma vie la liberté de mes remontrances; c'étoit même l'avis d'Ally Baſſen ſon Gouverneur. Mahamet ſe refuſa à ce conſeil ſanguinaire, & pouſſa la bonté pour moi juſqu'à vouloir me ſouſtraire à la vengeance de ſon pere, ſuppoſé qu'il ſuccombât dans ſon entrepriſe: les P P. de la Mercy faiſoient une Rédemption à Maroc, il me fit partir ſecrétement pour cette Ville où je reſtai caché juſqu'à leur départ. La conſpiration de Mahamet éclata le même jour où nous quittâmes ces parages, & voici ce que j'en appris à Gibraltar où nous fûmes retenus ſix ſemaines par les vents contraires.

Mahamet étoit ſi aimé, qu'il eut une armée conſidérable auſſitôt qu'il eut

déclaré ses desseins. Il avoit écrit une lettre à son pere, remplie des témoignages de son désespoir pour la démarche à laquelle il étoit forcé ; il y prouvoit l'innocence de son infortuné frere d'une maniere invincible ; il demandoit vengeance de sa mort sur celle qui avoit mêlé le sang de la mere & du fils & qui n'attendoit que l'occasion de faire répandre le sien, & protestoit d'apporter sa tête aux pieds du thrône aussi-tôt que la mort de la Mulâtre pourroit lui permettre de quitter les armes & de recourir à la clémence de son pere & de son Roi pour lequel il conserveroit toujours un attachement respectueux : mais, ajoutoit-il, je ne puis me résoudre à mourir comme coupable ; c'est moins ma vie que ma réputation que je cherche à sauver. J'ose même dire que je veux vous épargner à vous-même les regrets que vous causeroit ma perte ; regrets que vous avez éprouvés à la mort de ma malheureuse mere, & que l'innocence de mon frere doit renouveller en ce moment sans aucun fruit pour ces victimes de la rage de la Mulâtre.

Je ne sçais si cette lettre fit quelque impression sur Mouleï Ismaël ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il se prépara à résister

à

à ſon fils, & que malgré les ordres qu'il donna pour pouſſer la guerre avec vigueur, il eût riſqué d'avoir du deſſous, ſi la trahiſon ne s'en étoit pas mêlée. La Mulâtre ménagea une intelligence parmi les troupes de Mouleï Mahamet, & il fut livré à ſon pere par un traître auquel il s'étoit confié. Le Roi refuſa de voir ſon fils rebelle, qui demandoit pour toute grace d'embraſſer ſes genoux avant de mourir; cependant malgré ce refus, on ſe flatta que la tendreſſe pour ce fils l'emporteroit ſur ſa colere. Deux choſes firent concevoir cet eſpoir: il commanda à la vérité que le Prince fût étroitement gardé, mais on le traita toujours avec reſpect & on fournit abondamment à ſes beſoins. Le Roi parut avoir épuiſé ſa colere ſur le traître qui le lui avoit livré, qu'il fit ſcier par le milieu du corps, c'eſt-à-dire, depuis le nombril juſqu'à la tête afin de prolonger ſes tourments. Le lendemain, il ordonna qu'on préparât hors de la ville une grande chaudiere remplie d'huile, ſous laquelle on alluma un grand feu. Ces aprêts firent frémir tout le monde, & la Mulâtre, qui ſans doute triomphoit dans ſon cœur, ſe jetta aux pieds du Roi avec toutes les

femmes du Serrail, pour lui demander la grace de son fils. Je n'ai pas dessein de le faire mourir, répondit Ismaël, je ne veux que lui jetter un peu d'huile bouillante au visage, pour le punir des paroles indiscrétes qui lui sont échappées; ce fut tout ce qu'on put tirer de lui, & toute la ville attendit en tremblant le dénoüement de cette terrible Tragédie. Sur les onze heures, toutes les troupes environnerent le lieu du supplice où le Roi se rendit, & on y conduisit l'infortuné Mahamet. On avoit préparé une sorte de banc autour de la chaudiere, & le Roi qui avoit fait venir plusieurs Bouchers, commanda à l'un d'eux de couper une main & un pied au Prince Mahamet. Cet homme reculant d'horreur, dit qu'il aimeroit mieux mourir que de porter une main sacrilege sur le fils de son Maître. Muleï Ismaël, loin d'être touché de cette marque d'affection & de respect, prit un fusil, & avec un sang froid digne d'un Caligula, brûla la cervelle à ce malheureux. Un second Boucher intimidé de la mort de son camarade, exécuta en frémissant l'ordre sanguinaire de ce Roi barbare & jetta par son ordre cette main & ce pied dans l'huile bouil-

lante, & fut traité comme le premier. Mon Prince à demi mort, ne put s'empêcher de dire : le brave homme qui tue celui qui obéït, & celui qui n'obéït pas. Le Roi ordonna ensuite à ses Médecins de ne rien épargner pour guérir son Fils, & s'en retourna à son Palais, non sans s'arrêter plusieurs fois pour baiser la terre & répandre des larmes. Les jours suivants, il demanda avec empressement des nouvelles de Mahamet, & marqua beaucoup de joie lorsqu'on lui dit qu'il pourroit réchapper de ses blessures ; effectivement elles donnerent les plus grandes espérances pendant huit jours, mais tout-à-coup le mal changea d'une maniere si subite, qu'on eut lieu de croire que les playes de ce pauvre Prince avoïent été empoisonnées par ordre de la Mulâtre, & il mourut quelques jours après. La mort de mon bienfaicteur, & sur tout une mort si terrible, me plongea dans une telle tristesse, que j'en devins méconnoissable ; actuellement même je n'y puis penser sans lui payer par mes larmes, le juste tribut de ma reconnoissance. Ses bienfaits m'avoient mis en état de vivre honorablement ; mais dans la profonde douleur dont mon

ame étoit pénétrée, je ne voulois qu'un désert où nul objet ne pût me distraire du soin de pleurer mes pertes. Les P P. de la Rédemption en applaudissant à mon dégoût pour le monde, peut-être dans la crainte de l'augmenter en le contredisant, me prierent de différer l'exécution de mes projets de retraite, jusqu'au temps où de nouvelles perquisitions m'eussent convaincu que je n'avois plus rien à espérer; & comme ils eurent la bonté de vouloir bien se charger de les faire, soit par eux-mêmes, soit par leurs Amis, ils me mirent dans la nécessité de les accompagner à Paris où j'eus la complaisance de les accompagner chez vous pour tâcher d'exciter votre charité à l'égard des Captifs qu'ils avoient rachetés, & qui étoient dans une profonde misere. C'étoit là où Dieu avoit marqué le terme de mes maux, & quoiqu'ils aient été sans nombre, j'avoue qu'ils n'ont point de proportion aux biens dont sa bonté a daigné me combler depuis mon retour. Ils sont si grands qu'ils semblent épuiser ma capacité de sentir : oui, Madame, mon cœur suffit à peine à mes sentiments; & lorsqu'à tous ces biens, je joindrai celui de vous revoir.

& de vous renouveller les preuves de mon respectueux attachement, je crois que je démentirai l'opinion de ceux qui prétendent que l'homme est incapable de dire *c'est assez*, lorsqu'il s'agit du bonheur ; puisque le mien, pour être parfait, n'a besoin que d'être durable.

TRENTE-TROISIEME LETTRE.

LUCIE

A ÉMERANCE.

NOs Voyageurs sont de retour, ma Chere, pénétrés d'admiration de tout ce qu'ils ont vu & entendu. Annette auroit couru risque de demeurer fille, si M. Deshomais eût fait ce voyage avant son engagement, tant il est impossible de voir ces saints Solitaires sans envier leur sort. Victoire, avant d'entrer aux Clairets, a eu le bonheur d'une longue conférence avec le saint Abbé ; elle espéroit de lui, comme une faveur, la permission de prendre le voile en qualité de Converse, il n'a point voulu y consentir & je l'en remercie; l'esprit est prompt, mais la chair est foible; notre

Amie n'eût pas résisté long-temps à cette fatigue, il faut pour la supporter, des corps accoutumés à un travail pénible. Son Époux vouloit la voir pour lui demander pardon de toutes les fautes qu'elle a commises & qu'il s'attribue, l'Abbé ne l'a point trouvé à propos, & je pense qu'il a très-bien fait. Le pauvre Marquis se ressent déja du mauvais air & des austérités de la Trappe, & le dérangement de sa santé lui fournit une raison pour demander à l'Abbé d'abréger ses épreuves; je crois qu'il obtiendra cette grace, & il a déja la parole de ce guide charitable, que sain ou malade il sera reçu, pourvu que les bonnes dispositions de son ame se soutiennent. Victoire fut présentée aux Clairets comme fille du Marquis; elle se jetta à ses pieds avant d'entrer dans la clôture, pour lui demander sa bénédiction. Aussi-tôt qu'elle fut entrée dans la maison, elle baisa la terre en disant : C'est ici le lieu de mon repos & l'heureuse demeure de mon éternité. Le Marquis l'a vue le lendemain avant de partir, & il dit qu'elle n'étoit pas connoissable, tant la joie qu'elle avoit de se trouver dans cet asyle, avoit fait impression sur elle. L'Abbesse a promis

de nous donner ſouvent de ſes nouvelles ; & ſi vous exécutez vos bonnes réſolutions, je ne déſeſpere pas de la revoir avant qu'elle ait conſommé ſon ſacrifice. Pour le Marquis, nous ne le verrons que dans le Ciel, les femmes n'entrent point dans le Sanctuaire où il s'eſt réfugié ; cela me met de mauvaiſe humeur, & il me vient quelquefois dans la penſée de nous traveſtir toutes, pour partager avec nos Époux, le bonheur de lui voir conſommer ſon ſacrifice ; c'eſt vous annoncer que je compte de votre part ſur un ſéjour honnête à Paris. Il me faut ce reméde, car en vérité, je ſuis plus mal que je ne le parois, & j'ai une vraie confiance que le plaiſir de vous revoir, ſera le meilleur reméde à mes maux.

F I N.

M. de Sainville & ſa Famille ayant paſſé quinze mois avec M. & Mad. de Villeneuve, le commerce épiſtolaire d'Emerance & de Lucie fut ſuſpendu : il fut ſans doute continué juſqu'à la mort des deux Amies ; mais quelque ſoin que j'aie apporté dans la recherche de leurs Lettres, il ne m'a pas été

possible d'en retrouver une seule, & voici ce que j'ai appris de personnes qui les ont connües. Madame de Villeneuve perdit son Époux & sa Fille cinq ans après l'époque du retour de son Amie à Turin, & ayant passé les Monts pour chercher dans le sein d'Émerance quelque adoucissement à sa douleur, elle eut encore occasion de verser de nouvelles larmes, puisqu'elle vit mourir cette Femme vertueuse à la fleur de son âge. Elle engagea ensuite Deshomais & son Épouse à venir avec elle dans ses Terres où ils se sont fixés & où ils vivent encore. Victoire persévéra dans les sentiments de pénitence qui ne l'avoient point quittés depuis le moment de sa conversion, & mourut sept ans après. Sa mort avoit été précédée de celle de son Époux, qui ne survécut qu'un an à sa Profession, & qui a laissé sa mémoire en bénédiction dans un lieu où l'on ne peut admirer rien de médiocre. L'Époux d'Émerance s'est retiré aux Chartreux après la mort de sa Femme, & je n'ai pu découvrir s'il vit encore. La malheureuse Henriette a terminé sa carriere pendant mon séjour en Angleterre. Après un second veuvage, elle épousa M. D*** Irlandois,

&

& comme les Loix de ce Royaume rendent un mari responsable du Catholicisme de sa femme, elle abjura la Réligion de ses peres huit jours avant d'accoucher. Elle eut depuis une seconde Couche qui parut d'abord fort heureuse, & qui pourtant la mit au tombeau. On assure qu'elle demanda beaucoup alors une ancienne femme de chambre Catholique qu'elle n'avoit plus depuis son apostasie ; & l'on a supposé qu'elle vouloit, par son secours, rentrer dans le sein de l'Église ; mais c'est une supposition peu propre à rassurer ceux qui s'intéressoient pour elle.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un Manuscrit intitulé : *Lettres d'Emerance à Lucie ;* je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris ce 14. Juin 1765.

Signé, MAILLET DU CLAIRON.

PRIVILEGE GÉNÉRAL.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos Amés & féaux Conseillers, les Gens tenant

nos Cours de Parlements, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils & autres nos Justiciers, qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le sieur BRUYSET PONTHUS, Libraire à Lyon, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre : *Mémoires de Madame de Batteville. Lettres d'Emerance à Lucie, par Madame Leprince de Beaumont. Modèles de Lettres sur différents sujets ;* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de *douze années* consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de

trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Régistre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle sous le contrescel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits qui auront servi de Copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le Sieur DE LA MOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LA MOIGNON; & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant cause,

pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la Copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos Amés & Féaux Conseillers Sécrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre Permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. Donné à Compiegne, le septiéme jour du mois d'Août, l'an de Grace mil sept cent soixante-cinq, & de notre Règne le cinquantiéme.

Par le ROI en son Conseil,

Signé LE BEGUE, *avec Paraphe, & scellé en Cire jaune.*

Régistré sur le Registre XVI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 589. fol. 349. conformément au Règlement de 1723. A Paris, ce 16. Août 1765.

LE BRETON, *Syndic.*





